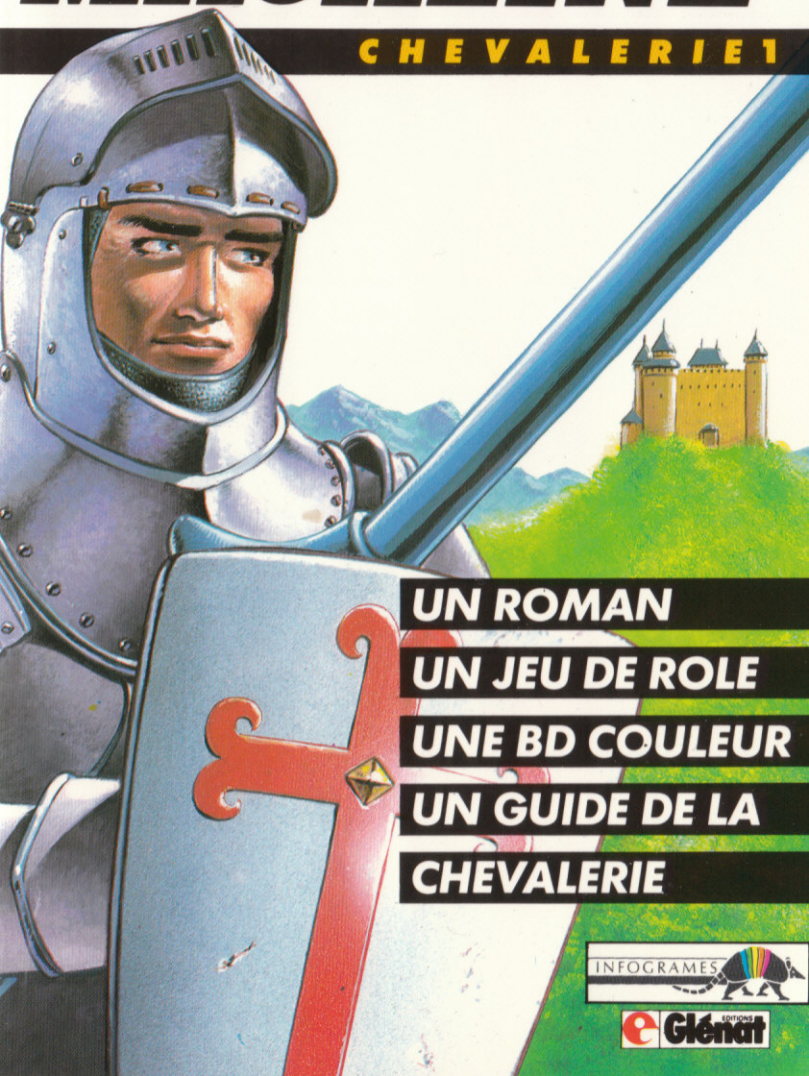


# **BOB MORANE**



# **MAGAZINE**

**CHEVALERIE I**



**UN ROMAN**

**UN JEU DE ROLE**

**UNE BD COULEUR**

**UN GUIDE DE LA**

**CHEVALERIE**

INFOGRAMES



**Glénat**  
EDITIONS



# FED

# TOO

Chèr (e) s ami (e) s, moi l'aventurier aux innombrables expéditions, moi qui ait connu nombre de dangers et de risques, je suis peut être en train de livrer ma plus dure bataille. En effet, c'est une lourde et difficile tâche de vous présenter notre magazine « BOB MORANE », le magazine des aventuriers modernes. De plus, il s'agit d'une grande première car ce magazine, comme vous l'avez noté est en format poche. Il y a donc deux fois plus de risques pour moi, et il faut avouer que si ce n'est pas la première fois que je suis journaliste (voir mes nombreux reportages parus dans REFLETS), je débute quand même en tant que rédacteur en chef. Votre sentence sera d'une grande importance pour moi et vos yeux seront mes plus implacables juges.

Par mes incessantes luttes contre l'OMBRE JAUNE, j'ai du grâce à la Patrouille du Temps et au Colonel GRAIGH remonter ou monter le temps plusieurs fois. Ainsi, je vous propose comme thème central de ce magazine, « LA CHEVALERIE » au Moyen-Age. A cette époque et à chaque fois que j'ai pu déjouer avec l'aide de BILL ces plans diaboliques et ces pièges machiavéliques. Mais il s'en est fallu de peu comme dans cette aventure que je vous propose où je me suis retrouvé mort ainsi que BILL ! Vous trouverez également une magnifique aventure « LES ECLUSES DU CIEL » en BD, 128 pages et tout en couleur. Une histoire racontée par un chevalier vous montrera les us et coutumes de l'époque, et enfin je vous offre la possibilité de m'incarner à travers une « Aventure dont vous êtes le héros ».

Voilà un programme bien chargé et j'espère vous retrouver bientôt soit dans un nouveau magazine, soit sur les remparts ou le donjon d'un magnifique château !

Votre sincère et dévoué ami. BOB MORANE.



# SOMMAIRE



## **ROMAN**

**P.6**

La prisonnière de l'ombre jaune  
Henri Vernes

## **BD**

**P.94**

Les écluses du ciel  
Rodolphe-rouge

## **GUIDE DE LA CHEVALERIE**

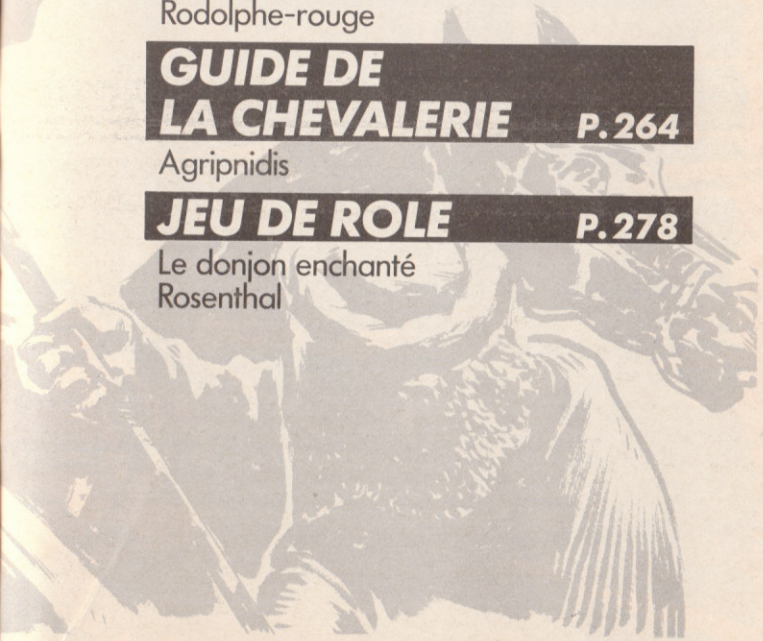
**P.264**

Agripnidis

## **JEU DE ROLE**

**P.278**

Le donjon enchanté  
Rosenthal



R O M A N

# LA PRISONNIERE DE L'OMBRE JAUNE

H E N R I V E R N E S



Conception Infogrames

© Henri Vernes pour Bob Morane

© Pierre Rosenthal pour le jeu de rôle

© Philippe Agripnidis pour le guide

© Editions Glénat pour la bande dessinée

Imprimé en Italie par Canale pour la partie couleur

Imprimé en France par Brodard et Taupin pour la partie noire et la couverture

Achévé d'imprimer en Novembre 1987

## INTRODUCTION

Ce matin-là, un lundi, je devais recevoir un télégramme, venu d'Ecosse et ainsi libellé :

*Nous réunissons mercredi chez moi, pour anniversaire de Bob. Espérons vous avoir parmi nous. Bill.*

Comme, je le répète, le télégramme venait d'Ecosse, le Bill en question – en admettant que j'en connaisse d'autres – ne pouvait donc être que Bill Ballantine.

Je contrôlai rapidement. Le mercredi, donc deux jours plus tard, c'était un 16 octobre, jour de l'anniversaire de Bob Morane. Ça collait vraiment.

Le « chez moi » du télégramme, c'était ce château écossais, dans les monts Grampians exactement, où Bill Ballantine avait installé ses pénates, ses élevages de poulets et ses tonneaux de whisky et autres spiritueux.

L'invitation était la bienvenue. J'avais trop travaillé les derniers temps. Les doigts me faisaient mal à force d'avoir cogné sur le clavier de la machine à écrire. J'étais enrôlé à force d'avoir bavardé avec le dictaphone et ce n'était pas lui qui était aphone, c'était moi. Bref, un furieux besoin de changer d'air. D'être ailleurs. Pourquoi pas dans les monts Grampians? Et ce n'était pas tous les jours l'anniversaire de Bob Morane. C'était donc décidé : je partirais dare-dare pour l'Ecosse.

Là-dessus, je décrochai mon téléphone et, par l'automatique, j'obtins le numéro de Bill. (Vous vous demanderez pourquoi il ne m'avait pas téléphoné lui-même pour me transmettre l'invitation, mais quand vous vous serez souvenu qu'il est écossais, et que vous vous souviendrez aussi que pour un Écossais un centime c'est un centime... Bon, je m'arrête... On a traité des gens de racistes pour moins que ça... Pour en revenir à Bill, il n'aurait pas non plus osé m'appeler en PCV... Avare pour lui-même, mais avare pour les autres aussi : c'est ce que j'aime en lui...)

Bref, comme je ne suis pas Écossais, moi, je décrochai mon téléphone et j'appelai Bill. Ce ne fut pas lui qui me répondit, mais un domestique qui parlait l'anglais en roulant les « r » comme s'il avait du gravier sous la langue. Et encore, quand je dis l'anglais... Il finit par me comprendre et il me dit qu'il allait chercher son patron. De fait, quelques secondes plus tard, Bill vint à l'appareil. Il n'eut pas l'air du tout surpris de m'entendre.

– Henry (1), fit-il, je savais que tu me téléphonerais, que tu ne laisserais pas passer l'anniversaire de Bob...

– Tu as vu juste, Bill, que je dis. Je serai en Écosse après demain, après une escale à Londres...

– A quelle heure arriveras-tu à Perth?

Je répondis :

– Je n'en sais rien... Je me renseignerai sur l'horaire des trains en arrivant à Londres, et je te préviendrai aussitôt...

– Chouette! s'exclama Bill. C'est le commandant qui va être content! Il arrive ce soir... Faudra penser à son cadeau...

– J'y ai déjà pensé, Bill... J'ai une bible Plantin de trop dans ma bibliothèque... Je compte la lui offrir...

(1) Bill prononce Henry à l'anglaise, en marquant le « n ».



– Chouette! fit encore Ballantine qui, parfois, a l'air de ne posséder qu'un vocabulaire très restreint.

Il hésita un moment, puis il demanda :

– Qu'est-ce que c'est qu'une bible Plantin?

– Trop long à t'expliquer... Et puis, Bob le fera mieux que moi quand il aura l'objet entre les mains.

– Videmment, Henry... Videmment...

Et il s'exclama encore, faisant nettement preuve de bien peu d'imagination :

– Chouette!... C'qu'on va se marrer!... On va discuter le bout de gras... On va manger solide... On va boire solide... Euh!... je veux dire... Je vais boire solide...

– C'est bien ainsi que je l'avais compris. Bill...

– On pourra aussi te raconter notre dernière aventure, Henry...

Et il conclut :

– Bon... Faut se quitter maintenant... Le téléphone l'est pas pour rien...

Il me sembla que, soudain, il y avait de l'inquiétude dans sa voix. Je le rassurai aussitôt en disant :

– Sois sans crainte, Bob, je ne t'ai pas appelé en PCV...

J'entendis nettement son soupir de soulagement, et il jeta encore :

– Alors, tu m'appelles en arrivant à Londres, et je viens te chercher en chignole à la gare de Perth...

On raccrocha en même temps.

\*  
\*\*

Comme convenu, le lendemain, je pris l'avion pour Londres et, après, une nuit passée dans la ville, je montai dans un train rapide à destination de l'Ecosse.

De mon hôtel, à Londres, j'avais contacté Bill Ballantine par fil, et il m'attendait à la gare de Perth. Large comme un tank lourd, haut comme un cariatide,

les cheveux plus flamboyants que jamais, le visage couleur de brique de plus en plus cuite, il m'accueillit avec un grand rire et une claque sur l'épaule dont je fus au moins un quart d'heure à me remettre.

– Salut, Henry! tonna-t-il. Tu vois que je suis fidèle au rendez-vous... Sûr, je sais que tu préférerais être accueilli par la « jolie fille », mais...

– Oui, Bill, fis-je en m'efforçant de prendre un air sombre, les temps ont bien changé depuis Walter Scott... (1)

Sa « chignole » était une TR 6 pas mal fatiguée dans laquelle on se demande comment il peut caser son énorme carcasse. On s'y casa cependant à deux, et on démarra.

La traversée de Perth fut sans histoire. Le reste s'apparenta au cauchemar. Une longue balade à tombeau ouvert le long de routes en lacets avec, pour décor, les sauvages monts Grampians et, en filigrane sur le ciel bas, la silhouette menaçante de la Camarde avec sa faux. Heureusement que, avec le poids du pilote abaissant le centre de gravité, on tenait la route comme si on y était collé.

Finalement, on atteignit le château, installé à flanc de coteau et entouré de prairies encore vertes malgré l'automne.

Dans la grande salle commune, meublée de bahuts sombres et d'énormes fauteuils et canapés de cuir cloutés, deux personnes étaient assises, face à la grande cheminée où d'énormes bûches brûlaient à feu lent. Le soir tombait et aucun luminaire n'avait encore été allumé. Cependant, je reconnus aussitôt l'homme et la femme, qui s'étaient levés quand Bill et moi avions pénétré dans la salle.

L'homme s'avance vers moi, la main tendue. Grand,

(1) Allusion au roman de Walter Scott intitulé « La jolie fille de Perth ».

bien balancé, avec des cheveux noirs et des yeux gris, une démarche de trapéziste. Bob Morane quoi. La femme, avec ses cheveux blonds roux, ses yeux couleur de myosotis et sa grâce de jolie anglaise – et jolie elle l'est! – c'est Sophia Paramount. Elle porte un délicieux ensemble-pantalon à faire se ranimer, dans un grand sifflement d'admiration, toutes les hordes d'Attila... et à faire se retourner Coco Chanel (1) dans sa tombe.

On se serre la main, on échange nos joies réciproques de se retrouver par des paroles bien senties, puis on se retrouve assis devant le feu avec, à notre portée, sur une table basse, des verres aussi pleins que possible. Bill lève le sien et lance :

– Aux vingt et un printemps du commandant!

– Vingt et un printemps et quelques millénaires, rectifie Morane en levant son verre à son tour.

Sophia et moi, on lève nos verres aussi et on dit avec un ensemble touchant :

– Aux vingt et un printemps et quelques millénaires de Bob.

On boit, Sophia, Bob et moi en trempant seulement nos lèvres dans nos verres; Bill en vidant le sien d'une rasade. De l'attaché-case que j'ai posé contre le pied de mon fauteuil, je tire mon présent et je le tends à Morane. Celui-ci enlève le papier de soie, caresse un moment du bout des doigts la vieille reliure de veau marbré, brillant comme une agate, et enfin il ouvre le livre la page de titre. Tout de suite, il comprend :

– Une Plantin! fait-il.

Et il lit :

– *Biblia sacra hebraice, chaldaice, graece et latine.*

Volume 8.

De mémoire, il ajoute :

– Anvers, 1569-1573.

(1) Célèbre couturière qui désapprouvait le port du pantalon par les femmes.

Il me dévisage avec insistance et commence :

– Comment savais-tu, Henri...?

– Que tu avais les sept premiers tomes, Bob?

– C'est ça tout juste...

– Disons que c'est un hasard, que je fais l'air mi-poire mi-abricot. Tu avais les sept premiers tomes et j'avais le huitième...

– Et maintenant c'est Bob qui a l'édition complète, achève Sophia.

Après avoir refermé le volume, Morane se remet à en caresser le plat du bout des doigts. Amoureusement.

– La même reliure originale, dit-il. Presque la même patine... Encore le hasard?

– Toujours le hasard, dis-je, sincère.

– Bon, coupe Bill. Si on portait un toast à Plantin?

Il a rempli son verre. On porte un toast à Plantin. Puis encore un tas de toasts à tous les personnages bibliques dont les noms nous viennent à l'esprit. On parle de la pluie et du beau temps. On débite des fadaises à en remplir un camion poubelle à broyeur.

Personnellement, j'ai ma petite idée. Comme on vient tout juste de porter un toast à un certain Amram, fils de Quehath (Premier livre des Chroniques, chapitre XXIII, verset 12), je me tourne vers Ballantine pour dire :

– Est-ce que, quand je t'ai appelé de Paris, avant-hier, tu ne m'as pas annoncé ton intention de me conter votre dernière aventure, à Bob et à toi?

– Ouais, j'ai dit ça, reconnaît Bill. On a peut-être encore le temps de commencer avant le dîner... Vous y allez, commandant?

– Vas-y plutôt, toi, fait Bob toujours occupé à caresser sa bible et qui visiblement, n'a pas envie de faire autre chose pour l'instant...

J'ai déjà sorti un petit magnétophone à cassettes de

mon attaché-case. Je branche le micro, le tourne vers Ballantine et lance :

– Alors, Bill, tu y vas?

Notre gigantesque ami boit une gorgée de whisky dans lequel on pourrait noyer un jeune rhino, et il éructe :

– J'y vais...

Il noie un second jeune rhino. J'appuie sur la touche rouge du magnéto-cassette.

Et Bill commence son récit...

C'est ce récit que je livre ici, directement reproduit de l'enregistrement que j'en ai fait, avec le langage fleuri de Bill Ballantine. Fleuri et pas toujours très orthodoxe. Parfois, j'ai seulement banni un barbarisme, une expression littérairement trop vulgaire, un terme argotique. Parfois aussi, j'ai redressé une phrase, éliminé une erreur de syntaxe, mais en s'efforçant cependant de ne rien enlever de sa spontanéité au texte.

## C'EST BILL QUI PARLE :

Vous voyez, quand le commandant conduit, c'est comme si on était sur le point d'avaler son acte de naissance. Sans même avoir le temps de le découper en tranches. C'était du temps où il avait encore sa E, et on filait sur les petites routes du Massif Central, et il faisait nuit comme jamais sans doute il n'avait fait nuit avant. Et il pleuvait à donner le mal de mer à un hameçon.

Tourner le grand capot de la Jag sur ces routes qui se tortillent comme des anguilles, et qui sont aussi glissantes, c'est seulement donné aux cascadeurs de cinéma. Surtout quand on fonce à tombeau ouvert. Le commandant, lui, y parvenait. Quant à moi, j'étais plutôt tendu. Je m'attendais à chaque instant à ce qu'on vole dans les décors, qu'on s'incruste entre deux arbres et qu'on y demeure pour l'éternité.

Bien sûr, je comprenais le commandant. Il sentait l'écurie. Bientôt, on serait dans cette vieille abbaye qu'il aime, et que j'aime aussi, vu qu'il me rappelle ce château où nous nous trouvons en ce moment, à cause des courants d'air et des fantômes. Mais de là à vouloir nous changer nous-mêmes en fantômes!

La Jag décolle un peu de l'arrière, les pneus ont l'air de vouloir nous tirer la révérence, mais le commandant réussit à redresser. Il réussit toujours à redresser

quand on croit que c'est bonsoir la compagnie. Alors, je prends mon courage à deux mains, et je lance d'une voix paisible :

– La limitation de vitesse...

Je m'arrête net, car le commandant a souri dans la pénombre. Il sourit toujours quand on lui parle de « limitation de vitesse ». C'est un peu comme si on lui racontait l'histoire de l'Américain qui prend une tortue vivante pour un sandwich.

– Eh! bien quoi, la limitation de vitesse? interrogatif-il.

Je sais qu'il vaut mieux ne pas insister, et je fais bouche cousue. Je me renfrogne dans mon baquet et, comme il est plutôt étroit et que je suis plutôt du genre à tenir pas mal de place, et qu'en outre la capote ressemble à une pomme d'arrosoir de mon côté, je me sens presque aussi à l'aise qu'un poisson tiré hors de l'eau.

Et la ronde continue. Un virage. Un dérapage contrôlé qui est à un poil de devenir incontrôlé. Un coup d'accélérateur pour en sortir. Et ça repart jusqu'au prochain tournant.

Ainsi, à chaque virage, je vois une faux briller et je songe à ce que coûtera ma pierre tombale. Vous direz qu'en pensant ainsi, je réagis en Ecossais avare, mais reconnaissez qu'il y a des dépenses dont on préférerait être dispensé.

Le commandant, lui, il sent de plus en plus l'écurie, et il appuie sur l'champignon au point qu'on pourrait croire qu'y veut en faire de la purée. Alors, moi, je décide de frapper un grand coup.

– Faites gaffe, je dis... A un tournant, vous pourriez vous trouver nez à nez avec un chevreuil, et vous risqueriez de tuer une p'tit' bêt' innocente.

Là, j'ai touché juste. Je connais le commandant, et je sais qu'il déteste ça, « tuer une p'tit' bêt' innocente ». C'est un grand sentimental, le commandant,

et je l'admire pour ça. Entre autres choses, sûr... Il ralentit, et on n'fait plus qu'du cent quarante. Ce qui est encore assez vite, sur cette route mouillée, pour faire perdre les pédales à un champion de formule 1.

C'est un grand sentimental, le commandant, mais c'est aussi un mauvais perdant. Je l'ai pris par son point faible, et il n'aime pas ça. Aussi il me jette, avec une rogne dévidente :

– Je croyais que tu étais pressé d'arriver, pour boire MON whisky...

Il a insisté sur le mot MON au point d'en faire un pavé qu'il me lance au visage. J'encaisse en grognant. On est des amis de toujours, comme les doigts de la main, pour le meilleur et pour le pire, et se voir reprocher ainsi quelques malheureux verres de gnôle, ça fait mal.

Mais le commandant c'est aussi un fûté. Il comprend qu'il m'a enfoncé un poignard dans le cœur. Il se met à rire. Un rire franc qui réchauffe ma pauvre carcasse endolorie.

– Je sais, mon vieux Bill, dit-il, je roule un peu vite. Mais tu oublies, que, quand c'est toi qui es au volant, il faut sérieusement s'accrocher si on ne veut pas être changé en fusée interplanétaire.

– Bien sûr, je reconnais, mais c'est pas la même chose, être au volant ou pas être au volant...

De la tête, il approuve :

– C'est vrai, Bill, c'est pas la même chose...

Au sommet d'une côte, la vitesse propulse la Jag au-delà d'un dos d'âne, et elle a toutes les peines du monde à retomber sur ses quatre roues. Elle y parvient et on est sur la descente, de l'autre côté de la crête. En dessous de nous, c'est la vallée avec, au fond, le vieux monastère. Presque toutes les fenêtres sont allumées et il ressemble à un énorme diamant qui scintille dans son écrin de velours noir.



Instinctivement, je me suis tourné vers la gauche, et j'ai vu que le commandant fronçait les sourcils.

– Ah! ça, murmure-t-il, est-ce que Bertrand aurait signé un accord secret avec l'EDF? Il m'a l'air de se moquer pas mal d'économiser l'énergie...

Bertrand, c'est le gardien du monastère. Jardinier aussi... maître d'hôtel.. valet de chambre... et j'en oublie. Homme à tout faire quoi! Et dévoué au commandant comme un poisson pilote à son requin. Une vraie perle! Ce qui justifie l'étonnement du commandant en voyant toutes les lumières du monastère allumées.

Je risque :

– Et si Bertrand en avait profité pour passer une inspection générale avant notre arrivée?

Tout en négociant un virage, le commandant hoche la tête.

– Bien sûr, dit-il, bien sûr... Mais économe comme il est, il aurait normalement dû éteindre la lumière dans chaque pièce après son passage...

– Peut-être qu'il a les foies, dis-je, tout seul dans cette grande maison. Alors, en cours de visite, il laisse les lumières allumées pour se rassurer...

Comme il y a un bout de route droite, le commandant me jette un regard.

– Tu aurais les foies, toi, tout seul dans le monastère?

– 'videmment, que je dis sans l'ombre d'une hésitation. Doit y avoir plein de spectres de moines assassins ou assassinés dans cette bicoque.

J'ai dit ça sans la moindre honte car, pour un Ecossois, avoir peur des fantômes, c'est aussi naturel qu'avoir peur de l'eau... dans le whisky. Le commandant, lui, n'a pas peur des fantômes. Pourtant, il y croit. Il n'a peur de rien le commandant. Même pas de l'eau dans le whisky. D'ailleurs, il n'aime pas le whisky. Et moi je suis pour. Je veux dire pour le fait

qu'il n'aime pas le whisky. Ainsi, en toute occasion, j'ai deux rations à lamper.

On arrive sur un à-plat. Une drève, et on atteint la grille du monastère avec, derrière, le porche. Le tout éclairé comme un gâteau d'anniversaire. Et sans raisons valables. Apparemment.

Le commandant a arrêté le museau de la Jag à dix centimètres de la grille, et il se met à klaxonner. Trois courts et trois longs, puis encore trois courts. C'est le signal convenu avec Bertrand. Moi ça m'a toujours fait rigoler, parce qu'en morse ça veut dire SOS. SOS pour quoi, j'vous l'demande? A toujours eu de ces idées, le commandant!

Un siècle s'écoule et Bertrand ne se manifeste pas, comme il le devrait, pour nous ouvrir la grille. Alors, le commandant y va d'un deuxième ti-ti-ti-ta-ta-ti-ti-ti au klaxon. Un nouveau siècle. Et toujours pas de Bertrand.

– Si tu allais voir ce qui se passe? fait le commandant.

Bien entendu, c'est à moi qu'il s'adresse, puisque je suis seul dans les parages. Et ça ne m'étonne pas. Pendant que lui demeurera bien au sec, à son volant, c'est mézigue qui ira risquer sa vie dans la tempête. Comme c'est dans la norme des choses, j'obtempère, tout en en ayant soin de laisser la portière ouverte derrière moi, afin de laisser pénétrer encore un peu plus d'humidité dans le cockpit. C'est peut-être là de la basse vengeance, mais on ne se refait pas, hein?

Dehors, il a cessé de pleuvoir. Je patauge vaguement dans la gadoue, je glisse sur l'herbe mouillée, et j'atteins la grille comme si c'était la Terre Promise. Je me pends à la chaîne de la cloche, je la secoue et ça sonne à réveiller les gisants de la chapelle. Ils ne se manifestent pas. Et Bertrand non plus.

Re-cloche. Re-pas-de-Bertrand.

Par acquit de conscience, je pousse la grille. Même pas fermée, car elle s'ouvre en grinçant.

\*  
\*\*

*Permettez que j'écluse un coup pour m'éclaircir la gorge?... Là, c'est fait!... Je continue.....*

Quand le commandant a rangé la E sous le porche et qu'on a mis pied à terre, on se rend compte que la porte de chêne cloutée qui donne sur le grand corridor est ouverte elle aussi. Et ledit corridor est vide et les statues de saints qui le bordent ne se tournent même pas vers nous pour nous souhaiter la bienvenue. Les lumières sont allumées, et ça ne fait qu'ajouter au sinistre de la situation. D'autres que le commandant et moi auraient été morts de frousse, certain. Mais on en a vu d'autres tous les deux, si vous vous souvenez...

– Bertrand!... Ohé!... Bertrand!... hurle le commandant.

Ça sonne aussi vide qu'un tambour.

– Allons voir plus loin, dit encore le commandant.

On contourne les colonnades romanes du cloître. Tout est éclairé évidemment. Ensuite, on pénètre dans la grande salle qui, jadis, devait servir de réfectoire et dont le commandant a fait son petit-salon-salle-à-manger. Il y fait aussi clair que sur un sapin de Noël et, dans la grande cheminée gothique, un tronc d'arbre brûle d'une flamme claire. Bertrand a bien fait son travail, et il n'y a pas longtemps. Reste à savoir ce qu'il est devenu.

Pendant un moment, j'ai cru que des mecs de la cambriole étaient passés par là. Mais c'est pas... Le grand bacinet à bec de passereau, qui à lui seul, vaut une petite fortune – il porte les lis de France, ma chère! – est toujours à sa place, sur le grand coffre à fenestragés. L'armure maximilienne est dans son coin,

et les épées médiévales – toutes d'époque – sont toujours fixées au mur. Je devine que le commandant a poussé un soupir de soulagement. Il a dû avoir les mêmes craintes que moi. Si un jour on lui volait ses petites babioles, sûr et certain qu'il vieillirait de dix ans.

Moi, j'ai visé le bar, pendant que le commandant s'entête à hurler, aux quatre coins de la salle :

– Bertrand!... Ohé!... Bertrand!...

Toujours pas de Bertrand.

Comme j'avale une lampée de Zat 77, le commandant fait comme ça :

– J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose de pas naturel.

Ma lampée se met de travers et m'étouffe à moitié. Finalement, je réussis à la faire passer et je dis :

– Vous croyez?

– L'absence de Bertrand commence à m'inquiéter sérieusement, Bill...

Je me sers un deuxième verre, vu que le premier s'est vidé par enchantement, et je m'installe dans un fauteuil, devant la cheminée. J'étends mes jambes vers le feu, je biberonne un bon coup et je risque :

– On est arrivé avec un peu d'avance... Bertrand sera allé jusqu'à la réserve de bois... D'ici quelques minutes, il va rappliquer...

En parlant, j'ai évité de tourner mes regards vers le tas d'énormes bûches qui s'amoncellent sur le côté de la cheminée. Le commandant ne fait pas davantage mine de les apercevoir.

– Tu as peut-être raison, fait-il.

Puis il enchaîne :

– Si tu me servais un whisky?

Ça c'est mauvais signe. Quand le commandant demande un whisky, c'est toujours mauvais signe. Je remplis à moitié un deuxième verre et le tends au commandant. Il boit lentement, sans faire de grimace.

Ça c'est mauvais signe aussi. Le commandant n'aime pas le whisky – j'y ai d'ailleurs jamais rien compris –, et s'il en boit sans faire la grimace c'est que ça va vraiment très mal et qu'il pense à autre chose. Moi aussi, du coup, je me sens d'mauvais poil, car je considère que le verre de nectar que je viens d'lui servir, c'est comme donner des perles à un cochon... malgré tout l'respect qu'je dois au commandant.

Bref, il vide son verre à petites gorgées, et ça semble pas lui faire plus d'effet que si c'était de l'eau. Il a les yeux dans le vague, le commandant. Vous savez ces yeux qui peuvent avoir la couleur d'un lac de montagne, ou celle de l'acier. Pour le moment, c'est la couleur de l'acier. Et ça encore c'est mauvais signe. Cela prouve que le commandant dévorerait volontiers quelqu'un. Au figuré bien entendu. Et ce quelqu'un c'est Bertrand. Mais pas de Bertrand. Alors, le commandant doit se sentir frustré dans ses instincts d'anthropophage, et ça le met certainement pas de charmante humeur.

Enfin, il dit :

– Faut faire quelque chose...

Je lance, en écho :

– Sûr, faut faire quelque chose...

Et, comme il n'y a rien à faire et que je déteste demeurer inactif, je me sers une nouvelle dose d'ambroisie.

Alors, le commandant explose :

– Mais, bon sang! Où peut-il bien être, ce maudit Bertrand?

C'est à ce moment qu'une voix déclare, derrière nous :

– Peut-être pourrions-nous vous renseigner à ce sujet, monsieur Morane...

On se retourne comme un seul homme, le commandant et moi. Pour apercevoir trois particuliers qui sont entrés dans la pièce comme dans un moulin. Habillés

tous les trois pareils, ils portent des casques qui ressemblent à des casques de coureurs automobile, mais en beaucoup plus sophistiqué, des combinaisons blanches et vertes avec une ceinture encombrée d'instruments de toutes sortes et, sur la poitrine, le cigle TP dans un médaillon large comme une assiette.

Le type du milieu dit en souriant, de la même voix que celle qu'on vient d'entendre :

– Ravi de vous revoir, Agent EX-A-20-1, et vous aussi Agent EX-A-20-2.

Le type, on l'a reconnu. Des traits taillés au couteau, le menton dur des meneurs d'hommes et des yeux qui doivent voir à travers les murs. Il s'appelle Graigh. Colonel Graigh pour être plus précis. Et c'est une vieille connaissance. Pas mauvais pistolet au fond, mais plutôt du genre moustique harceleur.

Pour ce qui est du sigle TP, c'est les initiales de *Time's Patrol*. Au cas où vous l'ignorerez...

La Patrouille du Temps. Rien que ces quatre mots, ça peut paraître bénin en apparence. Mais, pour le commandant et moi, ça signifie que les ennuis commencent.

Et pas un peu!

Laissant ses deux sbires debout comme des asperges dans leur fumier, le colonel Graigh s'est assis sans vergogne dans une des cathèdres gothiques du commandant. Ce qui fait anachronique comme c'est pas possible. Un peu comme une formule 1 avec ailerons stabilisateurs qui serait tirée par le Bœuf Apis.

Il dit gentiment, d'une voix égale, le Graigh, en s'adressant au commandant :

– Vous permettez que je me serve un verre?

Je m'attends à ce que le commandant l'envoie sur les roses, le Graigh. Qu'il lui dise que le whisky c'est pas du nectar pour le genre d'oiseau qu'il est. Mais pas du tout. Le commandant fait signe de la tête qu'il permet. Là, ça m'en a fait un coup, et ça a bien failli briser à jamais notre amitié. Pourtant, ce qui allait suivre ne devait pas me laisser le temps d'y penser. D'une main rapace, Graigh empoigne ma bouteille de Zat 77 par le goulot et s'en sert un plein verre : deuxième coup que je reçois en plein plexus solaire. Troisième coup que j'accuse : Graigh avale une grande gorgée qui ne se met pas de travers comme je l'espérais. Ensuite, il repose son verre et dit tranquillement :

– Vous devez vous demander ce que je fais là, Bob?

- Un peu..., dit le commandant sans s'engager autrement. (Entre nous, un terrible joueur de poker, le commandant...)

Cette fois, Graigh ne finasse pas. Il tranche dans le vif en affirmant :

- IL fait à nouveau parler de lui.

Nous, on a compris. Pour nous comme pour Graigh, IL ça veut dire LUI : L'Ombre Jaune; Monsieur Ming. Un peu comme parler de Satan en personne quoi!

Je sens qu'on débouche tout en plein dans les ennuis, et je m'entends dire, tout bête :

- Fallait vraiment s'y attendre...

Le colonel Graigh me regarde comme si je venais d'énoncer la formule d'Einstein revue et corrigée pour au moins dix générations. Puis il explique :

- Cette fois, c'est au XIV<sup>e</sup> siècle qu'IL s'est manifesté...

Et, comme ni le commandant ni moi ne bronchons, Graigh s'interrompt et, après nous avoir lancé un regard, ou plutôt deux, il fait :

- On dirait que ça ne vous intéresse pas...

- Pas très, en effet, je fais, l'air morne.

- Je ne dirai pas que ça ne m'intéresse pas, fait à son tour le commandant. Ça ne m'étonne pas, voilà tout. Depuis que Ming a trouvé le moyen de voyager à travers le Temps, il peut se trouver à l'âge des cavernes... ou au XIV<sup>e</sup> siècle sans que cela paraisse extraordinaire... Tout est relatif, vous savez, colonel. Ainsi, vous, vous voyagez à travers le Temps à votre guise et...

- Permettez!... coupe Graigh. Je suis un homme du XXV<sup>e</sup> siècle. Tandis que Ming est du XX<sup>e</sup> siècle, LUI...

- Touché! admet le commandant.

Et il enchaîne, après un clignement d'œil qui ne s'adresse à personne :



– Bon, IL s'est manifesté au XIV<sup>e</sup> siècle... Reste à savoir pour y faire quoi...

Là, le commandant a eu tort de montrer de l'intérêt. Avec Graigh, ça ne rate pas, et il explique avec précipitation :

– Selon toute apparence, Ming a figé toute une région hors tu Temps. Sous une cloche extra-temporelle peut-être. Il y sème la terreur et semble enrégimenter les habitants...

Comme je suis curieux de nature, je ne puis m'empêcher de demander :

– Dans quel but ?

Graigh a un sourire de triomphe. Celui du pêcheur qui devine que le poisson mord à l'hameçon.

– Si je le savais, dit-il, je ne serais pas ici...

Cette fois, aucune équivoque. S'il y en a jamais eu une d'équivoque. Comme vous le savez, la Patrouille du Temps ne peut que surveiller le passé, sans intervenir dans le cours des événements. Et c'est compréhensible. Admettez qu'on empêche rétroactivement Attila d'être battu aux champs Catalauniques, et voilà qu'on se réveillerait tous avec les yeux bridés. Pas que j'aie quelque chose contre les yeux bridés – même que ça irait à mon genre de beauté, à ce qu'il paraît –, mais c'est pour donner un exemple. Bref, ne pouvant intervenir directement, la Patrouille du Temps se sert d'agents spéciaux appartenant à une autre époque. Un peu comme une nation qui, ne pouvant faire la guerre, envoie des saboteurs en pays ennemi. C'est un peu ce qu'on est pour la Patrouille du Temps, le commandant et moi : des saboteurs.

Cependant, le colonel ne nous laisse pas le temps de respirer. Il donne un nouveau coup de marteau sur le clou, et il dit :

– Nos caméras extra-temporelles sont capables de percer le passé et l'avenir, mais pas de lire dans les

pensées, surtout quand il s'agit d'un homme de la trempe de Monsieur Ming...

– D'autant plus, dit le commandant, que ce n'est pas le genre de type qui dévoile ses intentions aux quatre vents de l'espace.

– ... et du Temps, que j'enchaîne, car j'aime les précisions...

Nouvelle fausse manœuvre du commandant, quand il demande :

– Et je suppose, colonel, que vous voulez une fois de plus que nous nous en mêlions...

– Oh! vous en mêler, proteste Graigh. Vous en mêler... Aller voir simplement ce que Ming manigance exactement... Vous connaissez la règle de notre organisation : ne jamais intervenir directement...

Je me remplis un gobelet, tout en lançant :

– Ouais... C'est même pour ça que le commandant et moi on a failli y rester à plusieurs reprises : pour tirer les marrons du feu à votre place. N'aimez pas courir le risque de brûler vos petites papattes, c'pas, colonel?

Graigh sourit narquoisement et fait :

– Qui aime brûler ses petites papattes, monsieur Ballantine?

Là, il me tend la perche. Je la saisis et je lui rétorque :

– C'est vrai : qui aime brûler ses petites papattes? Pas vous... Pas nous non plus... Il y a une chose que vous devriez savoir, colonel, définitivement et une fois pour toutes...

– Quelle chose? interroge Graigh comme s'il ne sait pas quelle sera ma réponse.

– Que le commandant et moi on a décidé de ne plus collaborer avec vous. Un jour on y laissera nos os. Et puis, faut laisser le passé et le futur là où ils sont. Déjà assez de tintouin avec le présent.

C'est envoyé et, si c'était un crochet du droit, sûr

que Graigh serait descendu pour le compte. Il y a un silence, si épais qu'on pourrait faire rouler un camion citerne dessus. Mais le colonel Graigh sait encaisser. Il se tourne vers le commandant et fait :

– J'aimerais connaître votre avis, Bob...

Bob!... La caresse dans le dos quoi!... Mais le commandant ne se laisse pas prendre. Il a un visage pareil à une poutre tout juste rabotée quand il détourne la conversation et dit presque sans ouvrir la bouche, ce qui indique qu'il est de mauvais poil :

– Et moi, colonel, j'aimerais savoir ce qu'est devenu mon gardien, Bertrand...

– Peut-être que vous l'avez jeté en pâture à l'Ombre Jaune, que je dis méchamment.

Graigh sourit encore, comme s'il ne savait rien faire d'autre, et il assure :

– Il ne lui est rien arrivé de mal, je vous l'affirme...

Il fait un geste à l'adresse d'un de ses sbires, qui disparaît. Un tout petit siècle s'écoule, et le sbire revient, accompagné de Bertrand. Celui-ci a l'air en bonne santé, mais aussi à l'aise que le corbeau sur sa branche après qu'il ait lâché son fromage. Il tourne et retourne son béret entre ses doigts et il tire une mine si longue qu'on a l'impression que son menton va lui dégringoler dans les chaussures. Je devine que le commandant fait l'impossible pour garder son sérieux. Cela ne l'empêche pas de se faire la voix sévère quand il lance :

– Alors, Bertrand, je croyais vous avoir confié la garde de la maison?

Pauvre Bertrand! Il a l'air changé en statue de sel... N'empêche qu'il trouve la force de balbutier :

– J'ai entendu du bruit dehors, monsieur Morane, et je suis sorti pour aller voir. Ces hommes m'ont capturé et m'ont enfermé dans une drôle de machine...

– Un temposcaphe sans doute, explique charitable-  
ment le commandant...

– Un tempo... tout ce que vous voudrez, fait Ber-  
trand en hochant la tête. Toujours est-il qu'ils vien-  
nent de me relâcher... Z'étaient trop fort pour moi,  
monsieur Morane... Parole...

– Je comprends, Bertrand, coupe le commandant,  
bon prince. Je sais que vous avez fait de votre mieux...  
Allez nous préparer à manger... Pour le moment ces...  
messieurs et moi avons à parler.

A parler!... Me demande bien ce qu'on a à leur dire,  
à Graigh et à ses pendants de cheminée. Mais l'est  
comme ça, le commandant. Du signe de la Balance.  
Moi, qui suis du Bélier, je fonce. Lui, il demande des  
explications, pèse le pour et le contre, cherche d'arran-  
ger les bidons. Jusqu'au moment où il fiche tout en  
l'air. Alors c'est du terrible.

J'essaie de brouiller les cartes en déclarant :

– Bon, vl'à maintenant que Bertrand est retrouvé et  
que la Patrouille va pouvoir aller se faire cuire un  
œuf.

– Et toi te démolir un peu plus l'éponge qui te sert  
de foie, enchaîne le commandant en voyant que je  
remplis machinalement mon verre...

Là, il joue un drôle de jeu. Au lieu de faire bloc avec  
moi, il nous désunit par des propos désobligeants,  
alors que le colonel, lui, n'attend qu'une chose :  
diviser pour régner. Il en profite d'ailleurs tout de suite  
et balance comme ça :

– C'est sur le territoire d'Yolande de Mauregard que  
l'Ombre Jaune a établi son emprise...

C'est le coup en vache. L'estocade en dessous de la  
ceinture. A ce nom d'Yolande de Mauregard, les yeux  
du commandant ont abandonné le gris d'acier pour  
celui d'un lac de montagne sous un ciel de Flandre...  
Voyez l'astuce géographico-littéraire, hein? S'est fait  
tout rêveur, le commandant. Il murmure :

– Yolande... Yolande...

Moi, j'explose :

– Hé, commandant!... Ça va pas, ou quoi?... Faut pas vous laisser avoir? A dû être élevé au lait de sirène, le colonel... Faut pas vous laisser avoir...

C'est comme si j'envoyais des petits cailloux à une pyramide d'Egypte. Le commandant fait mine de ne pas m'avoir entendu, et il est possible qu'il ne m'ait pas entendu, et il demande :

– Si vous vous expliquiez un peu, colonel? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de l'Ombre Jaune et d'Yolande de Mauregard...

– Ouais, que je glisse pour brouiller les cartes, mettre du pétrole sur le feu! Voudrait pas l'épouser par hasard? La Belle au Bois Dormant et l'Ogre, quel couple ça ferait!

Cette fois, Graigh sait qu'il est dans le bon, que toutes mes interruptions comptent autant qu'un grain de sable au fond de la mer.

– Pourquoi ne viendriez-vous pas au quartier général de la Patrouille? propose-t-il. Vous verriez que je dis vrai.

Je m'exclame :

– Que vous dites vrai!? Que l'Ogre va réellement épouser la Belle au Bois Dormant!?

– Pas tout à fait, dit Graigh avec son satané maudit sourire. Vous pourriez tout simplement vous rendre compte que Ming se trouve réellement au XIV<sup>e</sup> siècle.

Le commandant, lui, depuis quelques secondes, paraît ne plus écouter. Il a ce regard rêveur que je lui connais bien. Les yeux de plus en plus lac de montagne sous un ciel de Flandre. Et il murmure encore comme s'il était seul :

– Yolande... Yolande...

Et moi, je me souviens de l'époque où il tournait le

madrigal pour ladite Yolande avec une telle conviction que c'était à faire pitié.

Il murmure une troisième fois, comme s'il disait une prière :

– Yolande... Yolande...

Je m'attends à ce qu'il se mette à genoux, et je comprends qu'on est sur la mauvaise pente. Alors, je crie :

– Vous laissez pas posséder, commandant!... Vous laissez pas posséder!...

Graigh, lui, continue à sourire. Il devine qu'il tient le bon bout. Et il le tient en effet, le bon bout en question, car le commandant se lève et dit à l'adresse du chef de la Patrouille du Temps :

– Si vous nous montriez où se trouve votre Temposcaph, colonel?

Graigh jubile que ça fait mal. Il demande :

– Cela signifierait-il que vous acceptez d'aller voir ce qui se passe au XIV<sup>e</sup> siècle, Bob?

Haussement d'épaules du commandant, qui marche vers la porte en disant avec indifférence :

– Vous savez, colonel, il y a des moments où j'en ai par-dessus la tête de ce maudit vingtième siècle...

Je m'apprête à protester, mais les mots s'étranglent dans ma gorge. Je sens le rouge de la colère me monter au front, et cette même colère me serrer la pomme d'Adam de sa main de fer. Alors, je m'enfile un grand coup de Zat 77 pour me remettre. Et puis, c'est toujours ça de pris.

## INTERMÈDE

Quand Bill eut prononcé ces paroles : « Alors, je m'enfile un grand coup de Zat 77 pour me remettre » – et qu'il se fut arrêté de parler presque aussitôt après, il devint évident que Bob Morane, Sophia Paramount et moi nous n'aurions pas à nous consulter pour deviner la suite.

– Un grand coup de Zat 77 pour me remettre, répéta Ballantine d'un air rêveur.

En parlant, il regardait la bouteille de ce même Zat 77 posée devant lui. Il reprit :

– Tenez, quand je vois un flacon de ce nectar abandonné à lui-même, je me dis qu'il risque d'être perdu pour tout le monde. Une soudaine guerre nucléaire, et c'est cuit. Dans quelques instants, ça peut aussi être le grand cataclysme cosmique, le chambardement général, une étoile qui télécospe le soleil, ou l'univers qui s'arrête net dans son expansion. Alors, plus personne pour lamper cet élixir des dieux!... Navrant, c'pas?... Faut pas courir des risques pareils...

Je tends la main vers le magnétocassette pour stopper la bande, mais Bill m'arrête d'un geste, en faisant :

– Surtout, t'énerve pas, Henry!... Ça va prendre qu'un instant...

Il empoigne la bouteille, remplit son verre, repose la bouteille, saisit son verre, le vide, le repose... Tout ça en cinq secondes de chronomètre exactement.

– Et le grand cataclysme ne s'est pas produit, fait remarquer Sophia en souriant.

– Sûr, dit à son tour Morane en souriant lui aussi, mais il aurait justement pu se produire.

– Ouais, approuve Bill, on a eu de la chance...

Il me montre le magnétophone et reprend :

– Vous ne mettez pas ce qu'on vient de dire dans l'histoire, Henry... Ça n'a rien à voir... Où j'en étais?... Ouais... C'est ça... Le commandant en avait par-dessus la tête de ce maudit vingtième siècle...



## BILL BALLANTINE

Voir un temposcaphe... euh... en chair et en os, c'est bien plus impressionnant que de l'imaginer. Figurez-vous un truc pointu, qui pourrait être le résultat d'un croisement entre un obus et une soucoupe volante. Je veux parler de la forme, bien sûr. Un peu partout, un tas de machins, de systèmes, d'ailerons, de stabilisateurs. En dessous, la cabine avec ses hublots et, supportant le tout, un trépied qui fait penser aux pattes d'un insecte. D'un insecte qui n'aurait que trois pattes, évidemment. Ah! j'allais oublier : en plein sur le bidule, les sigles TP. Time's Patrol... Vu?...

Comme un malapris qu'il est, Graigh a garé son engin dans la cour arrière du monastère. Et, quand on y arrive, je ne peux m'empêcher de lancer au commandant :

– Devriez faire un parking payant de c'te cour. Ça pourrait pas mal rapporter.

Le commandant ne répond rien. N'a jamais été très porté sur le numéraire, le commandant. Plutôt du type désintéressé. Sauf pour raffler un trésor par-ci par-là. Un trésor qui n'appartient à personne, sûr... Pour moi, ça n'a rien d'étonnant puisque tout le monde sait que je suis Ecossais, et que les Ecossais – ça aussi tout le monde le sait – sont plutôt portés sur la pépète. Pour s'acheter du whisky. Ce qui, dans un sens, est aussi du désintéressement. Puisque boire du whisky c'est pa-

triotique, et qu'être patriotique c'est travailler pour le bien de tous. C'est comme si on payait ses impôts quoi!

Bref, le commandant a fait semblant de ne pas m'entendre. Mais il a entendu Graigh quand celui-ci dit, en montrant le Temposcaphe :

– Montez à bord... On vous y fournira l'équipement nécessaire au trajet...

... Puis il a grimpé dans l'engin comme s'il s'agissait d'un manège de foire.

Personnellement, j'hésite à emboîter le pas au commandant, car ces trucs là on sait comment ça commence, mais aussi comment ça finit : Mal. Pour la forme, je lance au colonel :

– J'espère que vous avez du whisky à bord?

Et lui me répond sans hésiter, en me passant moralement la main dans le dos :

– Bien sûr, agent EX-A-206-2. Ne pas emporter de whisky quand on voyage avec vous, cela équivaldrait à s'embarquer sans hochet avec un bébé de six mois...

Alors, comme je commence à me dérider, il enchaîne :

– Vous savez, on a de l'excellent whisky au XXV<sup>e</sup> siècle...

– Pas du Zat 77 quand même, que je dis pour marquer le coup. Doit être un quelconque dérivé de pétrole ou d'eau de mer votre whisky. Du synthétique quoi...

Le colonel hoche la tête négativement.

– Pas du synthétique, Bill, au contraire... Du vrai Zat 77 ramené du XVIII<sup>e</sup> siècle par nos bottleggers spatio-temporels. Ça vous dit quelque chose?

Je m'exclame :

– Si ça me dit quelque chose!... Du Zat 77 mis en tonneau au XVIII<sup>e</sup> siècle... N'importe quel moutard de chez nous ne rêve que de ça...

Et je poursuis, soudain impatient :

– Qu'est-ce qu'on attend pour monter à bord?

On monte à bord, et là j'ai ma surprise. Ce que Graigh m'avait dit, c'était du vrai, comme le whisky qu'on me sert. Du Zat 77 changé en velours par l'âge. Peut-être qu'il avait une barbe blanche, mais ça lui allait vraiment pas mal.

Ensuite, on nous donne des uniformes, au commandant et à moi. Les mêmes que ceux du colonel et de ses deux asperges, et nous v' là changés en panoplies de science-fiction pour sapin de Noël.

Alors, une pensée me vient et je dis :

– Bon sang! on a oublié de prévenir Bertrand qu'on s'absentait pour six cents ans...

Le commandant hausse les épaules.

– Bah! fait-il, Bertrand a bien l'habitude de me voir partir ou revenir sans crier gare. Six semaines ou six cents ans, qu'est-ce que ça change?

C'est vrai, qu'est-ce que ça change devant l'éternité? La remarque du commandant est d'une telle logique que j'écrase. Et puis, le Zat 77 à barbe blanche m'a plutôt mis de bonne humeur.

On a fermé le sas. Un des adjoints du colonel, devant la table de commande, accomplit quelques manipulations. Y a des clipclip et des zipzip et des bipbip un peu partout. Des lumières qui nous clignent de l'œil. Ensuite, tout l'appareil se met à trembler et nous avec, tout attachés qu'on est sur nos sièges. On se met à ressembler à de la viande en gelée. Au dehors, les murs de la cour ont disparu. Tout est devenu doré. Puis argenté.

Le tremblement n'a pas duré longtemps. Mais, au dehors, ça reste argenté. On est en train de faire un saut dans l'Espace et dans le Temps. L'Espace, c'est les Etats-Unis. Le Temps, c'est le XXV<sup>e</sup> siècle.

Et, tout à coup, on y est. Aux deux en même temps. Les clipclip, les zipzip et les bipbip s'arrêtent. L'argenté derrière les hublots disparaît et on aperçoit le

paysage. Pas le même que tout à l'heure. Sous nous, la mer. Devant, la statue de la liberté qui brille comme si on venait de l'astiquer. Et, derrière, New York qui ne ressemble en rien au New York du XX<sup>e</sup> siècle, vu que c'est encore plus dingue.

On franchit la côte et, laissant allègrement New York et la Statue de la Liberté à notre gauche, on franchit des forêts qui n'existaient pas, ou qui n'existaient plus, au XX<sup>e</sup> siècle. Des forêts à travers lesquelles serpentent des autoroutes suspendues.

Et, soudain, devant nous, il y a un large plateau de métal qui domine les arbres et sur lequel on a fait pousser d'autres arbres d'entre lesquels émergent des constructions en coupoles.

Le colonel Graigh n'a pas besoin d'y aller de son petit baratin de guide touristique. Le commandant et moi on est déjà venus là. On connaît l'endroit : la base de la Patrouille du Temps.

Quelque part devant la plus large des constructions, un temposcaph tout semblable au nôtre atterrit. Il y en a d'autre, et on atterrit à notre tour.

– Vraiment, j' peux vous dire qu'au XXV<sup>e</sup> siècle, on en a mis un coup rapport à l'urbanisme. C'est beau, c'est élégant. Ça ne ressemble pas à des boîtes de sardines empilées ni à des jeux de construction. C'est arrondi, c'est clair, c'est net. Et question environnement, mazette faut en parler. De la végétation partout. Des jardins suspendus au-dessus de la forêt. Et des fleurs. Pas en plastique. Des vraies. Des bien vivantes. Le paradis quoi!

On a mis pied à terre et le colonel Graigh ne nous laisse pas le temps de réadmirer l'endroit. Il nous lance comme ça, tout à trac :

– Commençons par gagner la salle de contrôle. Ainsi, vous verrez que tout ce que je vous ai dit concernant l'Ombre Jaune est vrai...

Nous on n'en doute pas. Le colonel n'irait pas

jusqu'à nous mentir pour une chose aussi sérieuse. Là où il y a Monsieur Ming, il y a toujours du sérieux. La rigolade, faut considérer ça comme démodé.

Après avoir emprunté des trottoirs roulants qui serpentent entre les arbres, on pénètre dans la salle de contrôle. Là aussi c'est avant-garde et compagnie. Plastique. Métal brillant. Cristal. Derrière un vaste comptoir circulaire dont l'intérieur ressemble à l'intérieur d'une piste de cirque, des hommes sont assis en rond devant des tableaux à ce point compliqués qu'ils feraient perdre la boussole à un pilote de Mumbo Jet.

Derrière Graigh, le commandant et moi nous franchissons une passerelle qui nous conduit au centre de la piste. Tout de suite, le colonel se dirige vers un type qui porte sur sa combinaison le numéro d'ordre Z 39. Tous les contrôleurs portent d'ailleurs ainsi un numéro. A croire qu'au XXV<sup>e</sup> siècle tout le monde a oublié son nom.

– Toujours rien de changé, Z 39? demande Gaigh.

Le contrôleur Z 39, c'est celui qui est chargé de surveiller Ming. Ça, on le comprend tout de suite.

L'homme secoue la tête.

– Rien de changé, colonel... Regardez...

Il accomplit quelques manipulations et, en face de nous, sur un des nombreux écrans qui tapissent la salle sur toute sa circonférence, un grand planisphère apparaît. Par un effet de zoom, le champ se rétrécit et on ne voit plus que l'Europe, puis la France.

Nouvelles manipulations et une date apparaît : 1370 + J.C.

– 1370 après Jésus Christ, commente Graigh comme si le commandant et moi on était trop obtus pour comprendre sans son aide.

Sur la carte, juste sous la date, une lumière jaune se met à clignoter, à l'endroit du Massif Central.

– C'est à peu près dans cette région que se trouve votre monastère, d'où on vient, que je dis à l'adresse du commandant.

Celui-ci approuve :

– Tout juste, Bill, mais c'est aussi là qu'au XIV<sup>e</sup> siècle se trouvait le comté de Mauregard...

La lumière jaune continue à clignoter, et le colonel explique :

– Ce clignotant indique l'endroit exact où Ming a été repéré.

Et il interroge, après un silence tellement court qu'il vaudrait mieux ne pas en parler :

– Vous êtes convaincus?

Depuis le début, on l'était. Depuis le début, je le répète, on savait que Graigh ne rigolait pas en parlant de l'Ombre Jaune. Personne n'a envie de rigoler en parlant de l'Ombre Jaune, je le répète aussi.

– 1370, fait le commandant. Ming a bien choisi son moment pour intervenir dans le passé. A cette époque, Charles V est bien trop occupé à guerroyer contre les Anglais et les Grandes Compagnies pour s'inquiéter de ce qui se passe dans le fief des Mauregard, à des centaines de kilomètres de sa capitale... Et puis, il y a le champ de force extra-temporel, une sorte de cloche invisible sous laquelle Ming isole la région...

Il réfléchit un instant, puis il dit encore :

– Reste à savoir ce que Ming va fabriquer là...

– C'est justement pour le savoir que je vous demande d'aller voir, s'empresse de glisser Graigh.

Le commandant et moi, on laisse tomber la conversation, comme s'il s'agissait d'un vieux torchon crasseux. Graigh n'insiste pas. Du moins pour l'instant. Pourtant, il a de la suite dans les idées. Une demi-heure plus tard, alors qu'on se trouve sur la terrasse de sa villa, il revient à la charge en demandant :

– Alors, vous allez y jeter un coup d'œil à cette année 1370?

On est bien sur cette terrasse plein de plantes ornementales autour de nous. Quant à la terrasse elle-même, bien qu'en plein air, elle est climatisée. Chaude en hiver. Fraîche en été. Nos verres, eux – le mien surtout –, sont remplis de whisky du XVIII<sup>e</sup> siècle dont je n'ai plus à faire les louanges. En un mot, le colonel a tous les atouts dans sa manche.

– Qu'en penses-tu, Bill? fait le commandant en se tournant vers moi.

De toute façon, je sais que c'est perdu. Et depuis qu'on a quitté le monastère et le XX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi me faire des illusions?... Je ne m'en fais pas. J'essaye seulement de sauver la face et je dis :

– D'accord... A condition que je puisse emporter un peu de ce Zat 77 de derrière le pays des merveilles.

– Dix litres si vous voulez, assure Graigh. Si ça vous suffit, Bill...

Va pour dix litres. Si notre séjour au XIV<sup>e</sup> siècle ne dure pas trop longtemps, ça pourra aller. S'il se prolonge, je risque de tirer la langue.

– Il y a un hic! glisse le commandant. Vous avez dit, colonel, que Ming avait enfermé tout le comté de Mauregard sous une cloche extra-temporelle. Comment passer dessous?

– Cela vous sera facile, à bord d'un mini-temposcape, dit Graigh qui a vraiment réponse à tout.

Et comme nous ne faisons plus aucune remarque – il n'y en a d'ailleurs plus à faire –, il poursuit :

– Bien entendu, vous serez dotés d'un équipement parfaitement étudié pour la mission que vous aurez à remplir. Et, notamment, un appareillage de sécurité camouflé dans des vêtements médiévaux truqués. Aussi un dispositif de mise en vibration qui vous permettra, à tout moment, d'échapper à vos ennemis... Mais n'oubliez pas de n'en user qu'en cas d'extrême nécessité. Vous n'ignorez pas les risques cardiaques qu'entraîne un usage trop prolongé de...

J'interromps :

– Le commandant et moi, on a le cœur solide...

Ça, le colonel ne doit pas l'ignorer, car il ne fait pas de commentaires. Y'a d'ailleurs pas de commentaires à faire. Le commandant et moi on a le cœur solide (un cœur pour chacun, évidemment), un point c'est tout et une fois pour toutes.

Il insiste, le Graigh :

– Alors, qu'est-ce que vous décidez?

Comme si il y avait quelque chose à décider! Si j'envoie le colonel sur les roses, le commandant, lui, dira qu'on va la faire la promenade dans le quatorzième, rapport à la même Yolande. Et comme je fais toujours ce que le commandant décide, parce que lui et moi on est comme les doigts de la main et que sans lui je me sens comme Castor sans Pollux et lui sans moi comme Pollux sans Castor...

N'empêche qu'il ne faut pas perdre la face, et je dis comme ça, en pointant un doigt vers la bouteille de nectar sur la table :

– Moi, avec un peu de ce truc-là, je me sens prêt pour faire un tour en enfer...

– Vous ne pensez pas si bien dire, Bill, fait Graigh qui a l'air d'en connaître davantage qu'il veut bien le laisser croire.

Et il enchaîne, parlant toujours au fils de ma sainte mère :

– Je vous le répète, vous aurez tout le whisky que vous pourrez emporter...

Ça et dire qu'on va réellement faire un tour en enfer, c'est du pareil au même et...



## INTERMÈDE

Zip... Zip... Zip...

Et une petite lumière rouge qui se met à clignoter. La cassette est arrivée à bout de bande, et le magnétophone me le fait savoir impérieusement.

– Un instant, dis-je à l'adresse de Bill.

En même temps, j'appuie sur le « Stop » de l'appareil et le zip... zip... zip... cesse de se faire entendre et la petite lumière rouge de clignoter.

J'éjecte la cassette, je la retourne, je la replace dans son logement, je referme le volet, le tout en quelques gestes bien enchaînés et quasi automatiques.

– On peut continuer, dis-je à Bill.

– Ouais, qu'il fait en profitant pour remplir son verre. Facile à dire. M'a coupé le fil, ta mécanique... Sais plus où j'en étais, moi...

– C'est parce que tu bois trop, intervient Bob. Tu noies ta mémoire dans l'alcool...

– Au contraire, commandant, proteste notre gigantesque ami. Moi, l'alcool, ça m'aide à penser.

Il lampe son verre d'un coup, claque la langue et paraît saisi d'une soudaine révélation.

– Ça y est! s'exclame-t-il. J'y suis... On était sur le point d'aller faire un tour en enfer, au XIV<sup>e</sup> siècle...

Désignant le magnétocassette du doigt, il enchaîne :

– Fonce, Henry, fonce...

J'écrase la touche rouge, et...

## BILL REPREND SON RÉCIT :

C'est le lendemain qu'on arriva au XIV<sup>e</sup> siècle... Enfin... euh... on partit le lendemain et, en réalité, on arriva... euh... mille ans et des poussières plus tôt. Avec les voyages dans le Temps, c'est toujours comme ça. La bouteille à encre. Le tiercé dans l'désordre. On quitte son époque, bien vivant, et on arrive à une autre époque, une où on n'est pas encore né, ou une où on est déjà mort. Et on demeure bien vivant. Allez y piger quelque chose. Moi, j'y ai jamais rien pigé.

La région où, au XIV<sup>e</sup> siècle, se trouvait le comté de Mauregard, on la connaissait bien, puisque c'était approximativement celle où, plus tard, le commandant devait avoir sa résidence secondaire : l'abbaye où Graigh était venu nous chercher. Et puis, on était déjà venus là lors d'un précédent voyage dans le Temps à bord de la machine du professeur Frost (1).

Cette fois, il y avait un hic! Oh, un tout petit hic!... S'agissait de franchir le barrage extra-temporel établi par l'Ombre Jaune. Mais tout était prévu. On se posa au bord d'une caverne, quelques mois avant que Ming n'établisse son barrage. Ensuite, on franchit ces quelques mois en quelques fractions de secondes, et clac!

(1) Lire « L'Épée du Paladin », dans la même collection.

on est enfermé sous la cloche comme des fromages qui attendent d'être dégustés.

Le tour de passe-passe accompli, on n'a plus qu'à contrôler sur les appareils de bord si on est bien à l'époque voulue. On y est. Pas de doute. Un temposcaphé, ça n'a jamais de ratés. Et si ça en a un, aucune importance : on n'a jamais existé.

L'appareil est dissimulé à l'entrée de la caverne mais, à travers les hublots, on peut étudier le paysage. Connu. Archi-connu. C'est bientôt le printemps et la neige commence à prendre des teintes faisandées. Dans quelques jours, si le soleil s'en mêle, ce sera une fameuse gadoue.

Le commandant montre une plaine vallonnée, qui s'étend entre nous et le castel des Mauregard, là-bas sur la hauteur, et il dit :

– Tu te souviens, Bill? C'est là qu'on a été poursuivi par les loups, lors de notre premier voyage...

– Ouais, je dis, les loups...

Je me colle une paire de jumelles électroniques aux quinquets et j'inspecte la plaine, fouille chaque bouquet d'arbres. Et finalement, je conclus :

– Pas de loups, c'te fois... Peut-être qu'ils n'ont pas résisté à l'hiver...

– Peut-être, dit le commandant, qui n'a pas l'air d'y croire pour autant.

On met pied à terre. Fait frisquet. Pas trop, mais assez pour que je tire ma flasque d'argent de la poche de mon manteau, que je me verse un plein godet d'ambrosie et que je fais *kampeï*, comme on dit en Chine. Puis, par politesse, je demande au commandant :

– Z'en voulez un coup?

Il fait non de la tête en disant :

– Faut réserver ça pour une grande occasion, Bill...

J'pige pas... Comme si c'était pas toujours une

grande occasion!... Pour le prouver, je me fais glisser un deuxième godet dans les profondeurs, et je me sens frais et dispos. Je fais :

– On y va, commandant?

Le commandant aime prendre des risques, mais calculés. En mettant tous les atouts dans son jeu. Dans notre jeu en l'occurrence. Rapidement, il inspecte nos équipements. Faut reconnaître qu'à la Patrouille du Temps on a bien fait les choses. Nos costumes, ni trop voyants, ni trop simples – des costumes de gentilhommes en voyage – sont bien du style de cette période du XIV<sup>e</sup> siècle. Pas un anachronisme. En apparence seulement, car ils sont coupés dans du tissu thermo-isolant, indestructible, à l'épreuve des balles, de l'acier et du reste. Nos épées émettent à volonté un courant électrique capable de paralyser ou de tuer l'adversaire. Nos ceintures ressemblent bien à des ceintures d'orfèvrerie du moyen-âge mais, en réalité, les cabochons qui les ornent dissimulent tout un appareillage compliqué et précieux en cas de pépin; notamment celui qui nous permet de nous mettre en état de vibration. Quant à nos pistolets à rayons ioniques, ils sont dissimulés dans des sacs qui ressemblent fort à des escarcelles. J'allais oublier nos bottes, moulées dans une matière qui ressemble à du cuir mais qui est totalement imperméable et imputrescible. Bref, on a tout pour être heureux. On a même du jonc à ne savoir qu'en faire : des pièces d'or et d'argent si parfaitement imitées que même un banquier lombard n'y verrait que du feu.

– Je crois, en effet, qu'on peut y aller, conclut le commandant une fois l'inspection terminée.

Et je demande encore :

– Par où commence-t-on? Le comté de Mauregard est vaste et, pour y découvrir l'Ombre Jaune...

– On va tout d'abord gagner le village, décide le commandant. De toute façon, il nous faut le traverser pour nous rendre au castel...

– Et y rencontrer la belle Yolande, hein? que je ricane.

Il ne répond rien, le commandant. Il est comme ça. Quand on lui envoie une vanne et qu'il se sent touché, il fait motus et bouche cousue. Ce qui est une tactique qui en vaut une autre. Et qui lui réussit, puisque celui qui a lancé la vanne en est pour ses frais.

Comme on n'est pas venu là pour contempler le paysage, on se met à descendre vers la plaine. Le temposcaphe est parfaitement camouflé dans la caverne et on est quasi sûrs de le retrouver quand il le faudra. D'autant plus qu'on a verrouillé les fermetures électroniques et que personne, à l'époque où nous sommes, ne serait capable de le piloter. Sauf Monsieur Ming 'videmment. Mais faut pas voir les choses trop en noir.

Dans la plaine, pas de loup cette fois. La neige est molle et on s'y enfonce jusqu'aux chevilles. Mais, avec nos bottes, c'est comme si on marchait dans un tapis de haute laine.

Pas de loups, j'ai dit. Mais des corbeaux en pagaille. Nous, on n'a pas peur des corbeaux, mais leurs cris sinistres nous flanquent le noir. Ces cris, le ciel bas, couleur de vieille chaussette, les squelettes des arbres, tout ça forme un décor plutôt spleenant. On verrait apparaître le monstre de Frankenstein, ou le loup-garou, au détour d'un bosquet, qu'on n'en serait pas autrement surpris.

Et puis, pour ajouter au tableau, il se met à pleuvoir. A grosses gouttes. Ça rend la neige encore plus molle et, dans pas longtemps c'est sûr, toute cette campagne sera changée en marécage gelé.

– V'là la pluie! que je dis. Moi qui déteste l'eau!... On peut dire que ça commence bien...

– Bah! fait le commandant qui ne s'émeut jamais, avec ce bon manteau spatio-temporel, tu ne risques

pas d'être mouillé. Et puis, si, malgré tout, tu réussissais à avoir froid, il te resterait ta potion magique...

Ça c'est un lièvre qu'il ne faut pas lever en ma présence. Je saute à pieds joints sur l'occasion et je m'exclame :

– La potion magique!... Heureusement qu'vous m'y faites penser, commandant!...

Je tire la flasque de tout à l'heure et m'en verse un godet que j'écluse comme si ma vie en dépendait. Puis un deuxième godet pour faire équilibre.

– Hé là! mon vieux, lance le commandant. Pas si vite!... Laisse-en un peu pour les autres...

– En laisser pour les autres? que je m'étonne. C'que ça signifie?

– Ça signifie qu'un petit remontant ne me ferait pas de mal à moi non plus, Bill, et je ne blague pas...

Je fais remarquer :

– Tout à l'heure, z'avez dit qu'y fallait réserver ça pour les grandes occasions...

– C'est vrai, Bill, j'ai dit ça...

– Alors, faut croire que c'est une grande occasion?

– C'est une grande occasion, Bill...

Je lui remplis un gobelet qu'il descend sans même laisser une goutte au fond, et je décide que c'est une mauvaise journée. Bien sûr, j'ai encore une demi-douzaine de flasques dissimulées un peu partout dans les poches secrètes de mon manteau. Et ça, le commandant n'est pas censé le savoir. N'empêche que ça demeure une mauvaise journée.

Puis, on a d'autres préoccupations. Le commandant s'exclame :

– Tiens, voilà du monde!

Exact. De derrière un petit monticule planté de sapins, un groupe d'hommes vient d'apparaître. Une trentaine. Certains tirent de mauvaises carrioles. Et il y a des femmes aussi, mais c'est difficile de les distin-

guer, car elles portent les mêmes haillons que les hommes, suent la même misère. Seule, par endroit, une longue mèche, brune ou blonde, sortie de dessous un chaperon troué et rapetassé, révèle leur présence.

Je souffle :

– Tenons-nous sur nos gardes...

On ouvre les rabats de nos escarcelles bidon, pour pouvoir tirer presto nos pistolets à rayons. Précaution inutile. La troupe est déjà sur nous. A quelques mètres. Et on se rend compte qu'on n'a pas grand-chose à craindre de cette bande de loquèteux, aux visages creusés par les privations, aux yeux allumés par la faim. La plupart n'ont que des bâtons, certains portent pourtant des épées, mais à ce point rongées par la rouille qu'on peut supposer qu'elles ont été glanées sur des champs de bataille.

Celui qui marche en tête de c'te caravane de misère est un vieillard aux cheveux blancs. Y a si peu d'chair sous la peau de son visage qu'on peut presque voir les os au travers. Une vraie tête de momie pas égyptienne. Pourtant, y semble pas près de tomber.

Le commandant lui adresse la parole, en employant un jargon qui peut passer pour du français d'époque. D'autant plus qu'on est censé pas être de la région.

– Où allez-vous comme ça? interroge le commandant. On dirait que vous fuyez...

La momie hoche la tête. Elle a la voix si grêle que, quand elle parle, on a réellement l'impression qu'c'est une voix d'outre-tombe, ce qui n'a rien d'étonnant quand il s'agit d'une momie.

– Oui, noble étranger, dit l'homme, nous fuyons... La vie est devenue impossible ici, depuis que le diable aux yeux d'or a surgi de l'enfer pour nous torturer...

Quand j'entends ces paroles, je cligne de l'œil en direction du commandant, et je fais :

– Le diable aux yeux d'or? Ça nous dit quelque chose, hein, commandant?

– Et comment! qu'il me répond. Je parierais un grain de sable contre une cathédrale qu'il s'agit là de ce vieux Ming en personne...

– Et vous gagneriez le grain de sable, je dis. Seriez bien avancé...

Mais le commandant ne m'écoute déjà plus. Il demande à la momie :

– Et ce démon aux yeux d'or, vous l'avez déjà rencontré?

L'homme secoue la tête, et il a le cou si grêle qu'on a l'impression qu'elle va rouler à terre. Mais elle demeure sur ses épaules, et il répond :

– Que le Seigneur me garde de rencontrer le diable aux yeux d'or!

Il se signe rapidement et il enchaîne :

– Non, je ne l'ai jamais rencontré. Ni aucun de nous. Mais nous savons qu'il existe et qu'il retient notre châtelaine prisonnière.

– La comtesse de Mauregard? que je demande.

Nouveau mouvement de tête de la momie, qui dit :

– Oui, la comtesse de Mauregard... Que la Sainte Dame l'ait en sa protection!

Nouveau signe de croix, et la momie dit encore :

– Ceux qui tombent entre les mains du diable aux yeux d'or doivent se soumettre ou périr...

Une jeune femme, qui aurait pu être jolie si elle avait eu tous les jours sa dose de protéines, intervient pour dire :

– Nous préférons souffrir mille morts que demeurer dans ce pays...

Alors, soudain, tous se détournent, tirant leurs carrioles, traînant leurs maigres bagages. On dirait des acteurs qui ont récité leur texte et se taillent rapido vers les coulisses...

On les regarde qui s'éloignent à travers le voile de pluie.



– Iront pas loin, commandant...  
– Non, Bill... Tôt ou tard, ils se heurteront au barrage extra-temporel...

Je propose :

– Si on les suivait, pour voir ce qui se passera?

Le commandant approuve :

– Suivons-les... Au plus on en saura au mieux ce sera...

Pendant une demi-heure environ, on marche derrière la caravane de misère. Heureusement qu'on a nos vêtements spatio-temporels, étanches, imperméables, indestructibles et tout, sinon on serait trempé et on aurait contracté depuis pas mal le corryza médiéval.

– On doit approcher du barrage, dit le commandant qui, depuis une demi-heure, n'a pas lâché un « e » muet.

C'est de la prémonition. A cet instant précis, la troupe se heurte au barrage en question. Plusieurs hommes tombent à la renverse, comme s'ils s'étaient heurtés à un mur invisible. Ils se relèvent et tentent de passer. Rien à faire. Ils s'écrasent le nez, se meurtrissent le front. C'est comme s'ils tentaient de franchir une muraille de quartz.

Alors, ils tombent à genoux dans la neige en criant :

– Le démon aux yeux d'or!... Il nous tient captifs de ses sortilèges!...

Ou encore :

– Nous sommes maudits... Que la Sainte Mère de Jésus nous prenne en sa protection!...

Et ils se mettent à prier comme si les prières étaient gratuites. Mais le commandant et moi on sait que même la messe en latin n'aurait servi à rien, et on est pris d'une grande pitié pour ces malheureux.

– Faut faire quelque chose! que je dis.

Le commandant secoue la tête et fait :

– Pour le moment, on ne peut rien, mon vieux Bill...

Et je le sais, moi aussi, qu'on ne peut rien, et j'ai envie d'aller, moi aussi, me cogner le front contre la barrière extra-temporelle de cette fichue satanée bourrique de Ming.

C'est alors que le quidam en rouge apparaît de l'autre côté du barrage. Il est vêtu d'un juste-au-corps couleur de flamme, d'une jacque également couleur de flamme et d'un capuchon idem à la longue pointe qui lui pend jusque dessous la ceinture, par-derrière. Ses poulaines sont si longues que leurs extrémités retroussées sont attachées à ses chevilles par des chaînettes dorées. Sur sa hanche droite, une escarcelle enrichie de pierreries et, sur sa hanche gauche, une épée à la poignée du même tabac. Un visage long comme un jour sans whisky et presque aussi noir que l'intérieur d'un tonneau, avec un nez et une barbiche qui ont l'air d'avoir été achetés chez un marchand de farces et attrapes.

– C'que c'est qu'ça pour un guignol? je fais.

– Me le demande aussi, fait le commandant. Je ne serais pas étonné, s'il se mettait à chanter : *Me voici, à ta guise, l'épée au côté, l'escarcelle pleine! En somme, un vrai gentilhomme!*(1)

Je regarde le commandant en me demandant s'il n'a pas une araignée qui lui joue des tours, mais il a l'air bien dans son assiette. Et je n'ai pas le temps de lui demander des explications sur le « vrai gentilhomme » dont il vient de parler, car le quidam en rouge, de l'autre côté du barrage extra-temporel, se met à chanter tout en grattant le luth qu'il tient à la main.

(1) Paroles du *Faust* de Gounod, chantées par Méphistophélès quand il s'adresse au docteur Faust. (Cité approximativement par Bill.)

Logiquement, on ne devrait pas l'entendre, rapport au barrage, mais on l'entend quand même.

Il chante :

*Il était gente bergère,  
Ohé!... Ohé!...  
Qui de cuisse moult légère,  
Ohé!... Ohé!...  
Sautait dessus barrières,  
Ohé!... Ohé!...*

Tout en chantant, le lascar s'est approché tout près du barrage, et il continue à avancer.

– Va s'aplatir le portrait! que je dis tout bas.

Le commandant, lui, a toujours été du genre boy-scout - qui - fait - sa - bonne - action - tous - les - matins, et il crie :

– Restez où vous êtes! Restez où vous êtes!...

Je crie aussi, pour la bonne conscience :

– Si vous avancez encore d'un pas, l'ami, vous allez casser votre nez de carnaval!...

Mais le quidam continue à avancer... pour franchir le barrage tout à fait comme s'il n'existait pas. Il s'approche de nous et, quand il n'est plus qu'à deux mètres, il s'incline gracieusement, une main sur le cœur, et nous lance :

– *Me voici à votre guise, l'épée au côté, l'escarcelle pleine! En somme, un vrai gentilhomme!*

Le commandant a l'air d'avoir encaissé un coup de pied de mulet au plexus. Il lâche un bol d'air et c'est tout juste s'il ne se plie pas en deux. Mais il récupère vite, le commandant, et il me dit :

– Si je m'attendais à ce que quelqu'un nous récite des paroles du Faust de Gounod!

– Avec l'Ombre Jaune dans les parages, je fais, il faut s'attendre à tout.

Mais le lascar en rouge doit avoir l'oreille fine, car il

dit, l'air pensif, tout en se tortillant la barbiche à la flan :

– Gounod? Gounod?... Ah! oui, j'y suis... Gounod (Charles), compositeur français, né à Paris en 1818, mort en 1893, auteur des opéras : *Faust*, *Mireille*, *Roméo et Juliette*, *Philémon et Baucis*, et de compositions religieuses...

– La définition du Petit Larousse, souffle le commandant. Presque mot à mot...

Le quidam enchaîne déjà :

– Un bien bel opéra, *Faust!* Musique de Gounod, livret de Michel Carré et Jules Barbier... Dommage que la fin...

– Vous avez gagné le poste TV couleur! lance le commandant qui a l'air maintenant tout à fait revenu de sa surprise.

Et il poursuit, à l'adresse du quidam :

– Comment avez-vous fait pour franchir le barrage?

L'autre a l'air de tomber des nues.

– Le barrage? fait-il. De quel barrage voulez-vous parler?... Je n'ai pas vu de barrage, moi...

Le commandant n'insiste pas, et il demande encore :

– Si vous nous disiez qui vous êtes l'ami?

– Qui je suis? fait le quidam. Mais un modeste trouvère qui va de castel en castel charmer les belles dames qui s'ennuient au coin de l'âtre...

C'est à ce moment que la momie de tout à l'heure s'approche et nous souffle :

– Cet homme doit être complice du diable aux yeux d'or...

Le quidam en rouge a l'oreille fine. Il fronce les sourcils jusqu'à en faire de parfaits accents circonflexes.

– Le diable aux yeux d'or! murmure-t-il. Voilà qui m'intéresse... Voilà vraiment qui m'intéresse!...

Il se remet à tortiller sa barbichette, qui eût été arrachée si elle avait été fausse, mais elle tient bon, tandis qu'il poursuit, comme se parlant à lui-même :

– Le diable aux yeux d'or?... Je me demande qui ose ainsi venir piétiner mes plates-bandes?...

Et, sur ces paroles sibyllines, il tourne le dos, tandis que le commandant lui crie :

– Si seulement vous nous disiez votre nom?

Tout en continuant à s'éloigner, le quidam éclate d'un rire de théâtre et lance, par-dessus son épaule :

– Mon nom?... J'en ai plusieurs, qui commencent par toutes les lettres de l'alphabet... A vous de choisir...

Il continue à s'éloigner. Un peu trop vite pour que ce soit naturel. Et il disparaît. Un peu trop vite aussi pour que se soit naturel.

– Drôle de phénomène, hein, commandant? que je fais.

Le commandant a l'air pensif, les yeux fixés sur l'endroit où l'homme en rouge a disparu. Puis il se secoue et sourit, d'un sourire un peu jaune, pour dire :

– Bah! Il y a eu des originaux à toutes les époques...

Le sourire meurt, et il enchaîne :

– Puisque nous ne pouvons, nous, franchir le barrage, je propose que nous retournions sur nos pas...

Je pointe le menton vers la caravane de misère et je demande :

– Et ceux-là?

– C'est vrai, Bill! sursaute le commandant. Je les avais presque oubliés...

Il s'approche de la momie et lui dit dans son jargon spécialement fabriqué pour la circonstance :

– Puisque vous ne pouvez regagner vos foyers, allez vous cacher dans les collines. Bientôt, le diable aux

yeux d'or et ceux qui le servent auront quitté la région...

– Que le Seigneur Jésus et tous les Saints du Paradis vous entendent, messire! intervient la jeune femme qui aurait pu être jolie si elle avait eu sa dose journalière de protéines.

– Et vous, étrangers, demande la momie, qu'allez-vous faire?

– Nous allons gagner le village, répond le commandant.

L'autre n'a pas l'air d'accord. Il secoue la tête comme s'il avait réellement envie d'l'envoyer rouler dans la neige.

– Vous ne pouvez aller au village, qu'il dit. Les hommes du diable aux yeux d'or vous captureront et vous tueront... Venez avec nous...

– Il nous faut aller au village, insiste le commandant.

Il a alors une de ses inspirations dont il a le secret, et il affirme, même si plus tard ça doit lui valoir d'être poursuivi pour usurpation de fonction :

– Nous sommes des envoyés du Roi, qui nous a chargé d'enquêter sur ce qui se passe ici...

– Le Roi!... murmure la momie. Le Roi!... Oui, le Roi...

Et plusieurs de ses compagnons de balbutier à leur tour :

– Oui, le Roi... Le Roi...

Evident que ce seul nom leur coupe toute envie de discuter. Et de nous donner des conseils dont le commandant et moi on se soucie comme d'une tarte aux noyaux de pêches.

D'ailleurs, l'est trop tard pour la discussion. Et pour les conseils idem. De derrière un monticule, une vingtaine de cavaliers ont débouché. Ils se rapprochent rapide et ils sont bientôt si près qu'on peut leur compter les veinules dans l'blanc des yeux.

On peut pas dire, mais ils ont des drôles de trombines. Tous des gueules de travers à croire qu'on les a passées au malaxeur. Des barbes en fil de fer barbelé. Sûr que ces gars-là ne connaissent pas le rasoir électrique qui vous fait la peau aussi douce que le zéphir... Ils portent des casques cabossés – bacinets, barbutes, chapels de Montauban et toute la lyre – qui auraient besoin d'un sérieux coup de papier de verre. Du pareil au même pour leurs épées, leurs dagues, leurs masses d'armes, leurs hasts, mais ils ont l'air de savoir s'en servir. Et les chevaux ont des mines aussi patibulaires que leurs maîtres. Des vrais canassons de danse macabre.

Déjà on est entourés, et moi je dis :

– J'ai l'impression que les ennuis commencent, commandant.

– Sûr, qu'y m'réponds, l'commandant. Fallait s'attendre à ce qu'à un moment ou à un autre, les choses cessent de tourner rond.

– Peut même dire que, si on laisse faire, vont s'mettre à tourner carré...

– Attends, dit précipitamment le commandant. On va essayer de parlementer...

Parlementer! Toujours été l'roi des optimistes, le commandant. Un des barbus casqués me file un tel coup de fléau d'arme que, si le petit-fils de mon grand-père s'était pas baissé, le grand-père n'aurait plus eu de petit-fils, tout comme le petit-fils n'a plus de grand-père. Bref, le Grand Bill se baisse et, au passage, il prend à pleines mains la chaîne du fléau et tire un bon coup. L'a plutôt drôlement du voltage dans les turbines, le Grand Bill. Au cas où vous ne le sauriez pas. Le casqué est arraché de son cheval comme par une grue mécanique et plonge dans la gadoue. Au passage, je lui file dans le portrait un coup de tatane spatio-temporelle dont il se souviendra sans doute toute sa vie. S'il est encore en vie après...

Alors, illico, la corrida bat son plein. *Coupez cordes! Hurlez bataille!*(1) S'cusez si j'mélange un peu les genres, mais c'est pour que vous compreniez bien que c'était pas du jeu d'enfants.

Le commandant a saisi un barbu par un pied et l'a jeté en bas de sa selle. A un autre, qui a mis pied à terre, il balance une pastèque à déboulonner une benne basculante.

Par-derrière, un malpoli m'envoie un coup de dague mais, comme le commandant et moi on s'est mis sous cuirasse extra-temporelle, ça ne me fait pas plus de mal que si on m'avait frappé avec un bâton d'allumette. Je me retourne et j'envoie une droite qui vient du bout du monde dans le museau du type à la dague. J'ai pas figolé, j'ai paré au plus pressé, mais c'est quand même du travail bien fait. Le type, qu'est pourtant pas un petit format, se répand dans la neige à faire croire qu'il y a été étendu toute sa vie, que c'est sa position habituelle tellement elle paraît nature.

Bref, ça continue à la fortune du pot. Le commandant et moi on étend encore quelques-uns de ces barbous, mais ils sont trop et on commence à avoir les bras qui n'en veulent plus tellement on y est allés de bon cœur. Et il en reste encore une bonne dizaine à mettre à la retraite. Ils nous entourent comme des loups, tout en étant beaucoup moins sympathiques.

– C'qu'on fait, commandant? je demande. On continue le massacre?

– Ils sont encore trop nombreux, Bill...

– Bah! avec nos cuirasses extra-temporelles, qu'est-ce qu'on risque?

– Ils nous feront prisonniers...

Ça c'est dans les possibles. Mais pas du certain, car un des hommes demande à celui qui paraît le chef et

(1) Cri que l'on hurlait au début des tournois.



qui s'est tenu prudemment à l'écart, comme s'il avait peur d'être éclaboussé :

– On les tue tout de suite, ou on les met au garde-manger?

Le chef se passe un doigt sur la gorge, d'une oreille à l'autre, et dit en riant :

– Tu connais les ordres du Maître... Couic...

Le barbu rit aussi et passe le pouce sur la lame de son coutelas en disant à notre adresse :

– On va vous égorger comme des poulets tous les deux...

C'est vite dit. D'abord, on n'est pas des poulets. Ensuite, il y a la cuirasse extra-temporelle. N'empêche que la menace prouve qu'on ne nous veut pas du bien. Le commandant en prend bonne note et me lance :

– Mets-toi en état de vibration, Bill...

Je porte la main à ma ceinture et je m'apprête à manœuvrer la commande ad hoc, mais je n'en ai pas le temps. Tout près, quelqu'un s'est mis à chanter :

*Le boucher égorgea le poulet*

*Ohé!... Ohé!...*

*Mais le Grand Cornu*

*Mangea le boucher*

*Ohé!... Ohé!...*

*Pour l'Eternité*

*Hé!... Hé!...*

On s'est tous tournés vers l'endroit d'où vient la chanson.. Tous. Le commandant et moi, les paysans et les vilains casqués barbus. Tous unis dans un même étonnement. Ce qui prouve qu'il ne faut jamais désespérer de la fraternité humaine.

Le quidam en rouge est là, au sommet d'une petite butte. Adossé à un sapin, il gratte son luth et continue à chanter :

*Pour l'Eternité*  
*Hé!... Hé!...*

Sur ce, les casqués barbus se taillent comme s'ils avaient l'enfer à leurs trousses. Mêmes les éclopés retrouvent leurs forces pour remonter à cheval. Et, bientôt, tous ne sont plus que des petits points noirs s'éloignant au galop sur la neige.

Entre-temps, j'ai retrouvé mon souffle et je constate :

– Ça alors! Notre troubadour de tout à l'heure! Ses chansons ont l'air d'être en tête du « Hit Parade ». Qu'est-ce que ça signifie?

– Il n'y a qu'une façon de savoir, dit le commandant, c'est aller le lui demander... J'ai quelques questions à poser à ce mystérieux chanteur...

On se lance à l'assaut du monticule, tandis que le quidam, qui a changé de chanson, clame aux quatre vents :

*Il était gente bergère*  
*Ohé!... Ohé!...*  
*Il était diable aux yeux d'or*  
*Hola!... Hola!...*

Mais, quand on arrive près du sapin, pas plus de quidam que dans le creux de la main. Disparu. Envolé. Volatilisé. Et on ne le voit nulle part sur les pentes, où il n'y a pas le moindre petit buisson où se dissimuler.

– Personne! je dis pour dire quelque chose.

– La chanson retentissait ici il y a quelques secondes à peine, constate le commandant. Alors?...

– Alors? Faut croire que ce troubadour est aussi le champion du courant d'air...

Et je me mets à crier :

– Hé!... Montrez-vous, l'ami!... C'est pas le moment de jouer à cache-cache...

– Inutile, mon vieux! intervient le commandant. Il ne répondra pas.

Alors, j'explose :

– Mais où donc peut-il bien être passé, ce maudit chanteur? S'est quand même pas volatilisé!...

– Volatilisé? fait le commandant, énigmatique comme toujours. Voire...

On va retrouver la caravane de misère et, là, quand on lui a demandé des explications, la momie nous explique :

– Les hommes qui nous ont attaqués sont des complices du diable aux yeux d'or. Ils écument la région pour son compte.

– Dans les collines, réplique le commandant, vous pourrez leur échapper. Il y a des cavernes bien dissimulées où vous pourrez survivre en attendant que le danger soit passé...

La troupe des pauvres hères s'éloigne et, pendant qu'on la suit des yeux, je demande, en parlant des cavaliers qui nous ont assaillis quelques minutes plus tôt :

– Il ne s'agissait pourtant pas de dacoïts?

Le commandant secoue la tête, pour répondre :

– Non... C'est sûr... Sans doute des mercenaires que Ming paie pour le servir...

Des bandits dans le genre de ceux des Grandes Compagnies (1), hein?

– C'est ça, Bill...

Il a l'air rêveur, le commandant. Puis il ajoute :

– Gagnons le village. On y glanera peut-être un renseignement ou l'autre...

Et il ajoute encore :

(1) Troupes de guerriers pillards qui, au XIV<sup>e</sup> siècle, écumaient la France.

– On n'est assurément pas au bout de nos peines...

Et encore :

– J'ai l'impression qu'il nous faudra pas mal de courage...

– Sûr..., je dis.

Je tire une flasque de whisky de la poche de mon manteau et je m'en file une grande lampée. Pas par iyrognerie. Tout simplement pour m'en donner. Du courage.

## INTERMÈDE

Ici, il me faut moi-même faire une parenthèse.

Le mot « whisky », qu'il venait de prononcer, ne provoqua cette fois aucune réaction chez Bill Ballantine. Il ne loucha pas vers la bouteille, ne tendit pas la main pour remplir son verre, et il continua son récit comme si de rien n'était.

Cette circonstance extraordinaire méritait d'être notée.

## BILL A CONTINUÉ :

Le village de Mauregard, on le connaissait bien, le commandant et moi, pour l'avoir visité une première fois, lors de notre fichu voyage au XIV<sup>e</sup> siècle dans la fichue machine à explorer le Temps du professeur Frost. Toujours le même village. Toujours les mêmes bicoques de boue séchée et de planches, avec des toits de chaume souvent troués comme de vieux paniers. Le tout groupé autour d'une taverne à l'aspect aussi miteux qu'le reste et qui s'appelle « Au Bacinet Fendu ». Tout ça ça fait plutôt misérable et ça vous donne pas une bonne idée d'époque. Quand j'pense qu'y en a qui ont du goût pour le Moyen Age! (*En disant cela, Bill clignait de l'œil vers Morane.*) Faut vraiment avoir l'esprit tordu!

L'enseigne de fer découpé de la taverne, qui représente un bacinet dans lequel est fichée une hache, l'enseigne de fer donc, grince toujours des dents autour de son attache, rapport au vent. Mais la porte est ouverte et rabattue vers l'intérieur, sur un grand trou noir. Parfois, un courant d'air la referme, mais elle se rouvre aussitôt sur le même trou noir, à croire que c'est l'enfer derrière.

Le commandant et moi on a franchi le petit pont de pierre et de bois, à l'entrée du village. Celui-ci est aussi désert qu'un décor de cinoche après l'dernier coup de

manivelle. Comme présence, y a qu'le vent qui souffle, et c'est une présence qu'a rien d'bien réconfortant, si vous pigez c'que j'veux dire...

– Y a pas foule, que j'dis comme ça encore pour dire quelque chose.

Optimiste comme toujours, le commandant fait :

– Tu sais, Bill, au XIV<sup>e</sup> siècle, on ne s'amusait pas tous les jours...

Moi, j'ajoute, en traître :

– Surtout avec l'Ombre Jaune dans l'coin...

L'commandant dit rien. Sans doute parc'qui trouve rien à dire. Puis il dit quand même :

– On va jeter un coup d'œil...

On s'avance dans la rue principale. A vrai dire, y'en a qu'une, et l'mot rue ça lui va comme un coup d'poing dans l'œil à une reine de beauté. Entendu qu'cette rue-là elle a rien à voir avec une reine de beauté. Et j'répète que, quand j'dis rue...

Bref, on s'avance le long d'cette... euh!... rue pas pavée où les roues de bois pleines des chariots et des carrioles ont creusé des ornières où on pourrait se coucher sans que le bout du nez n'dépasse. Tout de suite, on entre dans la taverne. Vide comme un casque de scaphandrier qu'a été bouffé par un requin. Sur les tables, il y a des verres et des cruchons, mais vides eux aussi. Dans la grande cheminée, un tronc d'arbre à moitié consumé, mais pas de flammes ni de fumée. Le commandant s'approche et tend la main vers le foyer, touche le tronc d'arbre et conclut :

– Froid... Il y a longtemps que ce feu est éteint...

Et ça ne m'étonne pas. A cette heure – il est passé midi – il devrait y avoir du monde dans le bouiboui. Mais pas le moindre truand, pas le moindre paysan, pas le moindre soldat, pas le moindre chevalier errant – à part le commandant et moi, bien entendu...

On sort. La rue est toujours aussi vide. Pourtant, quand on regarde ces maisons aux volets fermés, on a

une drôle d'impression. Une impression que j'hésite à formuler. Pourquoi?... Peut-être que, si vous pouviez m'expliquer... Et je fais, hypocritement :

- Toujours personne... On dirait réellement que tous les habitants ont fui...

Le commandant, lui, n'hésite pas à la formuler notre impression :

- Ce n'est pas mon avis, dit-il. J'ai la sensation qu'on nous épie à travers les fentes des volets, et tu sais que je suis champion pour ce genre de choses...

Ça c'est vrai, il est vraiment champion pour ça, le commandant. Quand il se retirera des voitures, il pourra même s'installer voyante extra-lucide. Et aura pas besoin de boule de cristal ni de marc de café.

Et, soudain, il sursaute, le commandant.

- Là! il s'exclame en pointant un doigt vers le haut.

Je vois aussi. De la cheminée d'une des bicoques, un mince filet de fumée s'échappe. Et le commandant conclut :

- Là où il y a de la fumée...

- Il y a des hommes, que j'enchaîne.

- Tout juste... Tu vois, Bill, ce que j'aime chez toi, c'est la logique écrasante de ton raisonnement...

Là, je donne raison au commandant. Car, pour la logique, je ne crains personne.

Sans attendre, on marche vers la chaumière qui fume. On essaie d'ouvrir la porte. Elle est fermée de l'intérieur, ce qui est un signe qu'il y a quelqu'un dedans. On frappe; personne ne répond. On cogne au volet fermé; rien ne vient. Alors, je crie :

- Hé! quelqu'un là-dedans?... Ouvrez, bon sang!

Le silence. Et le commandant, qui a toujours eu un faible pour les politesses, crie à son tour :

- Ouvrez, voyons!... Nous ne vous ferons pas de mal...

Ça c'est pas sûr. Pas de mal? Dépend de qui est à

l'intérieur. Si c'est une quelconque créature de Monsieur Ming, parlez si on ne lui veut pas de mal!

N'empêche qu'on reste toujours sans voix dans la bicoque. Une école de sourds-muets p'têt' bien.

Je m'impatiente.

– Si on enfonçait la lourde, commandant?

Il hoche la tête.

– Faudra bien s'y résoudre, Bill... Vas-y, montre ta force...

Et, comme je prends mon élan, il poursuit :

– Surtout, n'aie pas peur de te faire mal. Le bois de chêne, c'est pour rien à cette époque. Suffit de le couper.

J'envoie un grand coup d'épaule dans le battant. Le bois de chêne est peut-être pour rien, mais il est solide aussi. Il résiste et je me fais un peu mal. Alors, je pique une petite colère et je réitère. Cette fois, pas de chance, la lourde. Elle craque comme une noisette, mais en beaucoup plus fort, et elle se rabat à l'intérieur, sa serrure arrachée.

On entre, le pistolet à rayons ioniques à la main. On n'a pas besoin de s'en servir. Y a là-dedans que deux petits êtres de rien du tout. Lui maigre, brun et sec comme une vieille racine, alors qu'il doit tout juste avoir trente ans. Elle, jeune aussi mais déjà ternie, avec des mèches blond filasse autour d'un visage de papier mâché, aux joues creuses qui font des grandes ombres sous les pommettes. Lui des yeux noirs. Elle des yeux bleus. Mais le même regard de misère, au point qu'ça vous prend aux tripes. Dans leurs guenilles, ils font déjà penser à des morts.

La pauvrete s'est jetée à genoux devant nous, et elle joint les mains comme qui dirait qu'on est des dieux, le commandant et moi.

– Ne nous faites pas de mal, qu'elle supplie d'une petite voix que la faiblesse et la faim changent en dentelle. Ne nous faites pas de mal, mes Seigneurs.



– Est-ce qu'on a l'air d'être des ogres? que je fais.  
Le commandant, lui, aide la femme à se relever, tout en disant :

– Soyez sans crainte, nous ne vous voulons pas de mal... Justement...

C'est drôle c'qui peut avoir la voix douce le commandant, parfois, quand il s'adresse à ceux qui le méritent. Pour les autres, c'est pareil à une lame de sabre.

J'ai enchaîné :

– C'est plutôt le contraire. On est ici pour vous aider et vous débarrasser du Diable aux Yeux d'Or...

Je ne sais pas s'ils m'ont compris, car je ne parle pas le même charabia qu'le commandant. N'empêche qu'on se retrouve assis tous les quatre devant le feu, qui brûle à peine : juste quelques braises rougeoyantes. Et on cause. Pas pour le bout de gras. C'est pas le moment.

– Depuis que le Diable aux Yeux d'Or est venu dans la région, dit la femme, nous n'avons plus la paix. Il s'empare des hommes et en fait des soldats pour on ne sait quelle guerre...

– Et notre bonne Dame de Mauregard est retenue dans son château, renchérit l'homme.

– C'est pour la délivrer que nous sommes là, assure le commandant.

La femme a un pauvre sourire.

– La délivrer? elle fait. Il faudrait que vous parveniez à pénétrer dans le manoir. Un dragon en défend l'accès...

– Oui, dit l'homme, une bête à sept têtes, amenée par le Diable aux Yeux d'Or et qui dévore tous ceux qui s'approchent du castel...

Le commandant et moi on échange un rapide regard. Les dragons de l'Ombre Jaune, on les connaît. C'est pas tout à fait des dragons... enfin... euh!... pas

des dragons tout à fait vrais – vous pigez c'que je veux dire – mais au moins aussi méchants... si pas plus.

Un clin d'œil du commandant, qui me lance :

– Hé... hé!... mon vieux Bill... Une bête à sept têtes!... Pas moins!... Décidément, Ming ne recule pas devant la dépense... Ça va faire sept têtes à couper au lieu d'une...

– Ouais..., je fais d'une voix lasse car je me sens déjà les bras qui m'en tombent rien qu'à y penser.

Mais le commandant, lui, il lui faut autre chose qu'une bête à sept têtes pour lui enlever son optimisme, car il dit en rigolant :

– Ça manquait à son arsenal, à Ming... Mais ce qu'il ignore peut-être c'est que, précisément, les bêtes à sept têtes ça nous connaît. N'est-ce pas, Bill?

– Ouais, que je répons sans enthousiasme. Même que, si je n'en ai pas une pour mon petit déjeuner, je considère que la journée a mal commencée...

Une bête à sept têtes. Mon petit déjeuner. Rien qu'une association de mots, ça suffirait à me couper l'appétit. Je le pense. Je ne le dis pas. On a son petit orgueil, c'pas?

Comme on a chacun une musette avec des victuailles, on les laisse au pauvre couple, qui en a bien besoin. Tout c'qu'on garde pour nous c'est les aliments en pilules. Toute façon, les pauvres, y pigeront pas.

Sur cette bonne œuvre, on quitte l'homme et la femme qui, avant de se retirer dans leur tanière – les malheureux, vont devoir sérieusement réparer la lourde! – nous lancent :

– Que Madame la Sainte-Vierge et Monsieur Saint-Joseph vous protègent, vaillants chevaliers!

C'est la femme qui a dit ça. Et l'homme :

– Je réciterai dix chapelets pour vous!

Alors qu'on s'éloigne, qu'on sort du village en direction du château, je remarque :

– Dix chapelets!... Ce sera pas trop!...

Pendant qu'on piétine dans la neige à grands coups de nos bottes spatio-temporelles, le commandant ne pipe mot. Peut-être qu'il ne concentre avant le danger. Moi, c'est le contraire, faut que je m'extériorise. Alors, je hurle :

– C'est cent mille chapelets qu'il nous faudrait!... Des millions de chapelets!... Tenez, commandant, si Saint-Michel lui-même, armé de pied en cap, marchait à nos côtés, je serais à peine rassuré...

Et c'est vrai. Malgré nos pistolets à rayons ioniques et tous nos gadgets extra-temporels qui, en principe, nous rendent invulnérables, je m'sens vraiment pas rassuré. Mais alors, là, pas rassuré du tout. A tel point qu'j'en oublie d'm'envoyer un coup d'ambroisie pour me donner du cœur au ventre. C'est tout dire...

## INTERMÈDE

Bill s'est arrêté de parler, freinant à mort sur les mots « c'est dire... » Au regard qu'il lance à la bouteille de whisky, je comprends qu'on va avoir droit à un nouvel intermède, et je stoppe prudemment mon magnétocassette.

– Voyez-vous, dit Bill, l'ambroisie ce n'est pas fait seulement pour les dieux de l'Olympe.

D'un coup de dent particulièrement efficace, il arrache le bouchon de la bouteille de whisky, pour se remplir à ras bord un verre qu'il brandit très haut, en criant :

– A la santé des dieux de l'Olympe!

Plus bas, il ajoute :

– Et à la mienne!

D'une lampée, il vide le verre, qu'il repose ensuite sur la table.

Je remets le magnétocassette en marche. Bill reprend son histoire à peu près à l'endroit où il l'a laissée, et Bob Morane et lui se remettent en même temps en route vers le château des Mauregard.

BILL :

Après avoir quitté le village, on marche pendant une demi-heure en direction du castel. Silencieux comme des moines. Et la nature aussi. Pas un bruit, pas un cri. Les corbeaux eux-mêmes ont disparu. Finalement je dis, pour dire quelque chose :

– Pas très animé le coin... Sûrement pas l'endroit rêvé pour passer les vacances...

– On n'est pas ici pour passer des vacances, rétorque le commandant qui a le front soucieux.

Et il ajoute, comme s'il avait la pétoche de voir ce sacré maudit silence se réinstaller :

– On dirait que ce pays est maudit...

Et je ricane, un peu jaune comme l'Ombre du même nom :

– Avec Monsieur Ming dans les parages, c'est l'contraire qui nous étonnerait...

Le silence redégringole sans qu'on puisse rien faire pour l'en empêcher. On marche encore pendant un quart d'heure, et le castel ne semble toujours pas se rapprocher, quand le commandant freine des quatre roues et pose une main sur mon bras, en soufflant :

– Ecoute...

J'écoute...

Et j'entends...

Des cris étouffés et des claquements qui ressemblent à...

– On dirait des coups de fouet, je dis.

– C'est des coups de fouet, assure le commandant qui ne se trompe jamais, au point que je l'vois très bien finir sur le trône de Saint Pierre, à Rome.

Enfin, faut pas exagérer. Quand j'veux dire que le commandant se trompe jamais, ça signifie... euh!... presque jamais.

Il montre une petite crête, à tribord.

– Ça vient de là derrière, il fait.

Je décide :

– Allons jeter un regard...

– Plutôt deux même, précise le commandant.

Et il ajoute :

– Mais allons-y sur des pattes de velours, pour pas se faire repérer.

Je fais d'ac de la tête et, courbés, on se hisse vers le sommet de la crête, juste assez haut pour qu'on l'ait au ras des yeux. On a tiré de nos poches nos mini-jumelles électroniques, et on regarde.

Car il y a quelque chose à voir, et les jumelles nous permettent de contempler la scène comme si on y était.

Au fond d'un creux de terrain, il y a une demi-douzaine de types qui en combattent une autre demi-douzaine. Les six premiers – des gens du pays et de l'époque – sont armés d'épées, et ils font moins que se défendre contre les six autres. C'est sur ces six autres surtout que se concentre notre attention. Six hommes habillés à coups de fourches, à tel point que leurs haillons deviennent des uniformes, aux visages bruns et maigres, aux yeux brillants de haine et de cruauté. De vrais fauves à visages humains.

Le commandant et moi on a un instant abandonné nos jumelles pour échanger un regard.

– Les dacoïts, hein? je fais.

Tous les deux, on a tout de suite reconnus les fanatiques tueurs de Ming.

– Oui, approuve le commandant. C'est bien des dacoïts...

Et il poursuit, après avoir reporté les jumelles à ses yeux :

– Si on pouvait encore douter de la présence de l'Ombre Jaune, on peut en être certains maintenant...

– Sûr, que j'approuve à mon tour. Quand on voit des dacoïts quelque part, on peut être sûr que leur maître n'est pas loin...

Là-bas, un des manants voit son épée arrachée par le fouet du dacoït qui lui fait face. Ensuite, la lanière s'enroule autour de ses chevilles et il s'écroule. Alors, le dacoït se met à le frapper à coups redoublés, sur les mains, le corps, le visage... Enfin, il permet au malheureux de se relever, et le combat inégal recommence. Assurément, il doit s'agir là d'un entraînement... à la manière de Monsieur Ming. Mais sont-ce les manants qui s'exercent à devenir combattants, ou les dacoïts qui se font la main? Les deux peut-être...

A voir ainsi les dacoïts s'acharner à coups de fouets sur ces pauvres types je sens la colère me gagner, et je demande :

– On intervient?

Mais le commandant secoue la tête, en disant :

– Prenons patience... Intervenir serait nous démasquer et risquer de compromettre la suite de l'opération... C'est à la tête qu'il faut frapper...

Bien sûr, je sais qu'le commandant a raison. L'a d'ailleurs toujours raison, l'commandant. N'empêche que j'ai les poings qui me démangent quand on s'éloigne. J'ai à ce point envie d'bouffer du dacoït qu'j'en ai des crampes à l'estomac.

Pour faire passer, j'm'envoie un coup d'élixir parégorique marque Zat 77. Je me sens mieux et on

continue en direction du château des Mauregard qui, à présent, grossit de plus en plus. Bientôt, on n'aura plus qu'à tendre le bras pour le toucher du bout des doigts. Enfin on en a l'impression...

Sur le chemin, on rencontre des squelettes. Quelques-uns d'abord. Puis de plus en plus. Mais à ce point déglingués qu'il faut vraiment être fort en anatomie comparée – et on l'est tous les deux! – pour se rendre compte qu'il s'agit de cadavres de chevaux ou de bœufs, de chiens ou d'hommes.

– Seul un... dragon peut avoir fait un tel carnage, juge le commandant.

– Et un dragon à sept têtes même, que je renchéris.

On en a bientôt la preuve car, un peu partout, il y a des traces dans la neige. Des traces assez larges pour avoir été laissées par un éléphant. Mais elles n'ont pas été laissées par un éléphant. Par un dinosaure plutôt. Des pattes griffues et qui doivent être celles d'un être pesant, à en juger par la profondeur des empreintes dans la neige.

Après dix nouvelles minutes de marche, au sortir d'un défilé, on débouche sur un large plateau bordé d'un ravin enjambé par un petit pont de bois, d'apparence fragile. Au-delà du ravin, le castel dresse sa majesté sinistre.

– Si j'ai bon souvenir, dit le commandant, il nous faut longer ce ravin pour atteindre un grand pont de pierre qui précède le pont-levis...

Je montre le petit pont de bois et je glisse :

– Pourquoi on passerait pas par là, au lieu d'entrer par la grande porte pour se faire remarquer?

Le commandant hoche la tête et approuve :

– Peut-être as-tu raison, mon vieux, et...

Il n'en dit pas plus. Et moi non plus. Sur notre gauche, quelque chose a bougé, et il est entré dans



notre champ de vision. Il... je veux dire le dragon. La bête à sept têtes quoi!

– *Sa queue traîne le tiers des étoiles du ciel et il les a jetées sur la terre*, récite le commandant.

Pas d'erreur, c'est vraiment le moment de citer l'Apocalypse de Saint Jean (Chapitre XII, verset 4). De circonstance. Les sept têtes du bestiau valent le spectacle. Aussi repoussante l'une que l'autre, et toutes différentes, et cornues comme c'est pas possible. Les décrire? Pourriez pas vous faire une idée. Aucune de ces têtes ne ressemble à une tête connue, et y en a pas d'aussi horribles dans les connues. Quant à la queue du monstre, si elle n'est pas capable de jeter le tiers des étoiles du ciel sur la terre, elle pourrait en balayer le quart. Et facile!

– C'est plus gros qu'un éléphant, je dis.

– Au point où on en est, fait le commandant, on n'en est pas à quelques kilos près, pas vrai?

La bête nous a repérés et elle avance vers nous en se dandinant, tandis que ses sept gueules crachent du feu, des éclairs, du vitriol pulvérisé, des nuages de soufre, de la lave en fusion, du phosphore enflammé et du kérosène pareil. Bien sûr, ça peut être d'autres choses, mais je fais de mon mieux pour que vous puissiez vous rendre compte du tableau dans lequel on s'débat, le commandant et moi. On pourrait l'accrocher dans un musée et l'signer Jérôme Bosch que tous les experts seraient pour.

– Ton pistolet à rayons, dit le commandant qui tire le sien.

J'obéis, mais nos pistolets à rayons sur cette bestiole-là font autant d'effet qu'une boulette de papier mâché sur un char de cinquante tonnes. C'est-à-dire nib. On a beau essayer des rayons paralysants, des rayons incendiaires, des rayons désintégrants et tout le panorama, c'est comme si on chantait l'grand air d'Aïda à un sourd-muet de naissance. Si un rayon

touchait le dragon, il disparaissait, pour reparaître aussitôt après. Ce qui fit dire au commandant, qui a toujours aimé les mots savants :

– Il doit être extra-temporalisé...

Ça ou autre chose, n'empêche qu'il nous manqua de peu quand on sauta chacun de son côté pour l'éviter. Une de ses cornes me frôla de si près que je sens encore le déplacement d'air.

On continue ainsi à jouer à la corrida pendant quelques minutes. Le commandant et moi on commence à s'essouffler. Quant au dragon, va donc! Aux Olympiques, il aurait dû décrocher une médaille d'or.

Finalement, on n'a plus qu'une seule ressource : nous mettre en état de vibration. Ce qui fut fait. Là encore, échec. Quand on disparaissait, la bête attendait et, comme on ne pouvait pas rester longtemps en vibration rapport au palpitant qu'en prenait un coup, elle nous fonçait dessus quand on reparaissait. Et c'était à nouveau la corrida. On pouvait pas non plus s'éloigner rapido tout en étant en vibration, toujours rapport au palpitant. Je sais, le commandant et moi on est plutôt gâtés, côté cœur. Mais faut pas rigoler avec cet engin-là. Eviter surtout d'avoir l'envoyer à l'entretien...

– Je ne vois qu'une solution, fait le commandant entre deux assauts. On va reculer vers le pont de bois et nous engager dessus. Le dragon nous y suivra et...

– ... et comme il est trop lourd, et le pont pas assez solide, il fera le saut au fond du ravin... C'est ça?...

– Ça tout juste, Bill...

– Et vous y croyez, à vot'truc?

Le commandant secoue la tête.

– Non, Bill, mais on peut toujours essayer...

Et on essaie. Encore quelques pas de valse hésitation et on franchit le pont. Quand on est de l'autre côté, on se retourne. La bête s'est engagée sur le pont, et le pont tient bon.

– On a eu raison de ne pas trop y croire, dit le commandant. On aurait été déçus...

Alors une chose arrive à laquelle on ne s'attendait pas. Mais alors, là, pas du tout. Que le pont cède, ça oui, mais qu'il ne cède pas, n'ait pas l'air d'être sur le point de céder, et que le dragon s'arrête au beau milieu!

– Qu'est-ce qu'il attend? que je demande.

Le commandant ne répond pas et, à son air, je devine qu'il doit se demander la même chose que moi.

Et la bête est toujours au milieu du pont. Ses sept têtes se balancent de gauche à droite et de bas en haut, toujours aussi peu sympathiques, mais elle n'avance pas d'un pas. Comme bloquée.

– J'y suis! fait le commandant en sursautant.

– Vous êtes où?... Vous voulez dire que vous avez pigé?

– C'est ça, Bill : j'ai pigé...

– Alors, j'espère que vous allez me dire pourquoi cette horreur demeure au milieu du pont comme un canari sur son perchoir...

– Pourquoi? fait le commandant avec un sourire. Mais tout simplement *parce qu'elle n'a pas été programmée pour passer le pont.*

Je souris aussi. Cette fois ça y est. *Fiat lux!* Moi aussi j'ai pigé. Clair comme de l'eau de roche!

– On lui fait quand même son affaire, commandant? Ce serait pas dommage de bousiller une aussi belle mécanique?

– Tu l'as dit, Bill, c'est dommage...

En parlant, le commandant a braqué son pistolet ionique, sur un des madriers de soutènement du pont, et il darde un rayon désintégréur. Je l'imité sans discuter davantage et, cinq secondes plus tard, le tablier cède et le dragon fait le plongeon, pour aller se fracasser cinquante mètres plus bas, au fond du ravin.

Je risque :

– On va jeter un coup d'œil?

Le commandant n'est pas d'accord, car il dit :

– Comme si on ne savait pas ce qu'on va trouver?

Une carcasse en plastique moulé avec, à l'intérieur, tout un appareillage de transistors et de circuits imprimés... On trouvera aussi un computer et un radar miniaturisé... Et aussi...

– N'en jetez plus! que je coupe. Si j'ai bien compris, la science ce sera pour un autre jour...

– Tu as bien compris, mon vieux... On a mieux à faire pour l'instant... Tu sembles avoir oublié qu'une comtesse nous attend, et belle comme le jour encore!

J'emboîte le pas, tout en pensant qu'avec le commandant c'est toujours le même tabac. Il peut rencontrer une comtesse, une championne de tennis, une fille de banquier ou une vendeuse de grand magasin, elle sera inmanquablement « belle comme le jour ». Et pas pour rire. A croire que, pour le commandant, les femmes laides ça n'existe pas. Moi j'trouve qu'ça devient déprimant à force de monotonie. Pas vous?

*Maintenant, permettez-moi de souffler un peu. Après des émotions pareilles, on a le droit de se sentir à court d'haleine, non? Et, dans un cas pareil, un p'tit glouglou c'est la meilleure des médecines...*

## INTERMÈDE

Pendant que Bill faisait son petit glouglou – un petit glouglou qui se révèle d'ailleurs être plutôt un grand glouglou – j'en profite pour changer ma cassette, qui touche à sa fin.

## QUAND BILL A FINI DE GLOUGLOUTER :

Cette fois, plus d'illusion d'optique. Le castel est vraiment tout près. Je tends le bras. Mais non, je ne le touche pas encore.

On n'est plus loin du pont de pierre qui précède le pont-levis, quand le commandant dit :

– Tu as vu ce brouillard jaune, Bill?...

J'ai vu. Depuis quelques secondes, il s'est condensé autour du château qu'il gomme un peu. Pourtant l'est assez transparent pour qu'on distingue encore l'énorme gourbis à travers.

– Je me demande ce que ça peut bien être? murmure le commandant.

– Ben... du brouillard, que je fais.

Le commandant me regarde d'un air attristé et me lance :

– Je te répète que, ce que j'aime chez toi, mon vieux, c'est ta terrible logique. On devrait t'appeler Bill La Palice... Bien sûr, je sais que c'est du brouillard, puisque je l'ai dit moi-même... Mais quel genre de brouillard?... Voilà ce qu'il faudrait savoir...

– Sa couleur nous l'a dit assez commandant... Jaune comme l'Ombre Jaune. Pas plus sorcier qu'ça...

– On va bien voir, Bill... On va bien voir...

On continue et on s'approche rapide de la masse de brouillard. Quand on l'atteint, on se rend compte d'une anomalie. La masse est parfaitement délimitée, sans flou dans les contours. Quelque chose comme une gigantesque masse de gélatine impalpable. Et pourtant, ça n'a rien à voir avec de la gélatine. J'espère que vous pigez... Oui, vous pigez, c'est sûr...

Pendant un long moment, on est demeurés hésitants.

Puis le commandant décide :

– On va se risquer...

Je glisse :

– Et si cette... euh!... brume était empoisonnée?

– On verra bien... Au moindre danger, on revient en arrière dare-dare... De toute façon, on ne peut rester là, si près du but.

Ça c'est une évidence. Alors on avance. Et on ne va pas loin. Au lieu de s'écarter sur notre passage comme ferait n'importe lequel de ses semblables, le brouillard prend la consistance du caoutchouc mousse, cède un peu sous notre double poussée puis, soudain, il nous rejette en arrière.

– On dirait du chewing-gum, que je dis.

Le commandant tire son épée et l'enfonce dans la masse de brume. Presque aussitôt, la lame est repoussée, sans même laisser de trace.

– Tu vois que ce n'est pas du chewing-gum! triomphe le commandant.

Je hausse les épaules et ronchonne :

– Ce que je n'aime pas avec vous, c'est que vous prenez toujours tout à la lettre. N'empêche que, chewing-gum ou pas chewing-gum, il n'y a pas moyen de passer...

Et on reste là, immobiles comme des chandelles, à nous demander comment venir à bout de ce brouillard. Comme si la solution n'était pas facile à trouver. On la trouve en même temps, mais le commandant

triche et parle le premier, sans attendre qu'on ait compté jusqu'à trois.

– Essayons de nous mettre en état de vibration, dit-il avec autant d'allant que s'il venait de découvrir le principe d'Archimède.

– Ça c'est une idée! que je fais, sérieux comme une statue d'église.

Vite, on se met donc en état de vibration et, placés sur un plan extra-temporel, on s'avance vers le brouillard. Comme on s'y attendait un peu, ou tout au moins comme on l'espérait, on s'y enfonce sans éprouver de résistance.

– On dirait que ça marche! je dis.

– On dirait... approuve le commandant. Du moins jusqu'à présent...

Mais ça continue et on sort de la brume jaune, tout près du pont de pierre qui précède le pont-levis. Sans doute a-t-on jugé que le brouillard était une défense suffisante, car le pont-levis en question est abaissé, ce qui va nous faciliter drôlement la besogne.

– Je crois qu'on peut reprendre notre état normal, dit le commandant.

J'approuve, rapport au palpitant qui risque, avant longtemps, de se mettre à jouer la petite bête affolée.

En même temps, on pousse sur le bouton ad-hoc de nos ceintures. Et, en même temps, on se sent projetés en arrière, cul par-dessus tête, et on se retrouve, le commandant à plat ventre, moi couché sur le dos, étalés dans la neige, de l'autre côté de la nappe de brouillard, c'est-à-dire d'où on vient.

– Comme aller et retour, ça se pose un peu là, que je fais remarquer.

– Ouais, grogne le commandant qui n'a pas l'air content du tout.

Je risque :

– P'têt' bien qu'vous pourriez expliquer?...

– Je ne puis que faire des suppositions, Bill. La zone au-delà du brouillard doit être isolée sur un autre plan de l'espace. Dans ce cas, il est normal que nous ayons été expulsés...

– Donc, une seule solution : demeurer en état de vibration...

– Sans doute, mon vieux... Malheureusement, et tu le sais bien, c'est impossible à cause des risques cardiaques...

On s'est relevés. On n'est pas fiers tous les deux. Un sale petit brouillard de rien du tout pour nous tenir en échec! C'est plutôt mauvais pour notre réputation.

– Pourtant, je dis, il nous faut à tout prix pénétrer dans ce satané castel.

– Il le faut! approuve le commandant. Mais comment?

Il réfléchit un instant, puis il enchaîne :

– Je ne vois qu'un moyen : demander de l'aide au colonel Graigh... Peut-être que...

Une voix, qui vient du château, lui coupe la parole. Un chant :

*Venez à moi, gents damoiseaux...  
Doulce princesse attend en ce château...*

Je constate :

– Il me semble avoir déjà entendu cette voix...

– Et il n'y a pas longtemps encore! achève le commandant.

Presque aussitôt, on le repère. Lui, le quidam en rouge. Il est assis sur un des créneaux de la poterne, les jambes ballant dans le vide, et il gratte son luth tout en répétant :

*Venez à moi, gents damoiseaux...*



Ensuite, il cesse de faire miauler son instrument et il nous fait de grands gestes de la main, comme pour nous inviter à venir le rejoindre.

– On dirait qu’il nous appelle, commandant, que je fais.

– C’est mon avis aussi, Bill...

– Vous croyez qu’on peut être pris pour de « gents damoiseaux »?

– Ne sois donc pas trop tâtillon sur les détails... Allons-y...

– Z’allez voir qu’on va de nouveau être éjectés comme des malfaisants...

– Cesse donc d’être aussi pessimiste, Bill... Tu pousserais au désespoir une bouteille de beaujolais...

– L’aurait pas l’temps, que je ricane. L’aurais vidée avant!

En parlant, on s’avance vers le brouillard et on y entre comme s’il n’existait pas. Aussi facile que ça. Le quidam en rouge, sur son créneau, continue à chanter :

*Venez à moi, gents damoiseaux...*

*Doulce princesse attend en ce château...*

On continue à passer à travers le brouillard. On est passés.

– Tu vois, me dit le commandant. Cette fois, rien ne s’est produit... Le tout, c’est de vouloir...

Je grogne :

– Vouloir?... Ouais, sûr... N’empêche que j’ai l’impression qu’on nous a pas mal aidés...

Comme on s’avance sur le pont de pierre, qu’on franchit l’arche de la barbacane qui le protège, le quidam en rouge nous lance :

*Approchez, gents damoiseaux...*

Il est planté maintenant au beau milieu du pont-levis, alors que, quelques instants plus tôt, il se trouvait dans l'ouverture d'un créneau, dix mètres plus haut. Dommage qu'on l'ait quitté des yeux durant quelques instants : on aurait pu voir comment s'était accompli ce prodige.

Prodige ou pas, on marche vers lui, et il doit deviner notre étonnement et s'en amuser car ses yeux noirs brillent comme des braises et sa barbiche de carnaval tressaute quand il rit.

Du doigt, il nous montre le donjon, tout en disant, en continuant à rire :

– La belle Yolande de Mauregard vous attend là-haut...

Bien décidé à le prendre à la gorge pour le secouer un peu, je m'avance vers lui en disant, menaçant :

– Cette fois, l'ami, faudra qu'vous m'expliquiez c'tour de passe-passe... On veut bien jouer avec vous, mais pas sans connaître les règles du jeu... Vu?...

Le type recule jusqu'au bord du pont-levis. Et, comme je m'avance encore, il continue à reculer et... bascule dans le vide. Tout en criant :

– Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas qu'on piétine mes plates-bandes... Hihihihih... Hahaha-haha...

Son rire continue à retentir jusqu'à ce qu'il ait disparu dans les profondeurs des douves. Alors, on devrait entendre le craquement de la glace qui se brise sous le poids de son corps, puis le « plouf » que celui-ci fait dans l'eau. Logique. Mais rien. Ni craquement ni « plouf ». Je me penche et regarde vers l'endroit où le quidam doit s'être englouti. Mais rien non plus. La glace couverte de neige paraît intacte. Et elle fait même plus que paraître intacte : ELLE EST INTACTE.

Le commandant s'est penché lui aussi, et il a vu.

Ou, plutôt, il n'a pas vu, puisqu'il n'y a rien à voir justement.

– Où peut-il bien être passé? je demande. On dirait qu'il s'est encore une fois volatilisé.

– C'est s'il ne s'était pas volatilisé que je serais étonné, dit le commandant.

Je n'essaie pas d'approfondir ces paroles énigmatiques, et je risque encore :

– Et s'il s'agissait de l'Ombre Jaune camouflé en troubadour, et qui s'amuserait à nous berner?

Le commandant hocha la tête et laissa tomber, digne d'interpréter Shakespeare :

– Un diable aux yeux d'or, ou un diable sans yeux d'or, voilà la question...

Là-dessus, il me tourne le dos et franchit le pont-levis, en direction de la herse. Celle-ci est levée et, au-delà, règne un silence épais comme un bloc de ciment.

Je murmure, tout à fait comme si j'avais peur de faire se fendiller le bloc de ciment en question :

– On dirait que cette bicoque n'est pas habitée... Qu'elle n'a jamais été habitée...

– Nous savons qu'elle a été habitée, répond le commandant, puisque nous y sommes déjà venus...

Pas convaincu du tout que je suis. Mais alors, là, pas du tout. On pourra pas m'forcer à croire qu'ce château a été construit pour quelqu'un d'autre que des fantômes. Et encore! Donnerait froid dans l'dos même à un fantôme. En supposant qu'un fantôme ait un dos et qu'il puisse avoir froid. Mais c'est une figure de style. J'suppose qu'vous avez pigé...

Pourtant, quand on débouche dans la cour, j'dois avouer qu'c'est encore une fois l'commandant qu'a raison. A notre gauche, contre le mur, deux gardes piquent un somme, l'un assis et l'autre debout, appuyé à son épieu. Celui qu'est assis a la tête tellement baissée qu'son chapel de fer a roulé dans la neige sans

même qu'il paraisse s'en rendre compte. C'est pas somnoler qu'ils font ces deux gardes... euh! enfin, si on peut appeler ça des gardes... c'est roupiller à poings fermés.

Sur les talons du commandant, je gagne l'aile d'habitation, surplombée par le donjon. Là, au sommet d'un perron, y a trois autres gardes... qui pioncent pareil aux deux premiers.

– J'y suis! qu'je fais. C'est l'palais d'la Belle au Bois Dormant!

– Tout juste, approuve le commandant. Et, si tu veux mon avis, cette Belle au Bois Dormant ne doit pas nous être tout à fait inconnue...

On longe un large corridor le long duquel quelques gardes de plus se balancent entre les bras de Morphée. On grimpe un escalier, on tourne à droite et on suit un nouveau corridor sur lequel, à bâbord et à tribord, s'ouvrent une demi-douzaine de portes. Et toujours un silence qu'on pourrait pas entamer avec une tronçonneuse.

Un nouvel embranchement. A gauche, à droite, devant, derrière, des corridors. Une place de l'Etoile – oh! s'cusez, place Général de Gaulle – en moins compliqué. Et sans Arc de Triomphe aussi faut le reconnaître.

C'est alors qu'on entend un lourd bruit de pas accompagné d'un cliquetis d'armes.

– Tiens, je dis, on dirait que la garnison se réveille.

– Ça m'étonnerait, fait le commandant en me montrant quelques gardes toujours affalés contre les murs des couloirs.

Je demande :

– Alors, qu'est-ce que ça signifie, tout ce remue-ménage?

– Nous n'allons pas tarder à savoir, Bill...

Et c'était vrai : on n'allait pas tarder à savoir...

Surgissant d'un des couloirs, à neuf heures, une demi-douzaine d'hommes apparaissait. Armés jusqu'aux dents d'épées, de coutelas et de fléaux d'arme, ils font penser aux cavaliers qu'on a dû combattre peu de temps auparavant. Du type menhirs mal équarris. Des trognes à flanquer la frousse à des grizzlis. Mais ce qui frappe surtout chez eux c'est leur marche saccadée, hésitante, leurs yeux fixes, leurs visages aux traits figés. Pas des robots pourtant, mais des hommes; des hommes réduits à l'état de mécaniques.

– V'là Monsieur Ming qui nous fait le coup des zombis, je dis.

– Pas des zombis, corrige le commandant qui s'y connaît en épouvantails. Plutôt des types en état d'hypnose...

Zombis ou hypnotisés, ils nous tombent dessus. Mais on est trop rapides pour eux. J'envoie mon quarante-sept-fillette dans la trogne d'un grand filasse qui doit faire dans les cent kilos et qui dégringole comme si on lui avait balancé une hache dans les gambilles. J'en soulève un autre et han! je l'envoie valdinguer contre le mur, les pieds à un mètre du sol. Il redescend, tourbillonne sur lui-même et retombe sur le dos sans faire mine de se relever.

Pendant ce temps, le commandant, lui, il s'est dessiné des yeux en amandes et a mijoté quelques petits trucs en *ken* et en *uki* qui ont mal été digérés par deux des affreux. Deux et deux ça fait quatre. Six moins quatre restent deux. Deux qu'on va arranger à la sauce maison quand, devant derrière, deux nouveaux groupes de menhirs mal équarris se manifestent.

Ça fait vraiment trop de menhirs pour être honnête.

– Vite! lance le commandant. Mettons-nous en état de vibration...

Presque en même temps, on disparaît sur un plan

intermédiaire tandis que nos assaillants se heurtent et se bousculent.

On attend pas pour assister à la suite des événements et, toujours en vibration, on file vers la droite, c'est-à-dire vers les appartements d'Yolande de Mauregard. On passe à travers une porte, qui est peut-être verrouillée de l'intérieur, ce dont on ne se soucie guère, et on accède à une salle aux murs couverts de tapisseries, aux dalles disparaissant sous de riches tapis et où, dans une cheminée large comme une piste de danse, brûlent une demi-douzaine de troncs d'arbres entassés sur des chenets maousses : la salle de réception de la belle Yolande.

Pas un zombi, pas un menhir, pas même un raton laveur dans l'coin. Alors, on reprend notre état normal. Comme on sait qu'au fond de la salle de réception, il y a un couloir qui mène à la chambre de la comtesse, on n'hésite pas.

Comme on se catapulte vers le couloir, trois piliers de jeu à quinze en jaillissent. Mais pas de maillots rayés. Des armures de plates et de mailles mélangées avec, par-dessus, le tabard rouge avec les armes – de serpents entrelacés sur fond de gueule – des seigneurs de la Hénaurmerie. Les visières de leurs bacinets sont relevées et découvrent des visages identiques, bouffis comme des baudruches et percés de petits yeux ronds de cochons. En plus, presque aussi larges que haut, mais un peu trop gras pour faire de vrais *champs* (1). Identiques. Comme sortis du même moule.

– Tiens, v'là notre ami Hink! je dis.

Et le commandant :

– Et notre ami Honk!

Moi encore :

– Et ce vieux Hunk!

En un mot, les seigneurs jumeaux de la Hénaurme-

(1) *Champ* : en anglais, diminutif de champion.

rie. Un nom qu'ils n'avaient pas volés, car z'étaient vraiment « hénaurmes ». De vraies montagnes de graisse et de muscle, avec des jambes comme des piliers de cathédrales, mais moins bien sculptées, et des bedaines comme des barriques, mais moins agréablement remplies.

Lors de notre premier voyage au XIV<sup>e</sup> siècle, on leur a flanqué une raclée aux trois frangins, le commandant et moi. Pourtant, ont pas l'air de nous reconnaître. Comme s'ils nous avaient jamais vus. On pourrait croire qu'y veulent pas s'appeler, mais on serait étonnés, car c'est plutôt l'genre de types à avoir la rancune tenace. De vrais enragés!

Une des barriques a tiré son épée et lancé d'une voix rauque :

– Il est interdit aux étrangers de pénétrer dans ce château...

Et il ponctue presque aussitôt :

– Hink!

– C'est nous qui en sommes les gardiens, hunk! fait le deuxième.

Le troisième, lui, dit :

– Nous devons tuer quiconque tente d'approcher la comtesse, honk!

Pas d'erreur, c'est bien nos trois hénaurmes. Je lance un coup d'œil au commandant, et je demande à très haute voix :

– Vous voyez une comtesse quelque part?

Le commandant me répond, sur le même ton :

– Pas le moindre soupçon de comtesse, Bill. Tout ce que j'aperçois, c'est trois gros chevaliers félons et repoussants comme des cloportes...

– Et assurément vendus au diable aux yeux d'or, que j'enchaîne.

Les jumeaux ont maintenant tous les trois l'épée au poing. Preuve qu'ils sont décidés à en découdre. Ils clament, tour à tour :

- Nous allons vous tuer, hink!
- On va vous découper en morceaux, hunk!
- On va vous saigner à blanc, honk!

Baissant la voix, je demande :

- C' qu'on fait, commandant?... On se met en état de vibration?

- Pas question! est la réponse. La seule vue de ces trois lourdauds me donne envie de distribuer des plaies et des bosses.

- Moi de même, que je jubile, tout content du tour que prennent les événements.

Presque en même temps, les hénaurmes ont rabaisé les visières pointues de leurs bacinets. Clac! Clac! Clac!... Ça devient sérieux. Je fais mine de tirer mon épée, mais le commandant m'en empêche.

- Non, Bill! Nos armes sont truquées. Ce serait trop facile...

- Ouais, je fais, encore plus content. C' que vous voulez c'est du cognant, du saignant... D'ac... On va leur en donner...

J'empoigne un banc de chêne que trois hommes auraient de la peine à soulever, et le commandant fait de même avec une cathèdre qui doit peser pas loin aussi lourd. Un des hénaurmes se précipite sur lui, l'épée levée, en criant :

- Je vais te fendre en deux, mon damoiseau, hink!

- C'est pas demain la veille, que je fais en rigolant.

- Ni même l'avant-veille, ajoute le commandant.

L'épée de Hink s'abat et tranche net un des pieds de la cathèdre, mais le reste du meuble en question lui atterrit sur le côté de la cafetière. Avec un telle violence que ça fait un DZONG qui doit retentir par tout le castel et que le bacinet est arraché et va dinguer à plusieurs mètres. Quant à Hink, il s'écroule, endormi pour bien plus que le compte.



Voyant leur frangin déconfit, les deux autres se mettent à marcher à pleins carburateurs. Ils se précipitent sur moi en hurlant :

– Nous allons t'embrocher, hunk!

– Et même deux fois, honk!

Ils pointent leurs épées, mais je pare, et les lames viennent se ficher dans la planche du banc, assez profondément pour qu'ils ne puissent les en arracher. Alors moi, balançant le banc de gauche et de droite comme si je pagayais, je frappe, une fois sur Hunk, une fois sur Honk. Puis encore sur Hunk, puis encore sur Honk. DZONG... DZONG... DZONG... DZONG... que ça fait. Un vrai battement de cloches. A croire qu'on est le dimanche de Pâques.

Et v'la les trois frères répandus sur le tapis. Faudrait au moins compter jusqu'à dix mille avant qu'y s'éveillent.

– Ça fait quand même plaisir de constater que nous n'avons pas perdu la main, fait le commandant en souriant.

J'approuve de la tête, tout en commentant :

– Et vous dites que l'abus de whisky amoindrit mes réflexes... Faudrait voir...

– Je dois avouer que tu as de beaux restes, Bill...

Je préfère tourner la page et faire du coq à l'âne, en disant, montrant les frères de la Hénaurmerie :

– Je me demande ce que ces pleins de soupe fabriquent ici?

– Honk a affirmé qu'ils devaient tuer quiconque tentait d'approcher la comtesse Yolande. Sûrement, ils ont fait alliance avec Monsieur Ming. Ça va bien à leur genre de beauté...

Je glisse :

– En parlant de la comtesse Yolande...

– Rassure-toi, mon vieux, je ne l'ai pas oubliée, coupe le commandant. Allons voir à côté...

C'est dans la pièce voisine qu'on trouve la belle

Yolande. Etendue sur un lit à baldaquin couvert de riches soies orientales, vêtue d'une longue robe de brocart tissé de fils d'or, elle semble en train de pousser le roupillon éternel. Avec ses longs cheveux noirs étalés autour d'elle, elle est vraiment belle. Le genre beauté d'cinéma, vous voyez c'que j'veux dire, et pourtant l'cinéma l'est pas encore inventé à cette époque. Dommage qu'elle ait pas l'air très vivante.

Je dis, dans un souffle :

– On dirait qu'elle est morte...

Le commandant secoue la tête, un peu comme s'il voulait se persuader du contraire, et il dit :

– Approchons-nous...

On s'approche tout près du lit, et alors, au rose des joues, à la couleur de cerise mûre des lèvres, on se rend compte que la mort n'est pas passée par-là.

– Elle dort seulement, triomphe le commandant.

Doucement, il la secoue par l'épaule, en disant tout près de l'oreille de la dormeuse, et de plus en plus fort :

– Yolande!... Yolande!... Yolande!...

Rien à faire. Les lèvres rouges ne frémissent pas. Les paupières nacrées demeurent fermées.

– Dort bien, la mignonne, je dis.

Le commandant approuve de la tête. J'ajoute :

– La Belle au Bois Dormant, hein?

– Peut-être, approuve encore le commandant. Heureusement, le colonel Graigh m'a fourni le nécessaire...

Il tire une petite trousse d'une poche de son manteau et en extrait une minuscule seringue et une ampoule remplie d'un liquide couleur champagne. Il brise le col de l'ampoule, remplit la seringue, enfonce l'aiguille dans le bras de la comtesse et pousse sur le piston. Tout ça avec des gestes rapides et précis. A croire qu'il a été toubib dans une autre vie. Ensuite, il dit :

– Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre...

On n'a pas attendu longtemps. Au bout de quelques secondes, la petite ouvre les yeux, regarde autour d'elle et nous aperçoit. Puis, sans aucune peine, réveillée comme si elle n'avait jamais dormi, elle s'assied et nous regarde. De haut. Comme si on était les derniers des derniers. Et elle demande :

– Qui êtes-vous?... Que faites-vous là?

Je glisse tout bas au commandant :

– Elle n'a pas l'air de nous reconnaître... Dè vous reconnaître surtout...

– Je crois qu'il y a une explication, Bill...

– J'aimerais bien savoir laquelle...

– C'est simple... Elle ne nous connaît pas parce qu'elle ne nous a jamais vus...

Et le commandant poursuit rapido :

– Tout à l'heure, les seigneurs de la Hénaurmerie ne nous ont pas reconnus non plus. Et maintenant Yolande. Cela tout simplement parce que, temporellement, nous sommes arrivés à Mauregard AVANT notre première visite. Donc, on ne peut se souvenir de nous. Simple, pas vrai?

– Ouais, je fais. Simple... C'est le moins qu'on puisse dire. On a envie d'apprendre le latin, pour pouvoir le perdre...

Les yeux de Yolande ont plongé leurs regards dans les yeux du commandant – vous savez ces yeux couleur lac de montagne sous un ciel de Flandre – et elle a dit, soudain radoucie :

– Qui êtes-vous, gentil chevalier?

Je mets « gentil chevalier » au singulier parce que c'est uniquement au commandant qu'elle s'adresse et qu'elle a l'air de se soucier de moi comme un protozoaire d'une douze cylindres carossée à l'italienne.

– Nous sommes venus de très loin, a répondu le commandant, pour vous tirer des griffes du Diable aux Yeux d'Or...

B D

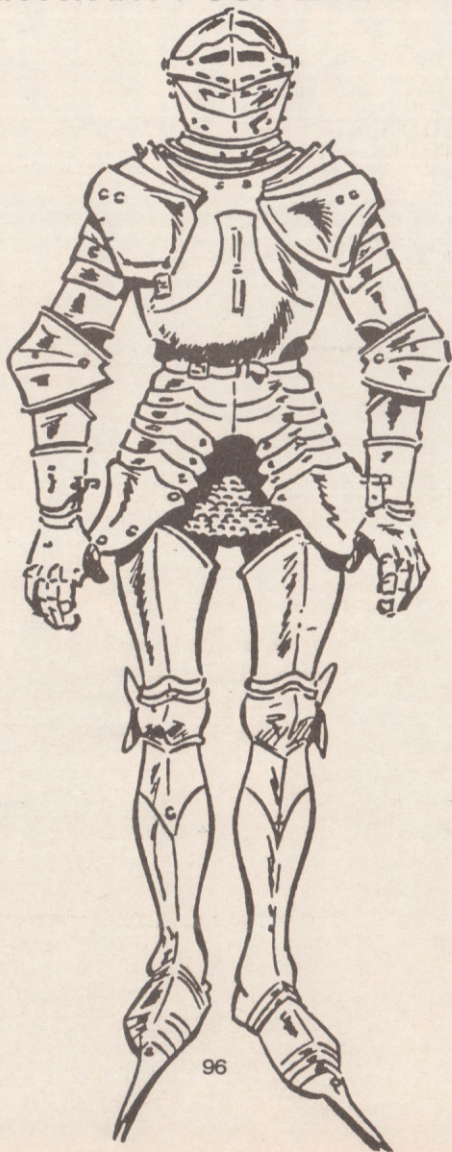
# LES ECLUSES DU CIEL

# DU CIEL

RODOLPHE - ROUGE



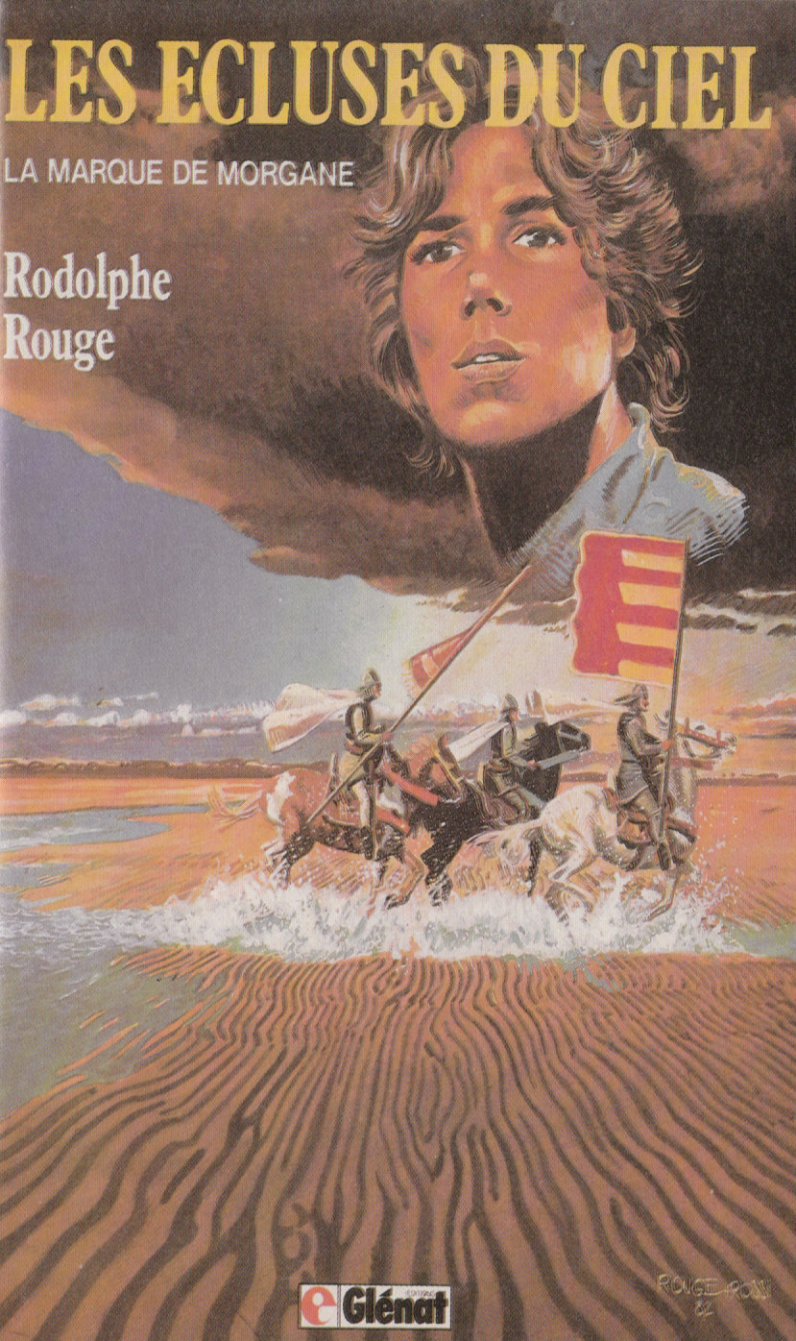
EN AVANT POUR LA B.D. !



# LES ECLUSES DU CIEL

LA MARQUE DE MORGANE

Rodolphe  
Rouge









# LES ECLUSES DU CIEL

texte de Rodolphe  
dessin de Rouge

## LA MARQUE DE MORGANE





EN CES TEMPS  
ANCIENS OÙ  
L'OMBRE DES  
GRANDES FORÊTS  
RECOUVRAIT  
ENCORE LA TERRE  
D'ARMORIQUE,  
REYNAUD,  
NEVEU DU ROI  
GRAIGN ET PETIT  
FILS DE KONAN  
MÉRIADEK,  
RÉGNAIT SUR LA  
CORNOUAILLE...



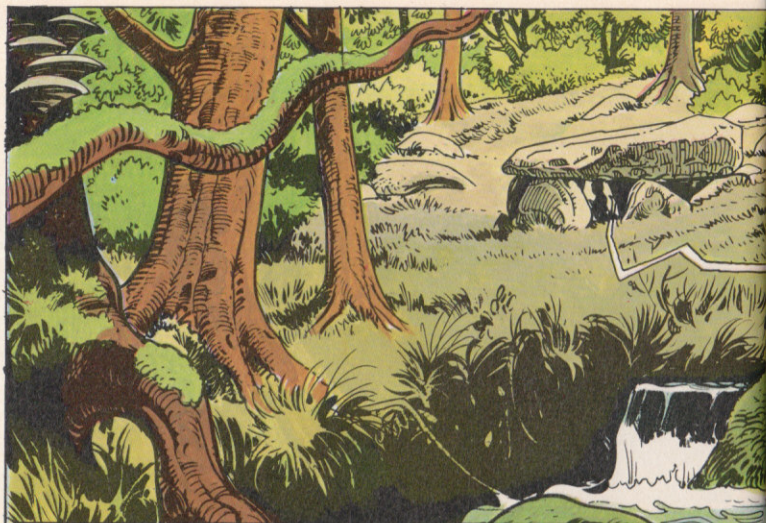


C'EST LA QUATRIÈME PATROUILLE  
DEPUIS LE MIDI! QUE PEUVENT-  
ILS BIEN CHERCHER?

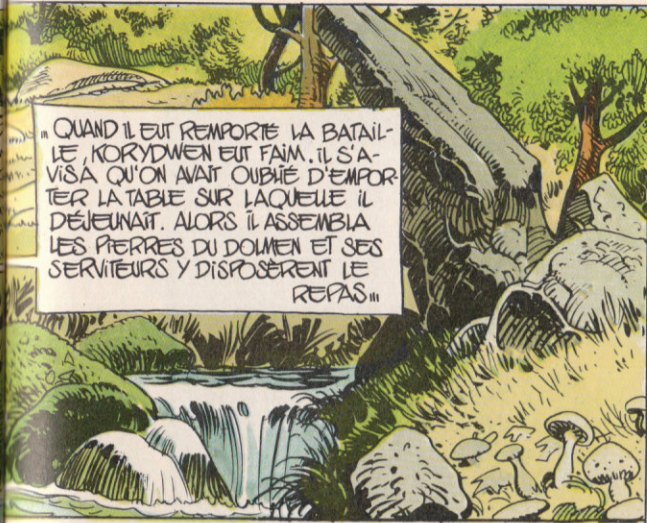
RIEN DE BON POUR LES PAUVRES  
GENS! CES CORBEAUX DE MI-  
SÈRE SONT TOUT JUSTE BONS À  
TAILLER DE L'ÉFÈE!..

QUE LES DIEUX  
NOUS PROTÈGENT!

**PLACE MARAUDS!!  
PLACE AUX SOLDATS  
DU ROI!!!**



« QUAND IL EUT REMPORTÉ LA BATAILLE, KORYDWEN EUT FAIM. IL S'AVISA QU'ON AVAIT OUBLIÉ D'EMPORTER LA TABLE SUR LAQUELLE IL DÉJEUNAIT. ALORS IL ASSEMBLA LES PIERRES DU DOLMEN ET SES SERVITEURS Y DISPOSÈRENT LE REPAS. »

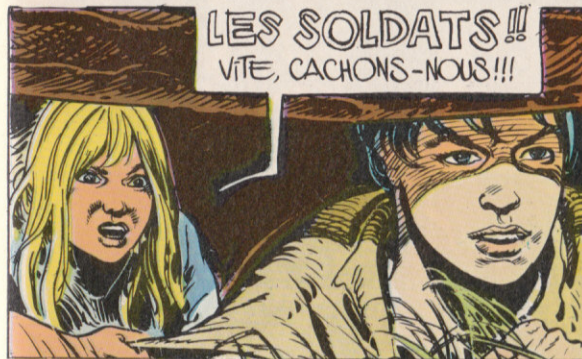


BEN DIS-DONC, IL DEVAIT ÊTRE SACRÉMENT GRAND ET FORT, KORYDWEN !

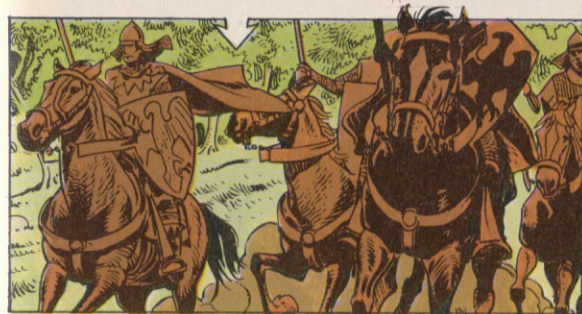


« MOI JE CROYAIS QUE C'ÉTAIT LES FÉES QUI... »

OH!  
ÉCOUTE !



LES SOLDATS !!  
VITE, CACHONS-NOUS !!!





N'AIE PAS PEUR ! ICI  
ILS NE RISQUENT  
PAS DE NOUS TROU-  
VER ! ET PUIS ILS ONT  
L'AIR BIEN PRESSÉS !..



?!

**MAIS ?!**  
LAISSÉZ-MOI !

**AHA!!**  
AA  
AA  
AAA

ON DIT QU'ILS CHERCHENT  
LES ENFANTS, QU'ILS LES  
EMMÈNENT ET QUE LE  
ROI LES ...

2



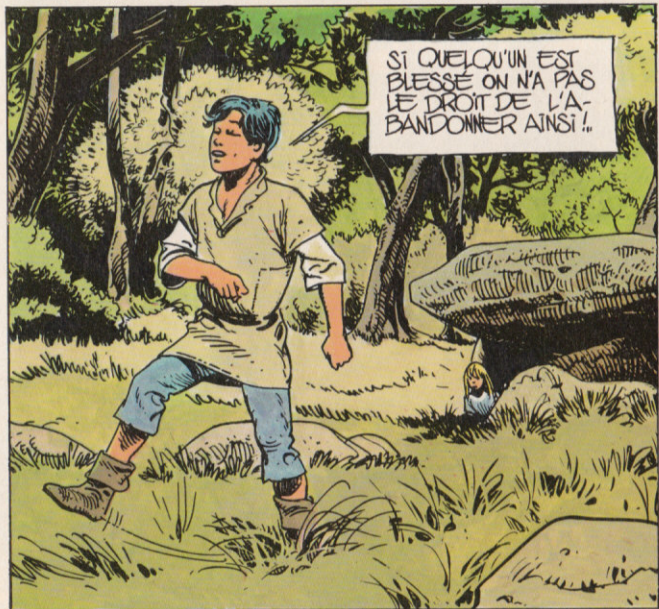
LES SOLDATS  
SONT PARTIS !  
VIENS !!!

**NON!** N'Y  
ALLONS PAS !!!

AH!

WH

AAAAAA AH...



SI QUELQU'UN EST  
BLESSE ON N'A PAS  
LE DROIT DE L'A-  
BANDONNER AINSI !..

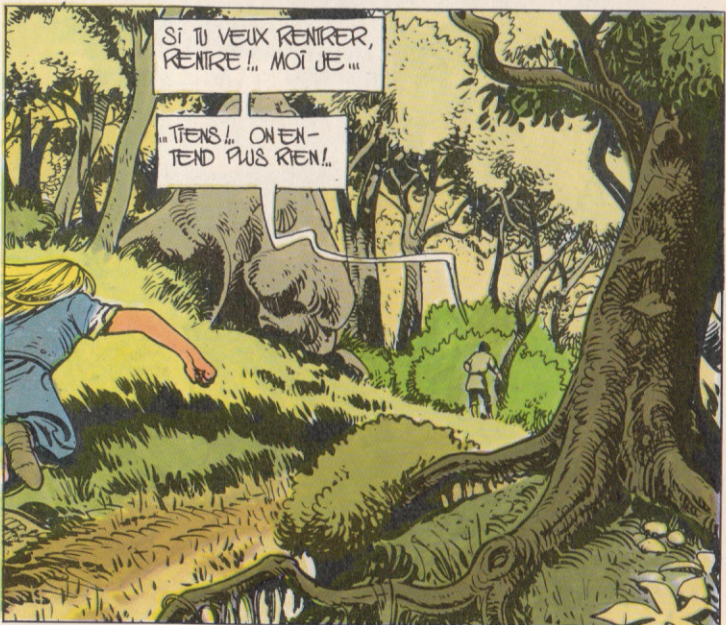


GWEN! JE ... J'AI PEUR!!!  
JE VEUX RENTRER! JE T'EN PRIE,  
RETOURNONS AU VILLAGE!!!



SI TU VEUX RENTRER,  
RENTRE!.. MOI JE ...

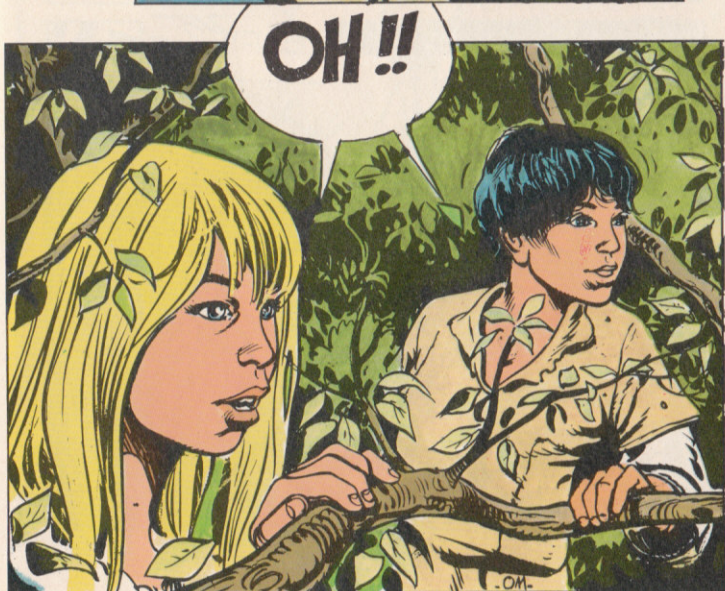
..TIENS!.. ON EN-  
TEND PLUS RIEN!..





EH!  
ATTENDS-  
MOI!!!

LE CRI VENAIT  
DE CE CÔTÉ-  
-CI !!!

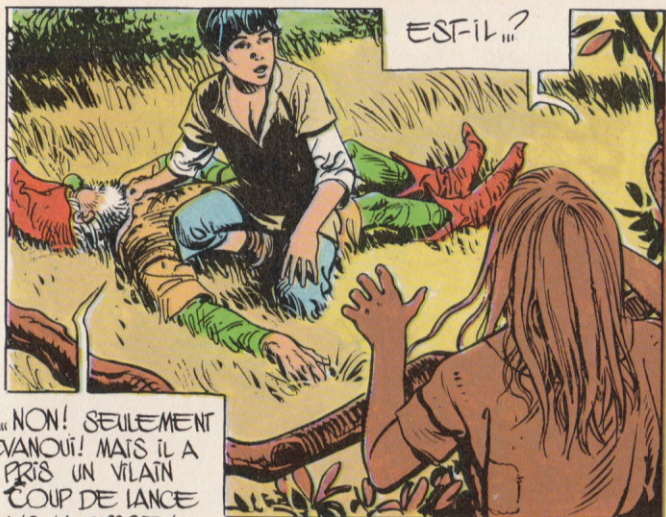


OH!!

.OM.



UN...  
UN LUTIN



EST-IL...?

N... NON! SEULEMENT  
ÉVANOUÏ! MAIS IL A  
PRIS UN VILAIN  
COUP DE LANCE  
DANS LA CUISSE!...



AIDE-MOI, ON VA  
LE TRANSPORTER!



DOUCEMENT...  
DOUCEMENT...

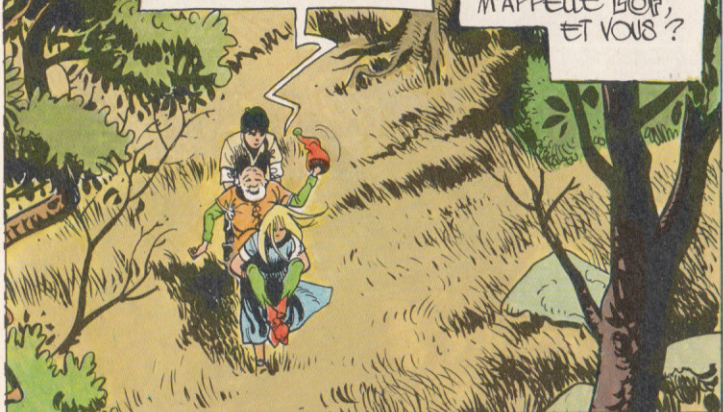
OÙ L'EMMÈ-  
NE-T-ON ?  
AU  
VILLAGE ?



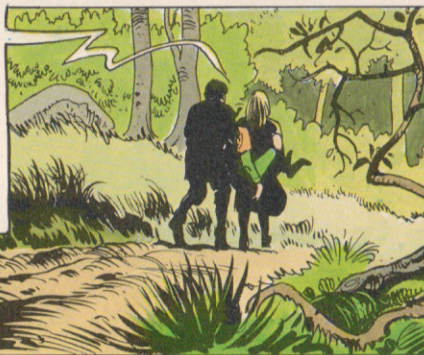
HEIN?  
**QUOI ?!**  
AU VILLAGE ?!

**SUREMENT PAS!**  
JE VAIS VOUS DIRE OÙ  
" AIE ! " M'ENMENER ! !

AU FAIT, SAUT LES  
GOSSÉS ! ! ET  
MÉRCI ! ! MOI, JE  
M'APPELLE LOF,  
ET VOUS ?



GWEN ET TIFFEN ? JOLIS  
NOMS, MA FOI ! LOF AUSSI  
C'EST JOLI, VOUS NE TROU-  
VEZ PAS ? MON FRÈRE,  
LUT, S'APPELLE BOR ET  
POUR UN LUTIN, C'EST UN SA-  
CRE LUTIN ! ! MON PÈRE  
DISAIT TOUJOURS QUE ! !






EST-CE QUE ?

« NON, NON ! TOU-  
JOURS TOUT DROIT  
N'AVEZ CRAINTE,  
JE VOUS LE DI-  
RAI ! »



« OÙ EN ÉTAIS-JE... AH OUI ! MON PÈRE ! EH BIEN MON  
PÈRE, QUI SOIT DIT EN PASSANT ÉTAIT UN SA-  
CRÉ ZIGUE ! ET BAVARD  
AVEC ÇA ! ADORAIT  
FAIRE DES  
FARCES ! AINSI  
QUAND MON  
FRÈRE ET MOI-  
SOMMES NÉS... »



À GAUCHE MAINTENANT! C'EST ÇA, ON VA SUIVRE LA RIVIÈRE!...

... PAS TROP FATIGUÉS ?? ÇAVA ?? DANS LE FOND, VOUS AVEZ DE LA CHANCE QUE JE SOIS UN LUTIN! IMAGINEZ UN PÉU QUE JE SOIS EUH... UN MENHIR! UN GROS ET BRAVE MENHIR BLESSÉ À LA CUISSE PAR UN SOLDAT! M'AURIEZ-VOUS ABANDONNÉ ?? JE NE CROIS PAS! DONC, À CETTE HEURE-ÇÌ, VOUS PORTERIEZ UN MENHIR!..

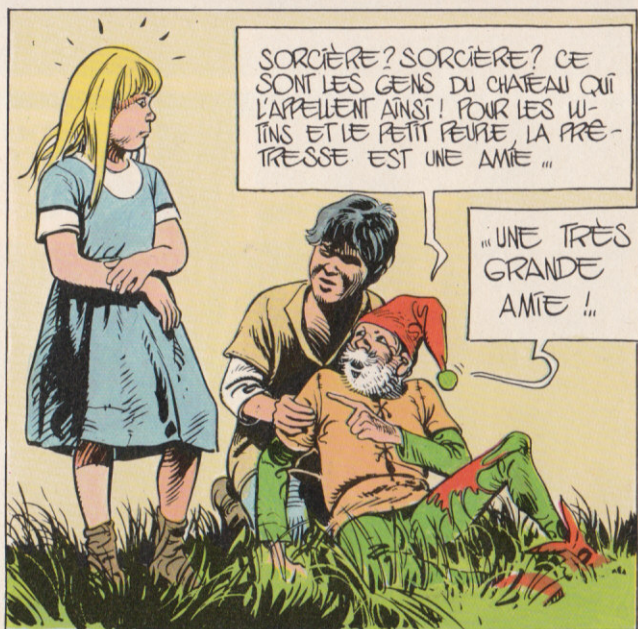
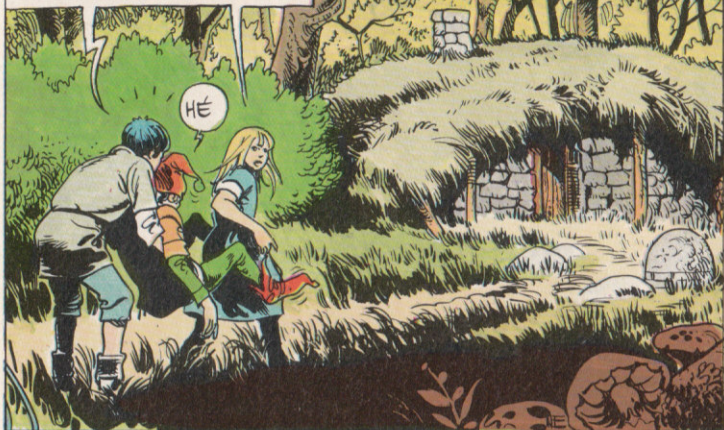
OUI!... EUH... ET QU'EST-CE QU'IL A FAIT VOTRE PÈRE QUAND VOUS ÊTES NÉS??

UN QUAND JE ... AH! C'EST VRAI, EH BIEN MON PÈRE RÉVAIT D'AVOIR UN FILS. IL VOULAIT L'APPELER BORDLOF, DU NOM DU FIDÈLE LUTIN QUI PORTAIT L'ÉPÉE DE KORYDWEN. MANQUE DE CHANCE, NOUS ÉTIONS DEUX! DES JUMEAUX !! ALORS ...

... NOUS VOICI ARRIVÉS! J'ESPERE QU'ISENDRE SERA LÀ!..



**ÏSENGRE!!!  
LA SORCIÈRE??!**

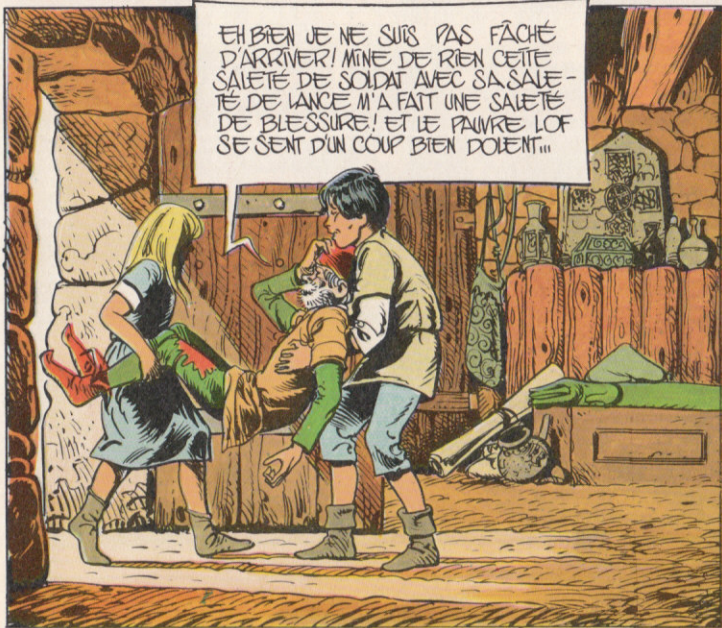


SORCIÈRE? SORCIÈRE? CE  
SONT LES GENS DU CHATEAU QUI  
L'APPELLENT AINSI! POUR LES W-  
TINS ET LE PETIT PEURE, LA PRE-  
TRESSE EST UNE AMIE ...

... UNE TRÈS  
GRANDE  
AMIE !!

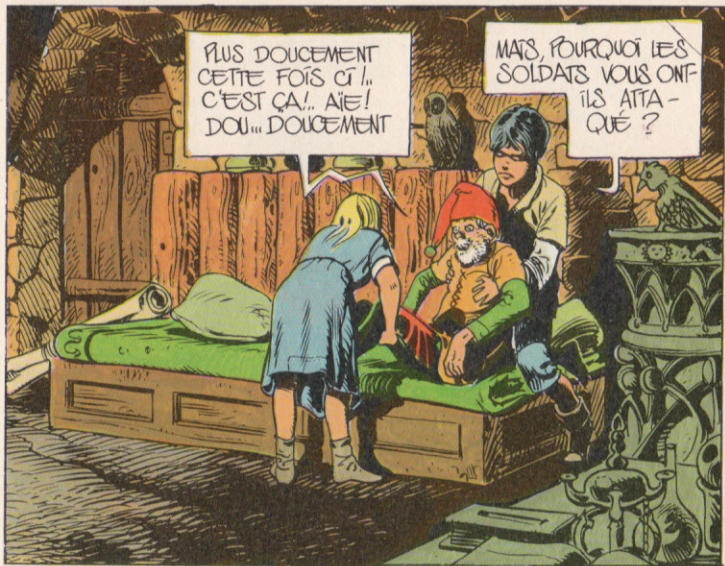


EH BIEN JE NE SUIS PAS FÂCHÉ  
D'ARRIVER! MÊME DE RIEN CETTE  
SALETÉ DE SOLDAT AVEC SA SALE-  
TÉ DE LANCE M'A FAIT UNE SALETÉ  
DE BLESSURE! ET LE PAUVRE LOF  
SE SENT D'UN COUP BIEN DOLENT...

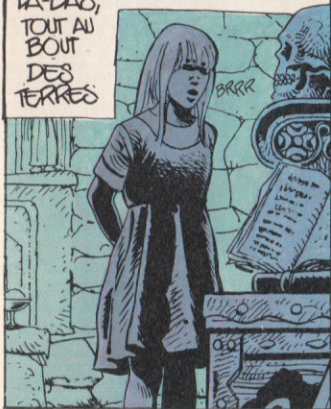


PLUS DOUCEMENT  
CETTE FOIS CI!...  
C'EST ÇA!... AÏE!  
DOU... DOUCEMENT

MÂS, POURQUOI LES  
SOLDATS VOUS ONT  
ILS ATTA-  
QUÉ ?



ÇA, MON PAUVRE ENFANT, C'EST UNE HISTOIRE BIEN COMPLIQUÉE! VOIS-TU, REYNAUD, VOTRE ROI, S'EST FAIT L'ALLIÉ, L'AMI DES GENS DES VILLES. J'ENÉ PARLE PAS DE KEMPER OU DE BREST MAIS DES GRANDES CITIES, LÀ-BAS, TOUT AU BOUT DES TERRES




« ET CES GENS DES CITIES ONT DIT À REY NAUD: « POUR ÊTRE DES NOTRES, TU DOIS ADC RER NOTRE DIEU À NOUS. CHASSE TARA-NIS ET KORYDNEN DES TERRES DE BRETAGNE! CHASSE AUSSI LES DRUIDES, LES PRÊTRESSES ET TOUT LE PETIT PEUPLE DES FORÊTS! PUIS, DÉTRUITS, LEURS SANCTUAIRES»




« ET DISPÉRSE LEURS ADO-RATEURS» ET REYNAUD A DIT OUI! IL A RENÉ LA SCIENCE ET LES RÊVES DE SON PEU- PLE, IL A LEVÉ DES SOLDATS, IL»





ET MOURRA  
COMME MEU-  
RENT LES  
CHIENS !!!

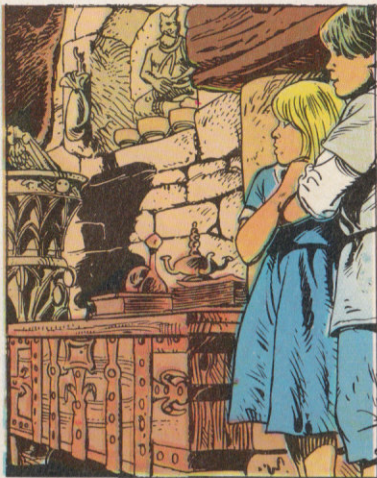
TISENGRE,  
ENFIN !



QUI SONT CES GOSSES ?

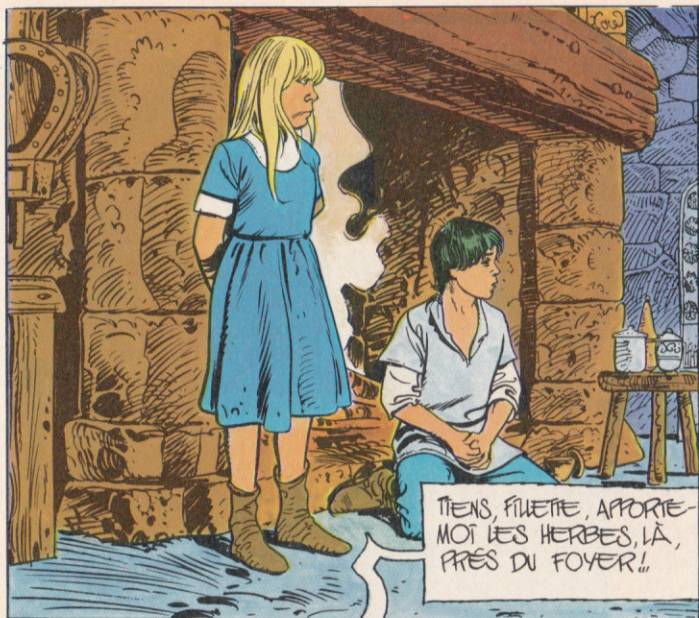
EH, DE BIEN BRAVES ENFANTS!  
MAIS JE T'EN PRIE, OCCUPE-TOI  
VITE DE MOI ! CETTE BLESSU-  
RE ME FAIT TERRIBLEMENT  
SOUFFRIR !

MONTRE!.. MMOUAIS, PAS  
JOLI-JOLI! TU AS BIEN  
FAÏT DE VENTR ME VOÏR!



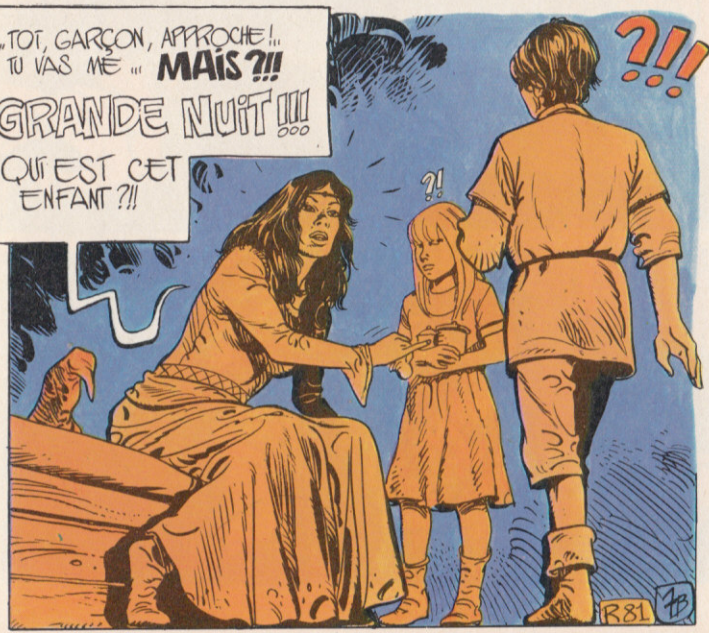
MAIS CESSE DONC DE  
GIGOTER, CRÉATURE  
STUPIDE!.. COMMENT VEUX-  
TU QUE JE TE SOÏGNE  
SI TU TE TORTILLES COM-  
ME UN NID DE SERPENTS!






TIENS, FILLETTE, APORTE-MOI LES HERBES, LÀ, PRÈS DU FOYER!!


"TOT, GARÇON, APPROCHE!!  
TU VAS ME " **MAIS??!**  
**GRANDE NUIT!!!**  
QUI EST CET ENFANT??!




R81 JB



JE !!!  
JE M'APPELLE  
GWEN, FILS D'EDERN !!!  
JE !!!



"C'EST UN ENFANT DU  
VILLAGE, VOYONS !  
N'EST-CE PAS GWEN ?



" UN BRAVE PETIT GARS ! SANS WIT ET SON  
AMIE, À CETTE HEURE-CI, LE PAUVRE BOR !!!

TAIS-TOI !!!  
VIEUX  
RADOEUR !

OUI!!! RADOTEUR!  
BORNÉ ET AVEUGLE !!! S'IL  
VOUS ARRIVAIT À VOUS AUTRES, DE SON-  
GER PARFOIS À AUTRE CHOSE QU'À VOUS  
BARRER OU À LITNER VOS COMPA-  
GNES, PEUT-ÊTRE VERRIEZ-VOUS EN-  
FIN CE QUI VOUS CRÈVE  
LES YEUX!!!



VOIR? ...  
MATS, VOIR  
QUOI?!



«REGARDE CE  
GOSSE !!!

UN CHARMANT GAR-  
ÇON! TRÈS SYM-  
PATHIQUE! NOUS  
AVONS BEAUCOUP  
DISCUTÉS DURANT  
NOTRE PETIT VO-  
YAGE !!!

«JE LUI RACONTAIS  
COMMENT NOTRE FA!!!





MAIS!!! VAS-TU TE  
TAIRE, MAUDIT  
BAYARD !!!...

REGARDE  
L'ENFANT!!!



MAIS C'EST BIEN CE  
QUE JE FAIS !!! IL EST  
VRAT QU'IL RESSEMBLE  
UN PEU À... À... À **MILLE**  
**LUNES!!!** EST-CE  
POSSIBLE ??!

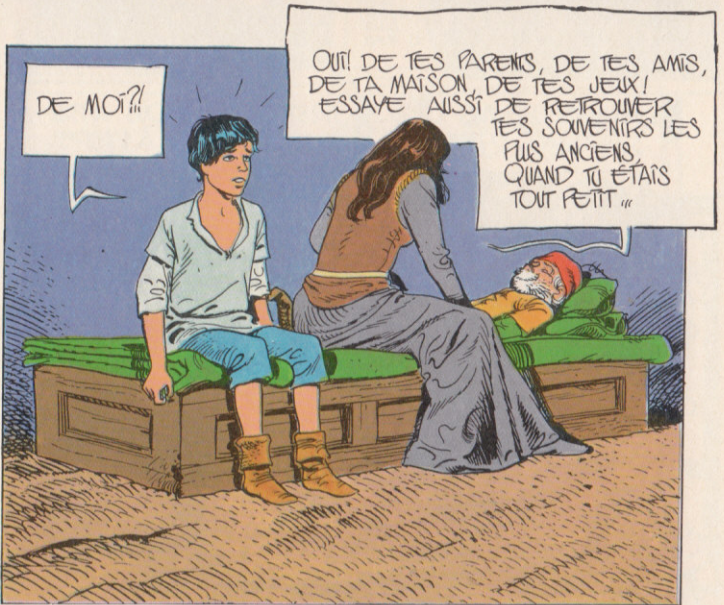


«MAIS JE CROYAIS QU'IL  
S'AGISSAIT D'UNE...»

TAIS-TOI! IL NE NOUS APPAR-  
TIENS NI À L'UN, NI À L'AUTRE  
DE RÉVÉLER CE QUI DOIT  
ENCORE ÊTRE TENU SE-  
CRET!

ALLONGE-  
TOI, QUE  
JE POSE  
LE PANSE-  
MENT!...





PUIS TARD...

" ALORS, L'ONCLE ALAIN RELEVÉ-VA SES FILETS, IL AVAIT PÊCHÉ UN POISSON ÉNORME! ALORS COMME ON L'AVAIT AIDÉ, IL NOUS A TOUS INVITÉS À LA FÊTE ET ON MANGEA LE POISSON "

C'EST BON, DANS TROIS JOURS, TU FERAS DES GÂTETTES!

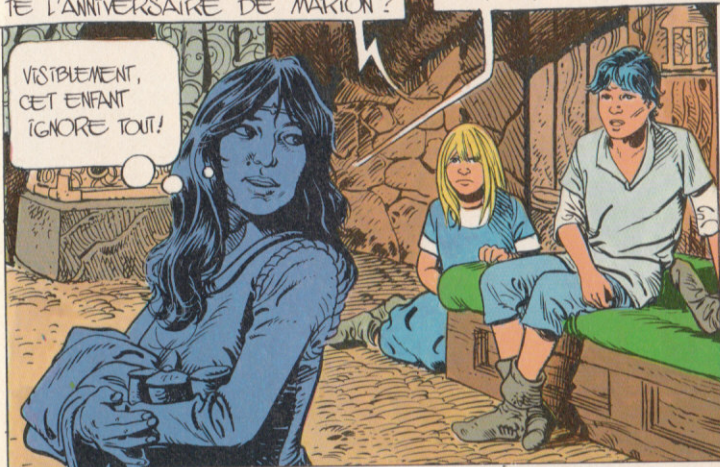
CHIC!



VOULEZ-VOUS QUE JE VOUS RACONTE L'ANNIVERSAIRE DE MARTON?

NON, NON, JE TE REMERCIE!

VISTEBLEMENT, CET ENFANT IGNORE TOUT!



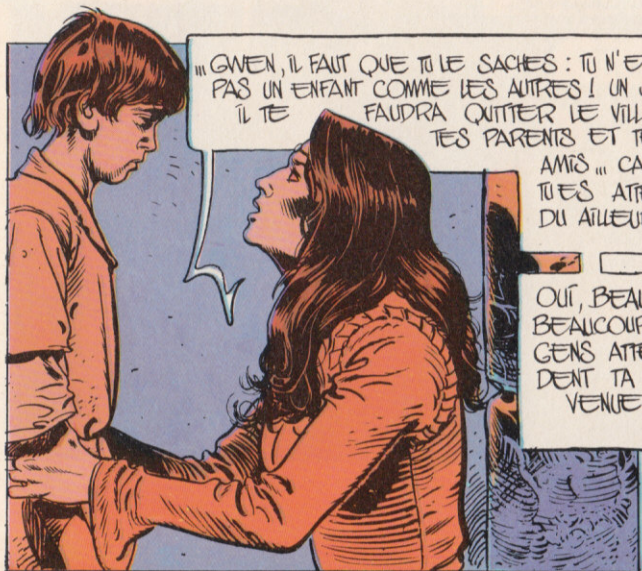
VIENS PRÈS  
DE MOI!  
VOILÀ !!

« SANS DOUBTE AS-TU ÉTÉ SURPRIS PAR  
MES QUESTIONS ! IL FAUT DIRE QUE JE  
SUIS UNE PRÊTESSE ET QUE JE  
VOIS CE QUE LES AUTRES NE VOIENT  
PAS . OR, EN CE QUI TE CONCERNE,  
J'AI VU DES CHOSSES BIEN  
SURPRE-  
NANTES !!!

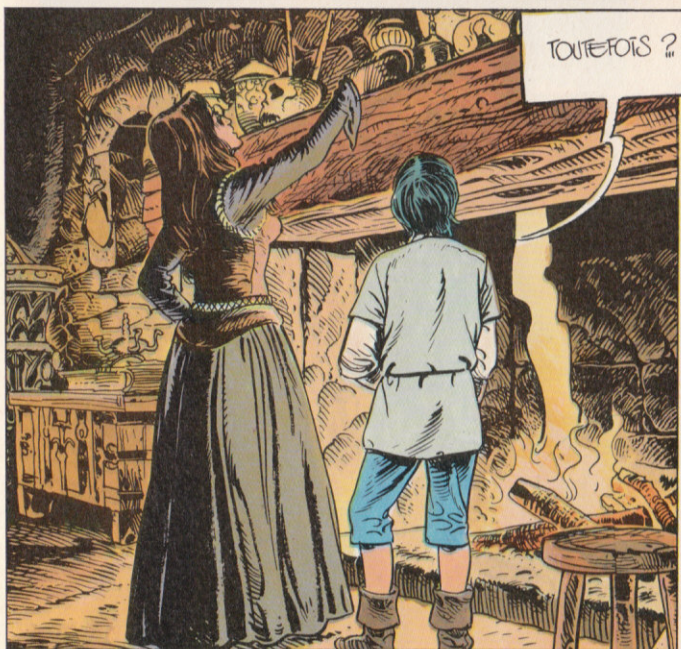
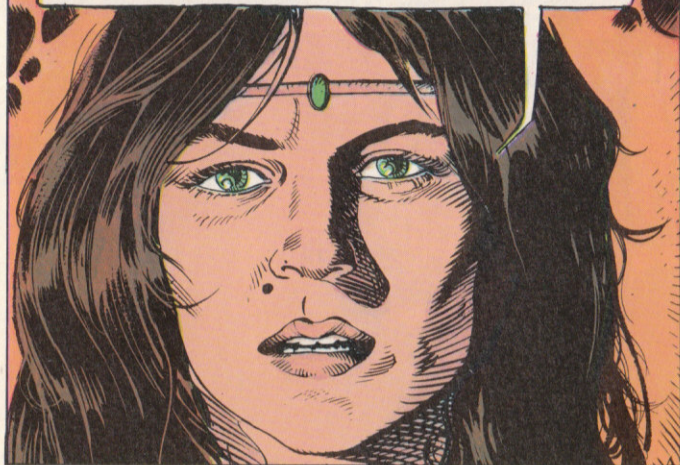


« GWEN, IL FAUT QUE TU LE SACHES : TU N'ES  
PAS UN ENFANT COMME LES AUTRES ! UN JOUR  
IL TE FAUDRA QUITTER LE VILLAGE,  
TES PARENTS ET TES  
AMIS ... CAR  
TU ES ATTEN-  
DU AILLEURS !

OUI, BEAUCOUP,  
BEAUCOUP DE  
GENS ATTEN-  
DENT TA  
VENUE ...



" EXCUSE - MOI DE NE PAS TE PARLER PLUS  
CLAIREMENT, MAIS JE N'EN AI PAS LE DROIT!  
IL APPARTIENT À D'AUTRES QUE MOI DE TE  
RÉVÉLER CERTAINS SECRETS . TOUTEFOIS !!!



TOUTEFOIS ?

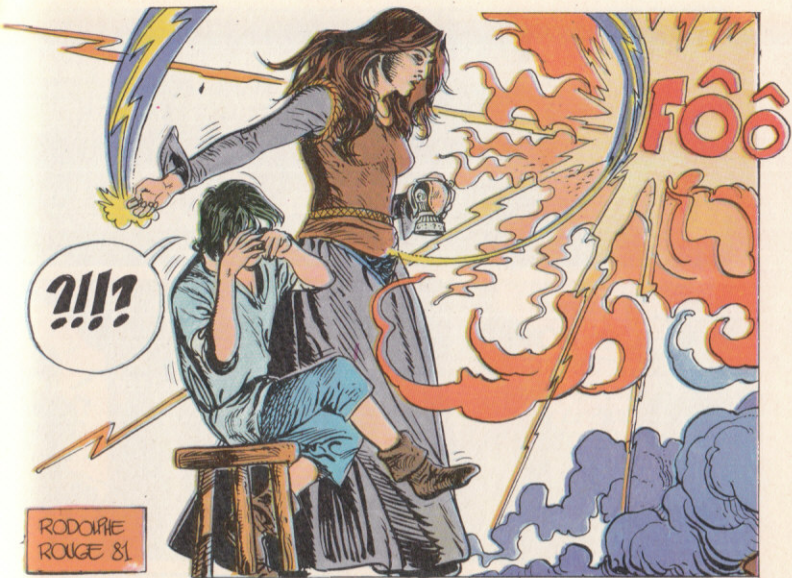
„TOUTEFOIS JE VAIS QUAND MÊME  
FAIRE QUELQUE CHOSE POUR  
TOI !! ASSIED-TOI PRÈS DE  
L'ÂTRE ET REGARDE LE FEU !!



ES-TU  
PRÊT ?

EUH...  
OUI...  
OUI!  
MADAME !!





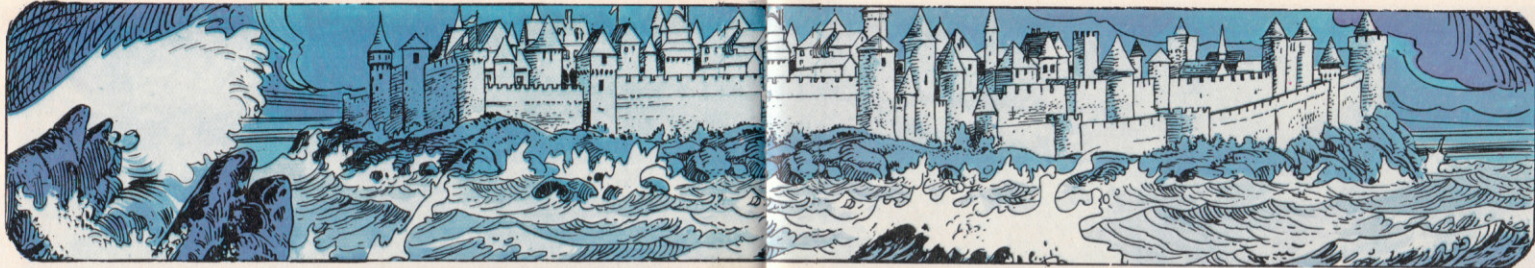
RODOUPE  
ROUGE 81

REGARDE BIEN!  
VOIS-TU QUELQUE  
CHOSE ?

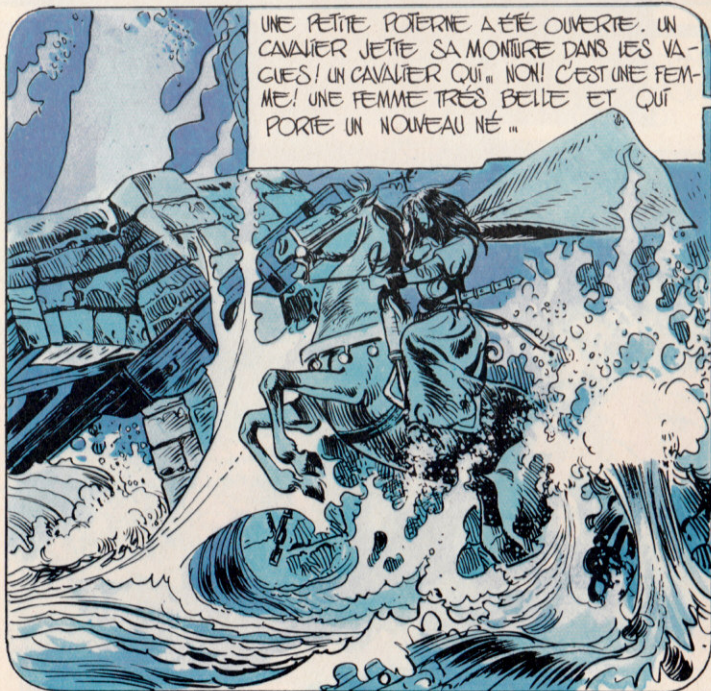
OH!

UNE CITÉ !! UNE IMMENSE  
CITÉ FORTIFIÉE,  
ENTOURÉE PAR LA MER!!!

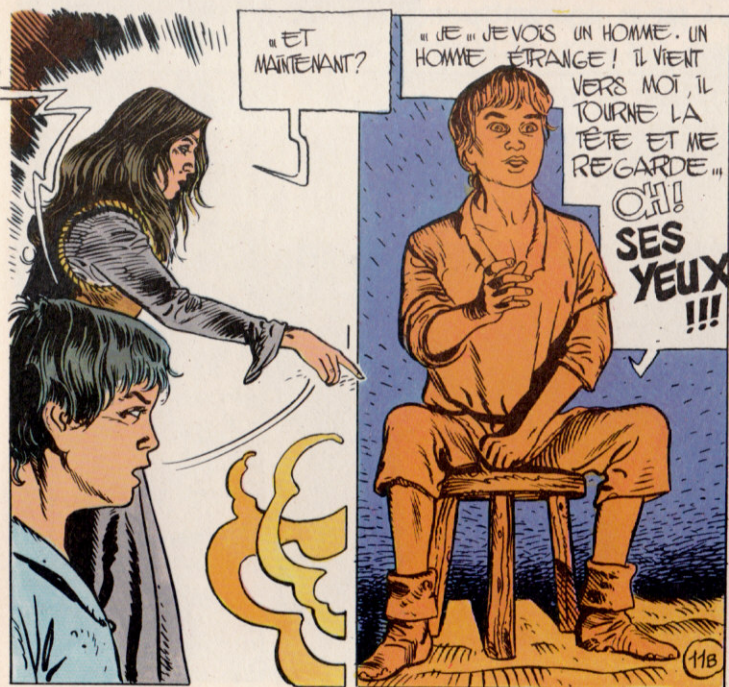




..MAIS...?! LA MER  
MONTE MONTE MONTE!!!  
ELLE SE JETTE SUR  
LES REMPARTS ET PÉ-  
NÈTRE DANS LA VILLE!  
DES MILLIERS D'HOMMES  
ET DE FEMMES HUR-  
LENT ET SE PRÉTIENNENT  
EN TENTANT DE FUIR !!



UNE PETITE POTERNE A ÉTÉ OUVERTE. UN  
CAVALIER JETTE SA MONTURE DANS LES VA-  
GUES! UN CAVALIER QUI... NON! C'EST UNE FEM-  
ME! UNE FEMME TRÈS BELLE ET QUI  
PORTE UN NOUVEAU NÉ...

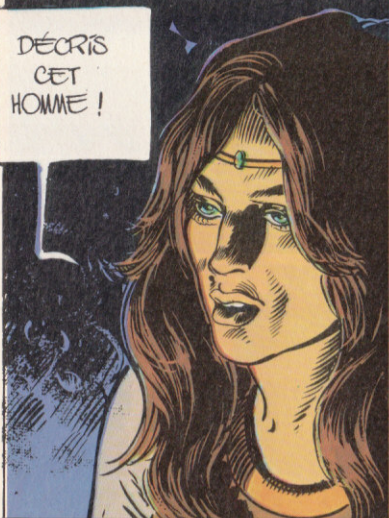


« ET  
MAINTENANT ? »

« JE... JE VOIS UN HOMME. UN  
HOMME ÉTRANGE ! IL VIENT  
VERS MOT, IL  
TOURNE LA  
TÊTE ET ME  
REGARDE... »

OH!  
SES  
YEUX  
!!!

DÉCRIS  
CET  
HOMME !



IL EST PETIT, MAIGRE, LES JONES CREUSES LES CHEVEUX NOIRS,  
IL A SUR LE FRONT UNE CÍCATRICE EN FORME DE DEMI-LUNE, SES  
YEUX SONT PETITS ET BRILLENT COMME CEUX DES LOUPS !

**SANG NOIR!!!** N'OUBLIE JAMAIS  
CE VISAGE MON ENFANT! CET HOMME  
EST TON PLUS GRAND ENNEMI! SACHES  
QU'IL N'AURA JAMAIS DE CESSÉ DE  
TE SAVOIR MORT!







MAIS POURQUOI? " JE "

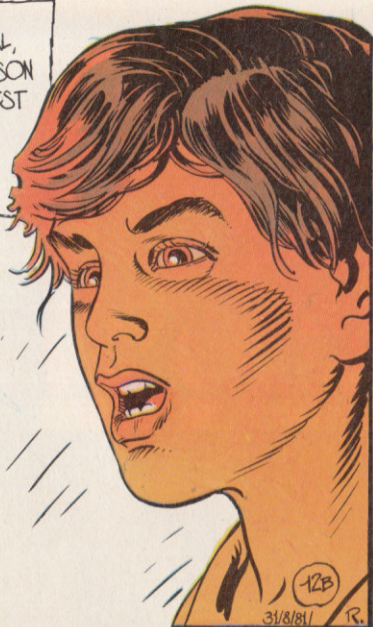
REGARDE !!! MAIS,  
REGARDE DONC!



" UN CHEVALIER!! QUELLE SPEN-  
DIDE ARMURE!! MAIS, CETTE  
COURONNE SUR SON CASQUE?!

**C'EST UN ROI!**

IL DESCEND DE SON CHEVAL,  
RELIÈVE LA VISIÈRE DE SON  
CASQUE ... MAIS ?? C'EST  
C'EST... C'EST...???



C'EST TOUT, FILS!  
JE NE PEUX T'EN DI-  
RE D'AVANTAGE!  
SACHE SEULEMENT  
QUE SI TU AS DES  
ENNEMIS REDOUTA-  
BLES !!

« TU DISPOSES ÉGALEMENT DE  
GRANDS ET NOMBREUX AMIS !!  
N'OUBLIE JAMAIS  
CELA !... »



« POUR LE RESTE, CETTE  
MAISON TE SERA  
TOUJOURS OUVER-  
TE, REVIENTS QUAND  
TU VEUX ! »



« MON PÈRE QUI ÉTAIT  
TRÈS BAVARD AU-  
RAIT PU DIRE !! »

**SILENCE !!**





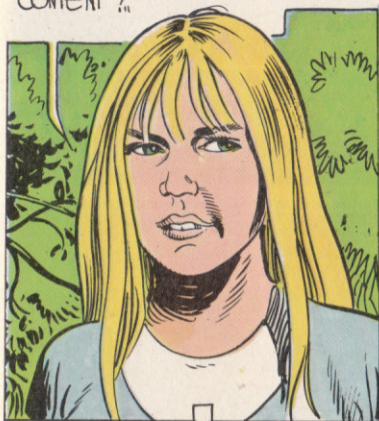
DIS, GWEN, LE CA-  
VALIER, LE ROI QUE  
TU AS VU DANS LES  
FLAMMES !!! QUIT  
ÉTAIT-CE ?

« LE !!! LE ROI ? JE !!! NON ! JE NE PEUX PAS TE LE  
DIRE ! JE T'EN PRIE, IL NE FAUT PLUS QUE TU ME  
PARLES DE TOUT CEÇI, PLUS JAMAIS !!!

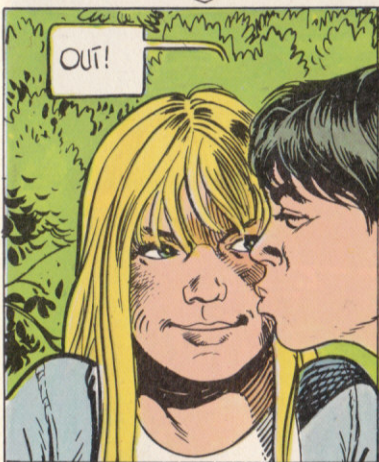


« PROMIS ?

MAIS POURQUOI... BON, D'ACCORD  
JE TE LE PROMET ! TU ES  
CONTENT ?

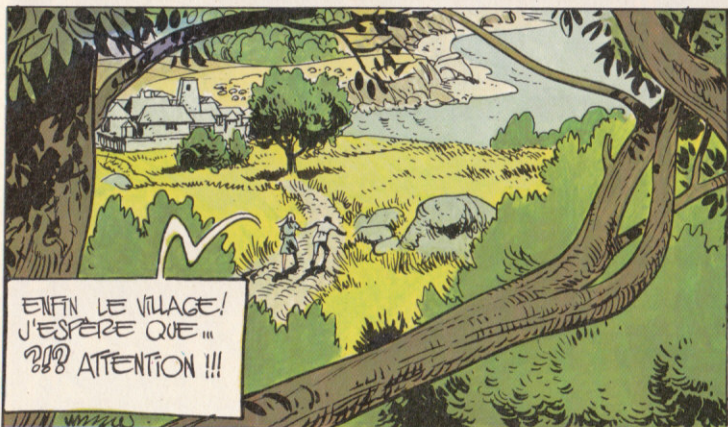


OUT!



DÉPÊCHONS-NOUS !  
IL EST TARD ET ON  
VA SE FAIRE TIRER  
LES OREILLES !





ENFIN LE VILLAGE!  
J'ESPÈRE QUE ...  
??? ATTENTION !!!



ENCORE LES  
SOLDATS !!! ...  
OH GWEN! ...



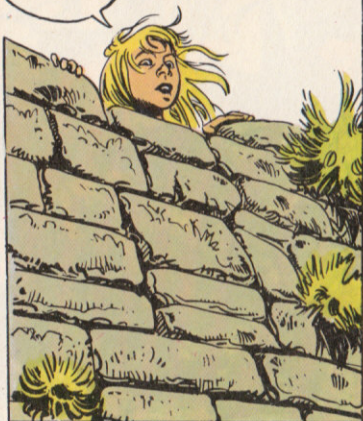
VIENS, ON VA  
PASSER PAR  
LE LAVOIR !!



ALORS ?!  
TU VOIS  
QUELQUE-  
CHOSE ?

FOUILLEZ LES MAISONS UNES  
À UNE ! SI ELLE EST LÀ,  
ELLE NE DOIT PAS  
NOUS ÉCHAPPER !!!

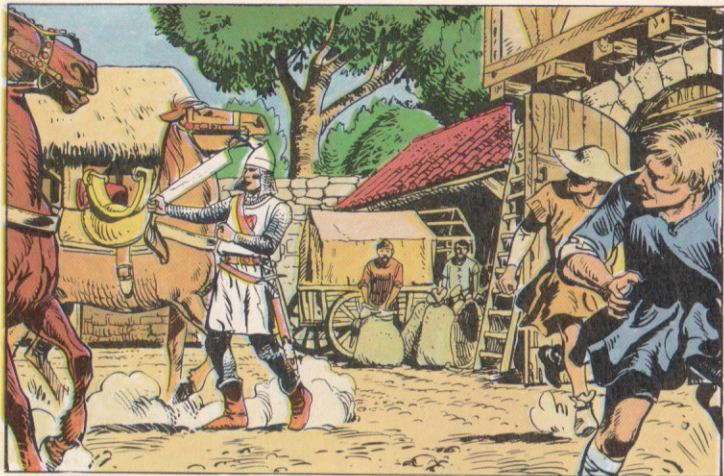
OH!



« ET AU LARGE  
VOUS AUTRES !!! »







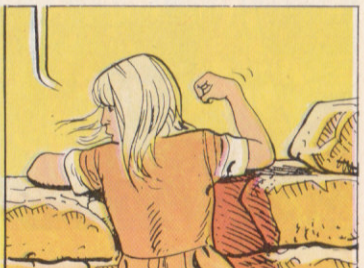
POUSSE-TOI  
LA MÈRE!

BEN ÇA,  
ALORS!



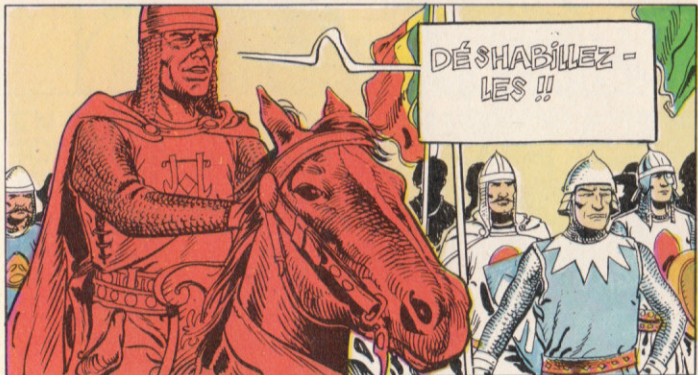
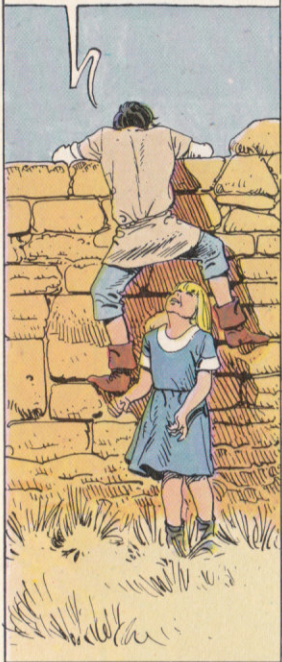
QUE  
FONT-ILS...  
?!

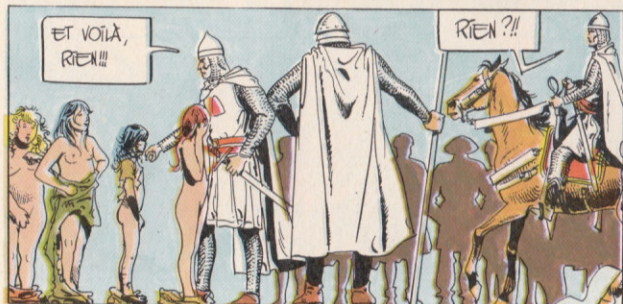
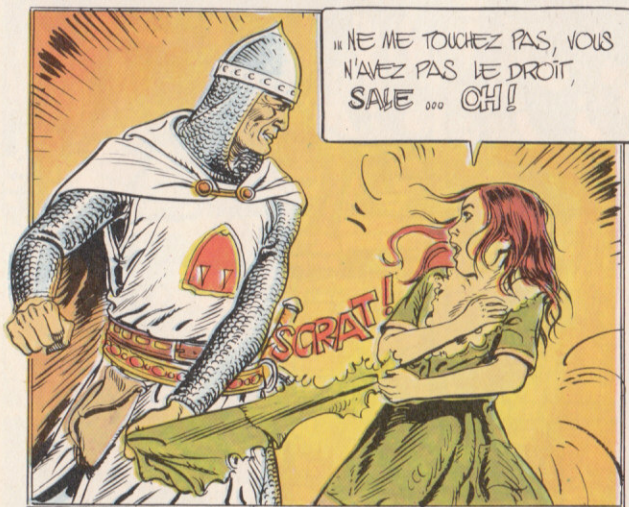
ILS ENTRENT DANS LES MAISONS!  
JE... JE NE LES VOIS PLUS...  
LÂCHE-MOI, JE VEUX  
REDESCENDRE!





" ILS RASSEMBLENT LES ENFANTS... AH, NON, CE SONT TOUTES LES FILLES! LE SERGENT S'APPROCHE... il..."







EN SELLE  
TOUT LE  
MONDE!!



LAISSER LES SOLDATS METTRE  
NOS FILLES À NU, QUELLE  
HONTE!!!

CE N'EST PAS DU TEMPS  
DE KONAN NI MÊME DE  
GRAÏON, QU'ON AURAIT  
VU CHOSE PAREILLE!!

TRISTE ROI TRISTE  
TEMPS!!



...CA NE DURE-  
RA PAS TOU-  
JOURS!!

EH! QUE VEUX-TU DIRE? CE NE SONT PAS  
LES GENS COMME NOUS QUI FONT ET  
DÉFONT LES ROIS!!

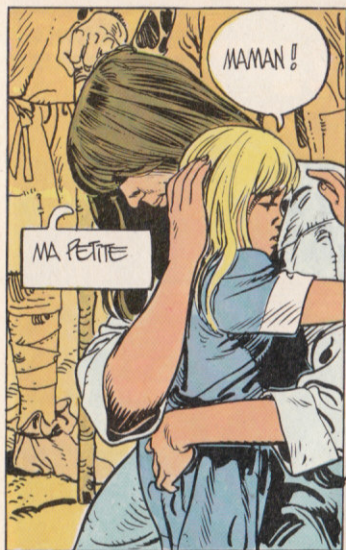
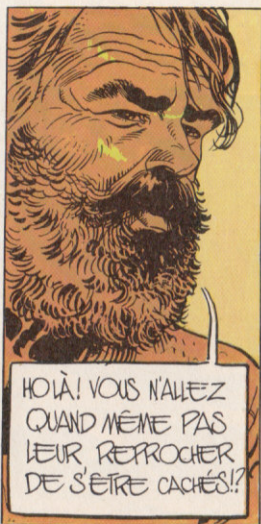


VA-T-EN  
SAVOIR!!

OH! REGARDEZ!!!

GWEN ET  
TIFENN!!!





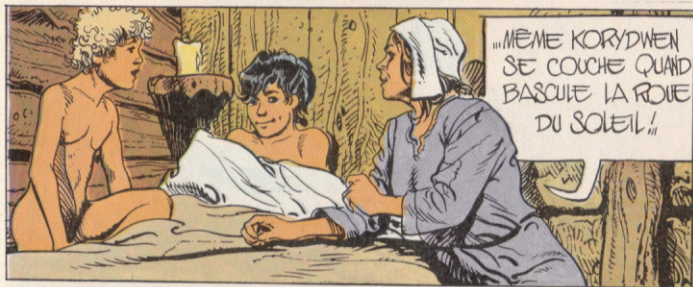
TU NE M'AS TOUJOURS  
PAS DIT OÙ TU ÉTAIS  
FOURRÉ CET APRÈS-  
MIDI ... MMH ?!

« BEN SI, EUH ... JE  
JOUAIS DANS LA FO-  
RÊT AVEC TIFENN ...

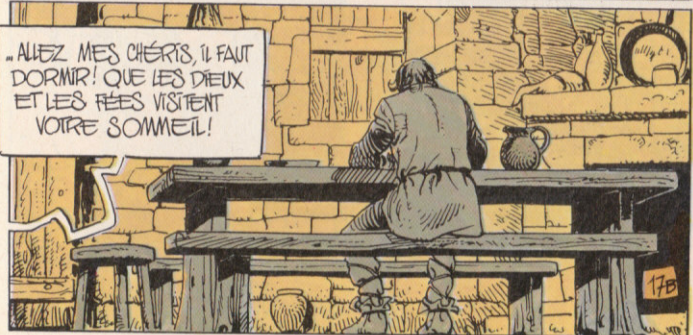
MOI, JE SUIS MON-  
TÉ DANS LE BA-  
TEAU D'ONCLE  
ALAIN!

• OUI,  
OUI !

C'EST BIEN LES EN-  
FANTS ! MAINTENANT C'EST  
L'HEURE D'AUER VOUS  
COUCHER ! ...



« ALLEZ MES CHÉRIS, IL FAUT  
DORMIR ! QUE LES DIEUX  
ET LES FÉES VISITENT  
VOTRE SOMMEIL !





EH BIEN ! TU SEMBLES  
FORT SONGEUR !..

OUI... LA VEILLE DES SOLDATS  
M'INQUIÈTE ! ET PUIS POURQUOI  
AVOIR DESHABILÉ LES ENFANTS ?  
NE CROIS-TU PAS QUE...



MAIS CE SONT LES  
FILLES, SEULEMENT  
LES FILLES QU'ILS  
VOULAIENT VOIR !



CHÛT ! PLUS DOU-  
CEMENT !.. IL POUR-  
RAIT NOUS ENTEN-  
DRE ...



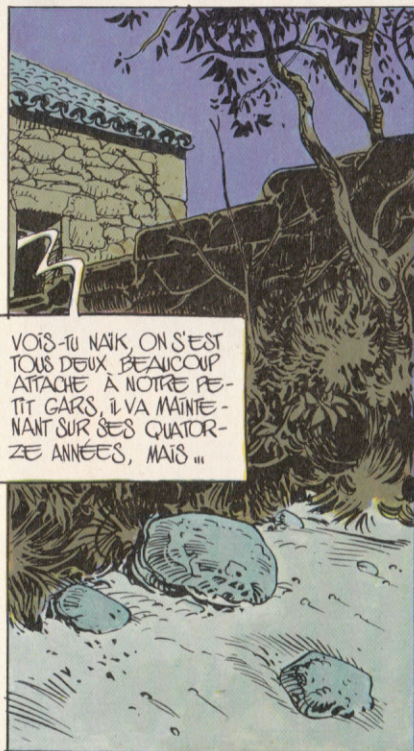
MAIS NON, IL DORT.

AINSI DONC, TU PENSES QUE CE POURRAIT ÊTRE LUI QU'ILS RECHERCHENT ?

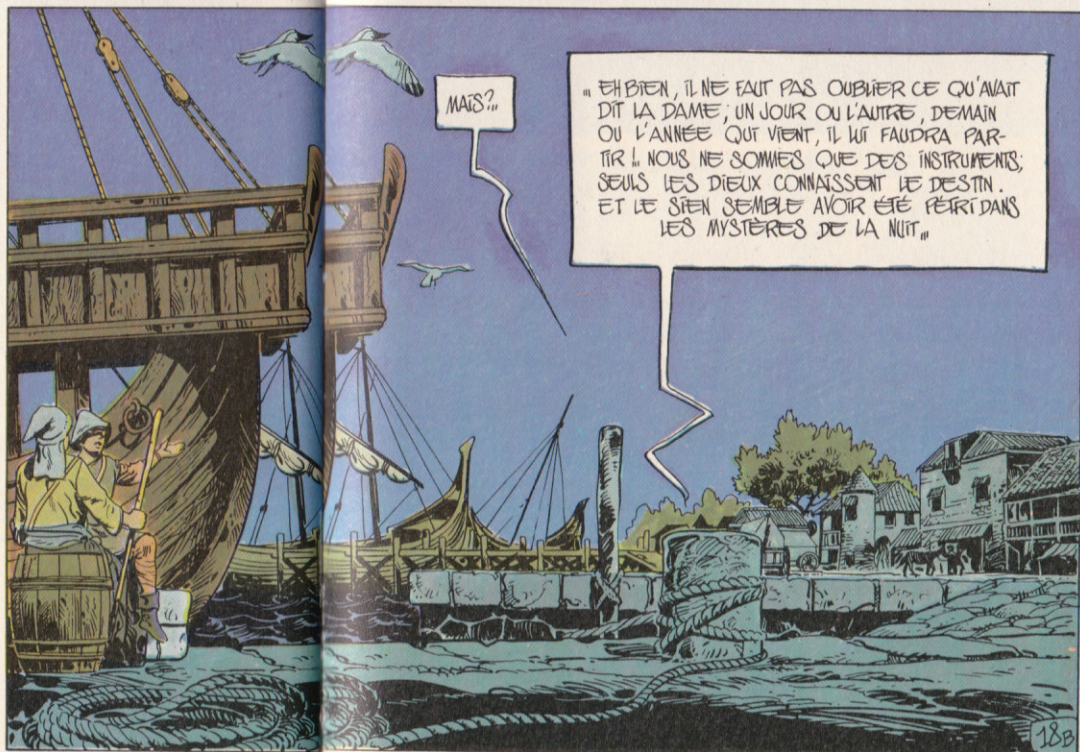
20

J'EN AI BIEN PEUR !  
IL Y A TROP DE SIGNES,  
L'AGITATION DES SOLDATS,  
LEURS INCESSANTES PATROUILLES...

!



VOIS-TU NAÏK, ON S'EST TOUS DEUX BEAUCOUP ATTACHÉ À NOTRE PETIT GARS, IL VA MAINTENANT SUR SES QUATORZE ANNÉES, MAIS...

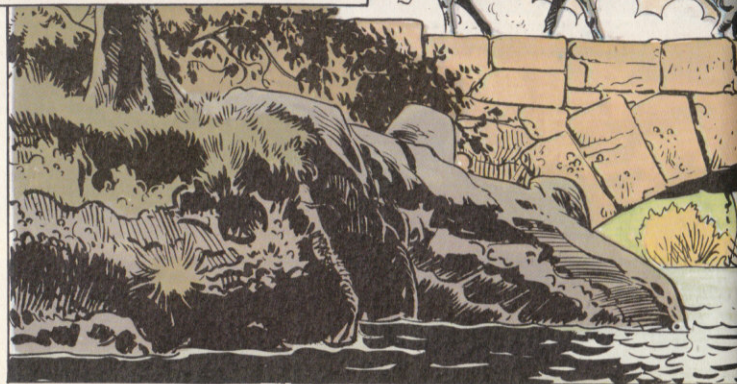
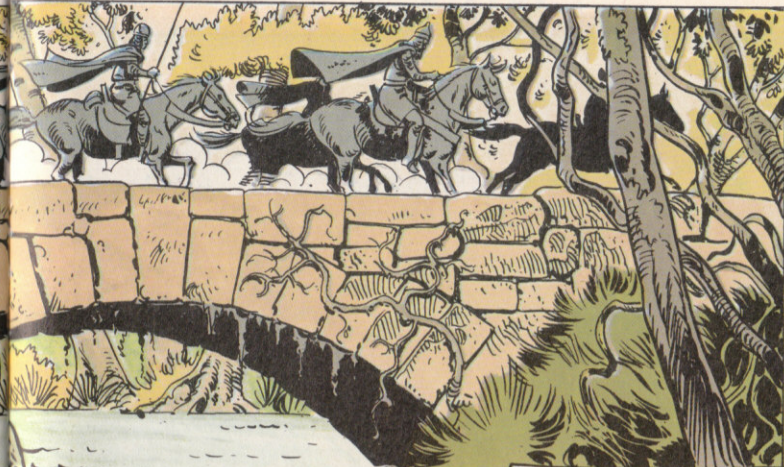
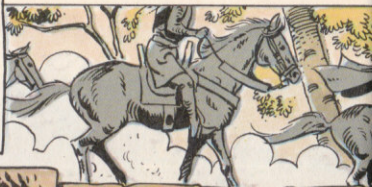


MAIS ?

« EH BIEN, IL NE FAUT PAS OUBLIER CE QU'AVAIT DIT LA DAME ; UN JOUR OU L'AUTRE, DEMAIN OU L'ANNÉE QUI VIENT, IL LUI FAUDRA PARTIR ! NOUS NE SOMMES QUE DES INSTRUMENTS ; SEULS LES DIEUX CONNAISSENT LE DESTIN. ET LE SIEN SEMBLE AVOIR ÉTÉ PÉTRÉ DANS LES MYSTÈRES DE LA NUIT... »

18B

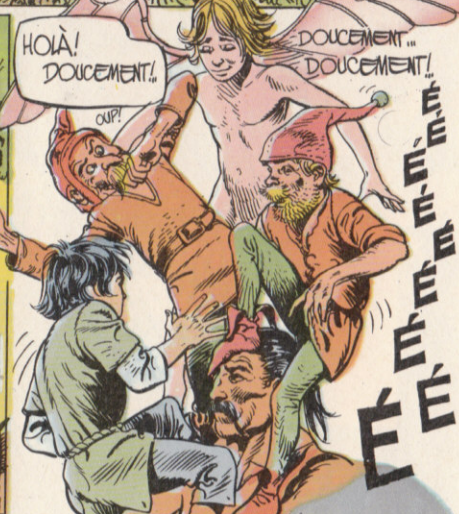
DANS LES SEMAINES QUI SURVI-  
RENT, DES PATROUILLES D'HOMMES  
D'ARME, SILLONNERENT SANS RE-  
LACHE LES VILLAGES ET LES  
CAMPAGNES...



POURANT CE FURENT LÀ  
POUR GWEN DES JOURS  
HEUREUX : LA PÊCHE ÉTAIT  
BONNE, LE PÈRE ÉTAIT  
CONTENT, À PEINE LA BAR-  
QUE ÉTAIT-ELLE AMARÉE  
QUE GWEN RETROUVAIT LE  
CHEMIN DE LA FORÊT...



... LÀ, CHEZ I SEIGRE, IL RE-  
TROUVAIT BOR, SON FRÈRE  
LOF ET LEURS AMIS, L'ELFE  
TWAËL ET LE GEANT BRAZ  
AVEC QUI IL SE LIVRAIT  
À MÏLE JEUX, MÏLE FACÉ-  
TIES, MÏLE ET UN TOURS  
D'ADRESSE!





C'EST PAS VRAI!  
QUELS GAMINS !!

„RIEN DE CASSÉ,  
AU MOINS ?



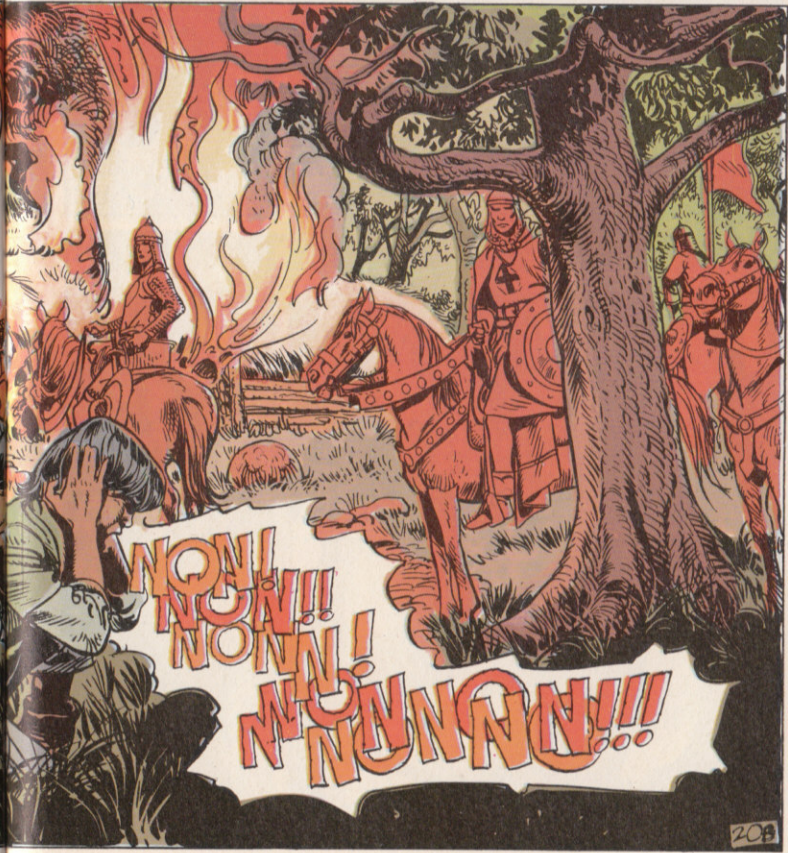
...DES JOURS HEUREUX,  
DONC, JUSQU'AU SOIR  
OU...

**BOR!  
LOF!!**

HOU!  
HOU!!

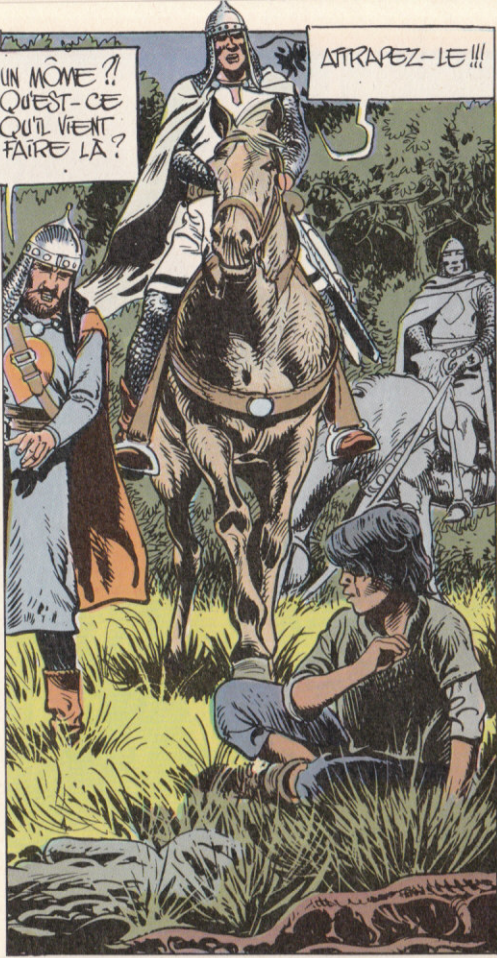
MAIS OU  
SONT-ILS  
DONC PAS-  
SES ???

...LA FORÊT ÉTAIT ÉTRAN-  
GEMENT SILENCIEUSE,  
MÊME LES OISEAUX  
S'ÉTAIENT TUS ...



UN MÔME ??  
QUEST-CE  
QU'IL VIENT  
FAIRE LÀ ?

ATTRAPEZ-LE !!!



TSENGRE!!!  
POURQUOI ???  
POURQUOI ???





HEU...  
QU'EST-CE  
QU'ON EN  
FAIT ?

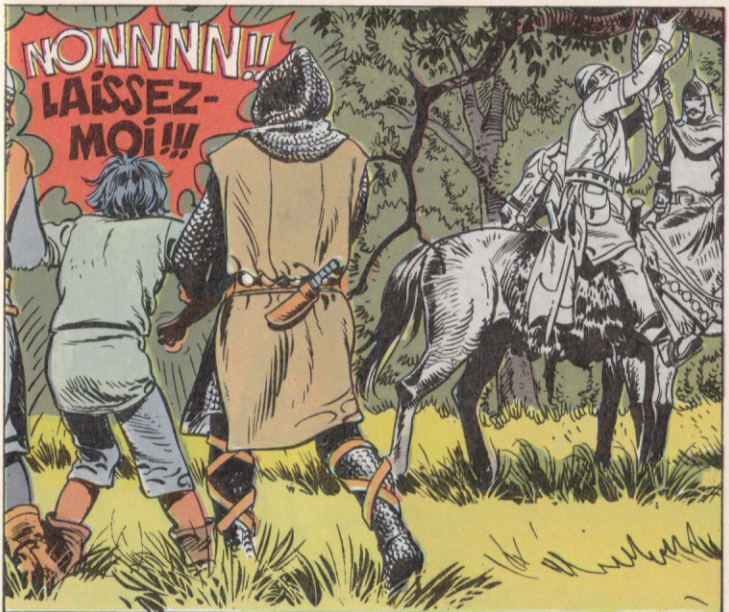
QUOI QU'EST-CE  
QU'ON EN FAIT ?!!  
VOUS CONNAISSEZ  
LA CONSIGNE ;  
PAS DE TÉMOINS!!!

... MAIS... IL EST ST JEUNE !  
ON POURRAIT PEUT-ÊTRE ...



LES ORDRES  
SONT LES  
ORDRES  
**ALLEZ**  
!!!

21A



**NONNNN!!**  
**LAISSEZ-**  
**MOI!!!**



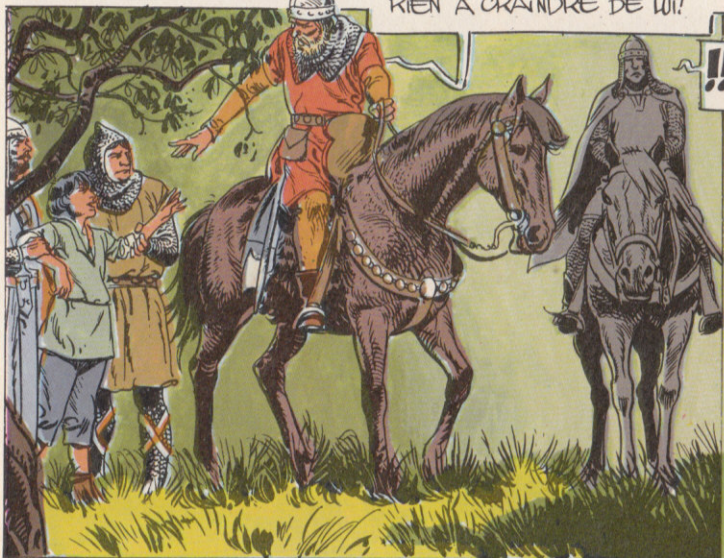


J'AI RIEN FAIT !!  
RIEN FAIT DU TOUT!

AVANCE!!!

**MAIS?! C'EST GWEN!!  
LE FILS D'EDERN!!!**

SERGENT! SERGENT! JE LE  
CONNAIS CE GOSSE! IL EST  
DE MON VILLAGE!! IL N'YA  
RIEN A CRAINDRE DE LUI!



!!!?

C'EST BIEN POSSIBLE, MAIS  
ÇA NE CHANGE RIEN À L'AF-  
FAIRE ! HORS DE  
QUESTION DE LE LAISSER  
COURRIR !



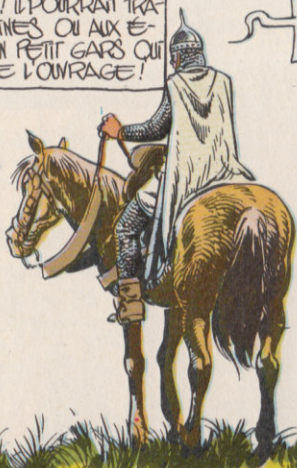
ALORS,  
ON VA ME  
PENDRE  
?!?



ATTENDS!



ET SI ON L'EMMENAIT AVEC NOUS  
AU CHATEAU ? AINSI ON OBEIRAIT  
AUX ORDRES ; ON NE LAISSE  
PAS DE TEMOIN ! IL POURRAIT TRA-  
VAILLER AUX CUISINES OU AUX E-  
CURIES ! C'EST UN PETIT GARS QUI  
N'A PAS PEUR DE L'OUVRAGE !



HUM!!!





JE ME DEMANDE SI JE N'AI PAS EU TORT DE ME LAISSER FLECHIR ! QU'IL SOIT OU NON DE TON PAYS NE CHANGE RIEN ! ICI ON EST TOUJOURS LE COUSIN DE QUELQU'UN ! SI PAR MALHEUR IL APPRENAIT CELA...



"ALONS SERGENT ! IL NE SAURA JAMAIS ! POURQUOI VOULEZ-VOUS QU'IL S'INTERESSE A CE GAMIN ?"

JE L'EMMENE AUX CURSINES !"

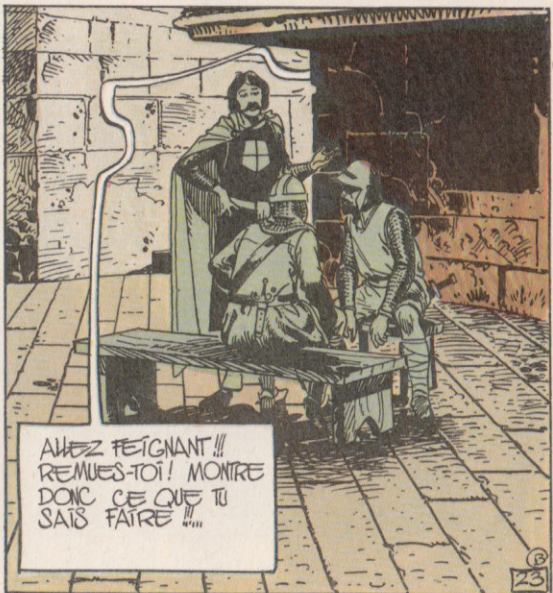


C'EST ÇA !

"ET QUE JE NE LE REVOLS PLUS !"

MATRE JAN, VOI-  
CI C'EST UN NOU-  
VEAU MARMITON!

MMH...?! MARMITON ÇA?  
UN GRASSE CROÛTE TOUT JUSTE  
BON À RÉCURER LES DOUVES!



AVEZ FEIGNANT!!!  
REMUES-TOI! MONTRE  
DONC CE QUE TU  
SAIS FAIRE!!!

NON, MÂTRE JAN N'ÉTAIT PAS UN PATRON DE TOUT REPOS! DANS LES PREMIÈRES SEMAINES QUI SUIVIRENT SON INSTALLATION AU CHATEAU...



C'EST ÇA QUE TU APPELLES  
PUMER UNE VOLAÏE ?  
APPROCHE-TOI UN PEU POUR  
VOIR!!

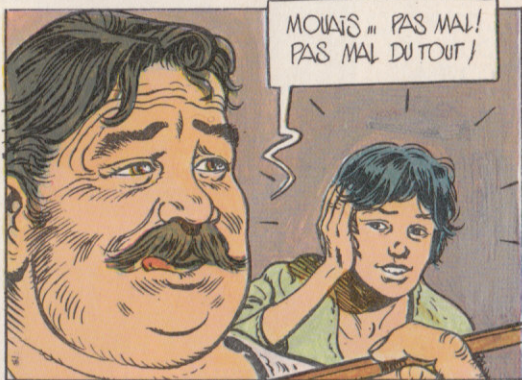


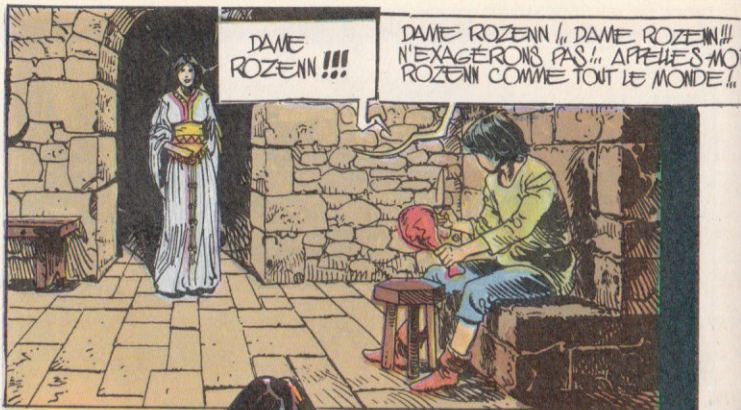
... GWEN RECUT UNE AMPLE PROVISION D'INSULTES ET DE  
COUPS DE CORDE ! MAIS IL SERRA LES DENTS ET POINT  
NE RÉPONDIT.



PETIT À PETIT, MÂTRE JAN CESSA DE RÉPRIMANDER SON ÉLÈVE  
ET GWEN, ALORS, RETROUVA LE SOURIRE...

AÏNSI APPRIT-IL À  
DOSER LES  
ÉPICES, À  
CONFECTIONNER  
LES SAUCES ET  
À ACCOMMODER  
LES VIANDES.





DAME  
ROZENN !!!

DAME ROZENN !!, DAME ROZENN !!!  
N'EXAGÉRON PAS !! APPELES-MOI  
ROZENN COMME TOU LE MONDE !!



... PRÊTE-MOI  
DONC TON  
COUTEAU !!

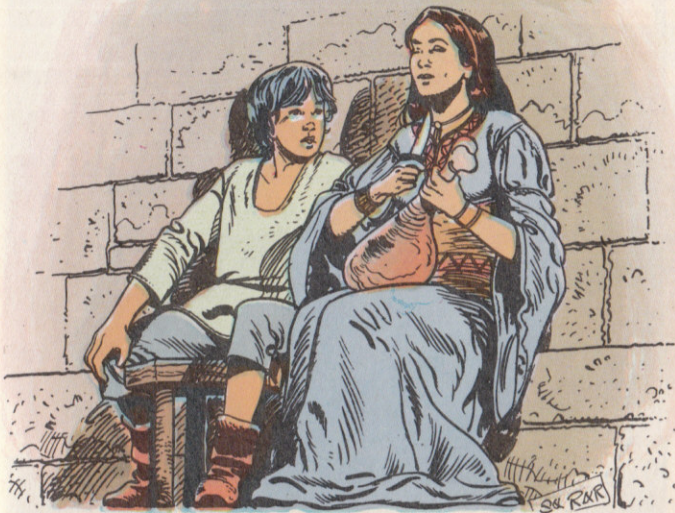
HEIN ?? HEU...  
AH! MON COUTEAU!!!



DIS DONC, PETIT VOEUR, TU NE  
M'AS JAMAIS RACONTÉ PAR  
QUEL MIRACLE TU ÉTAIS DE-  
VENU CUSINIER ?

AH?!

ROZENN - SA PREMIÈRE AMIE AU CHATEAU - ÉTAIT UNE FEMME BIEN CURIEUSE . ELLE AVAIT, DIT-ON, GUÉRI LE ROI IL YA QUELQUES ANNÉES ET, DES LORS, ELLE EXERÇAIT UNE CHARGE OFFICIEU- SE D'APOTHECAIRE ET DE MÉDECIN.



« LOYS EST DONC INTERVENU AUPRÈS DU SERGENT POUR QUE L'ON M'EMMÈNE AU CHATEAU . C'EST POUR AINSI DIRE GRÂCE À LUI QUE J'AI ÉVITÉ LA CORDE ! »



«ET CETTE SORCIÈRE  
QU'ILS VENAIENT DE  
PENDRE, COMMENT  
S'APPELAIT-ELLE?»

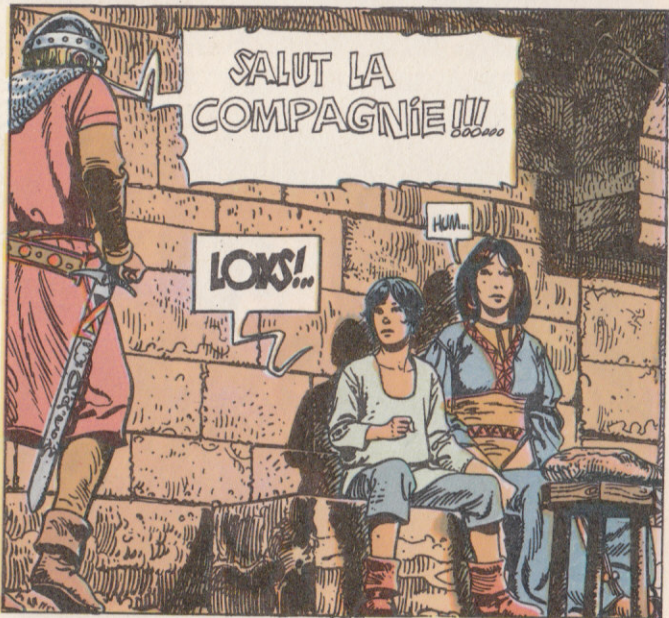
«LA... LA SORCIÈRE...  
ELLE S'APPELAIT...»



SALUT LA  
COMPAGNIE!!!

LOKS!!!

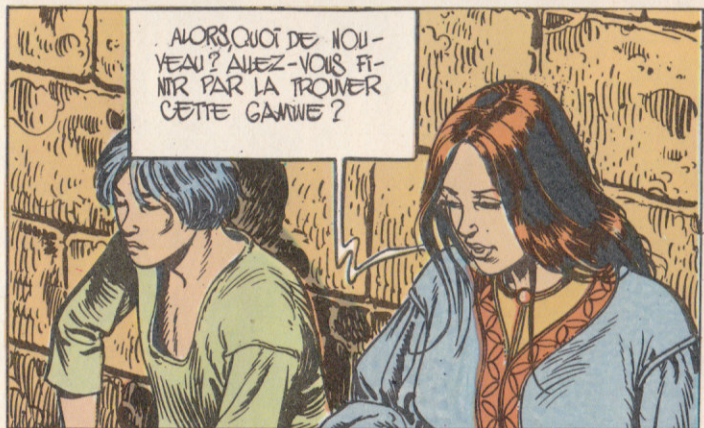
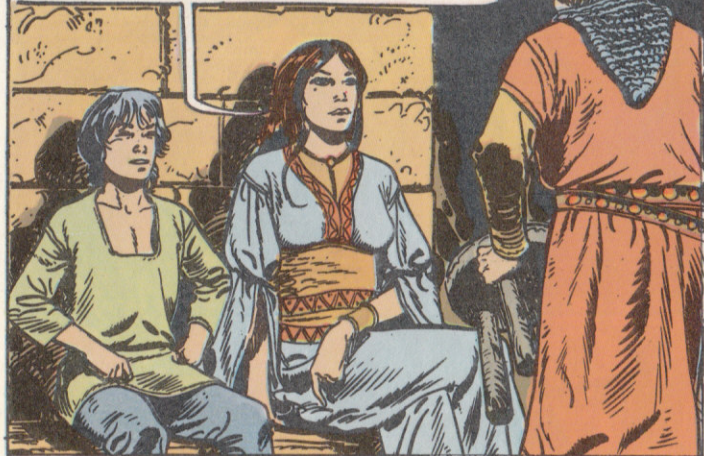
HUM...





... D'ES DONC, GARGON,  
TU ME SEMBLES BIEN BA-  
VARD! AURAIS-JE ÉTÉ  
MAL AVISÉ DE NE T'A-  
VOIR POINT COUPÉ  
LA LANGUE ?

NE LE GRONDE PAS! C'EST MOI QUI LE QUES-  
TIONNAIS. N'AYE CRAINTE, JE LE PENSE ASSEZ  
MUR POUR NE PAS ALLER RACONTER TES SE-  
CRETS A TOUT VENT!



ALORS QUOI DE NOU-  
VEAU? ALLEZ-VOUS FI-  
NIR PAR LA TROUVER  
CETTE GAMME ?

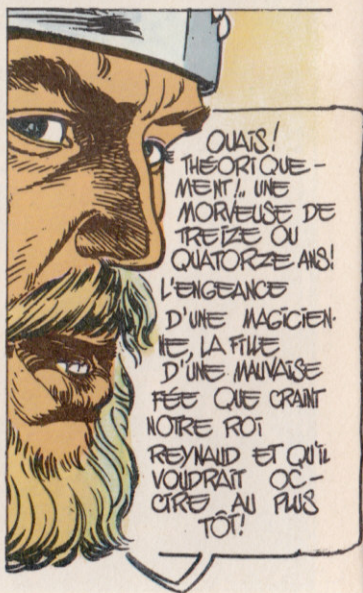


TU PARLES !!

"À SE DEMANDER SI  
TOUTE CETTE HISTOIRE  
N'A PAS ÉTÉ COMPLÈTE-  
MENT INVENTÉE!"



VOUS  
CERCHER  
UNE FILLE  
?



Ouais!  
THÉORIQUE-  
MENT !! UNE  
MORVEUSE DE  
TREIZE OU  
QUATORZE ANS!  
L'ENGEANCE  
D'UNE MAGICIE-  
NE, LA FILLE  
D'UNE MAUVAISE  
FÉE QUE CRAINT  
NOTRE ROI  
REYNAUD ET QU'IL  
VOUDRAIT OC-  
CIRE AU PLUS  
TÔT!

« ON A SÛRMENTÉ  
CAMPAGNES  
GRÈVES ET  
FORÊTS, ON A  
FOUILLÉ ET  
FOUILLÉ LES  
VILLAGES ON A... »

MATS, SI VOUS LA TROU-  
VIEZ, COMMENT POUR-  
RIEZ-VOUS LA RE-  
CONNAÎTRE ?

SIMPLE ! ELLE A UN SIGNE,  
UNE MARQUE, GRABÉE À  
L'ÉPAULE ! »



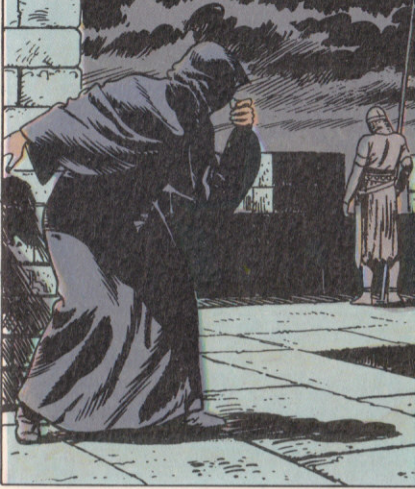
C'EST ÇA !  
JUSTE LÀ !!!...



COMMENT  
DIABLE !!!

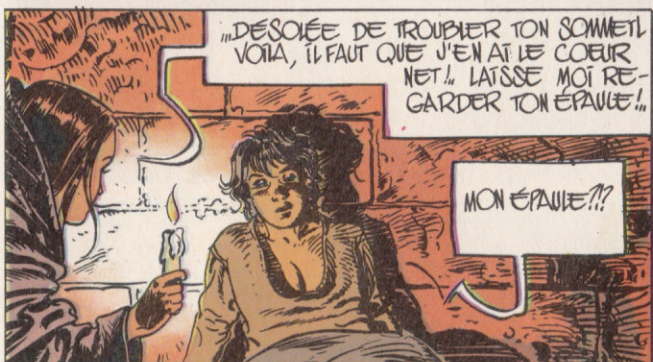


LE SOIR MÊME...



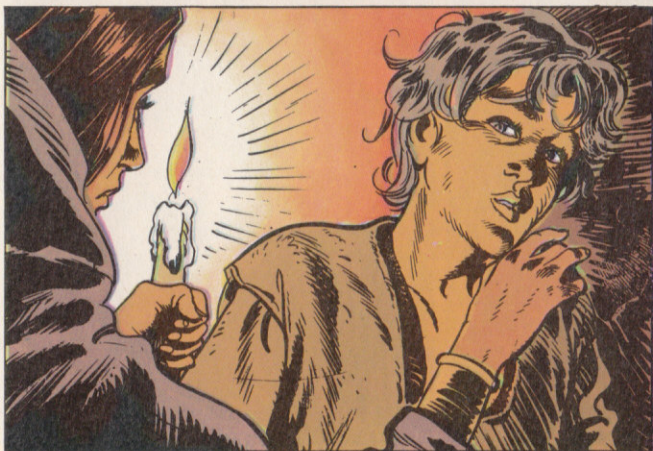



C'EST MOI, ROZENN!



„DÉSOLÉE DE TROUBLER TON SOMMET!  
VOIÀ, IL FAUT QUE J'EN AIE LE COEUR  
NET!.. LAISSE MOI RE-  
GARDER TON ÉPAULE!..

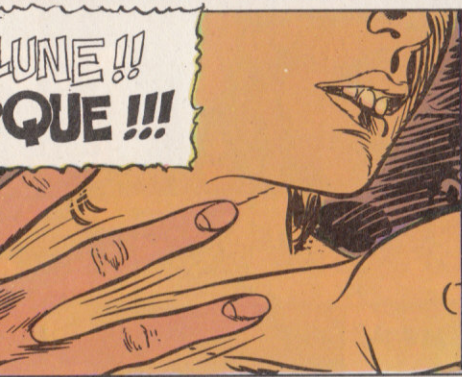
MON ÉPAULE!??






« TU N'AS RIEN À  
CRAINDRE DE  
MOT! JE SUIS  
TON AMIE! »

« FAIS VOIR!!! »

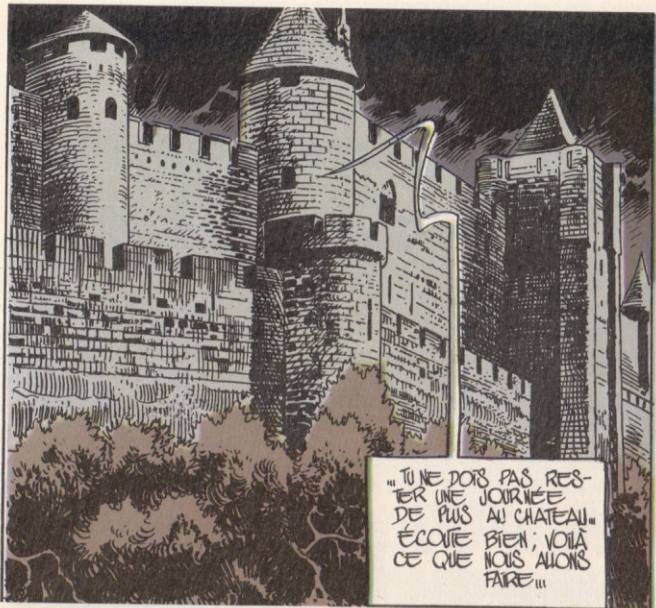


GRANDE LUNE !!  
LA MARQUE !!!



« C'EST BIEN CE QUE  
J'AVAIS DEVINÉ !!  
MALHEUREUX! SAIS-TU QUE  
TU ES ICI EN DANGER...  
« DE MORT ??! »





"TU NE DOIS PAS RESTER UNE JOURNÉE DE PLUS AU CHATEAU. ÉCOUTE BIEN ; VOILÀ CE QUE NOUS AVONS FAIRE !!!"

CETTE NUIT LÀ, GWEN NE S'ENDORMIT QUE FORT TARD ET TOUS SES RÊVES FURENT PEUPLES D'IMAGES D'ÉVASION !!!

QUI VA LÀ ?!

YVES KERLOCH !  
RELEVÉ DE  
LA GARDE !



"POURTANT LE DESTIN EN AVAIT, SEMBLÉ-T-IL DÉCIDÉ BIEN AUTREMENT !!!"



**GWEN! GWEN!??**

OÙ ES-TU??



**DÉPÊCHE-TOI!  
MAÎTRE JAN TE  
DEMANDE!  
VÎTE !!**

« AH TE VOIÀ ! CE N'EST PAS TROP TÔT!  
AURATS-TU OUBLIÉ QU'IL Y A AUJOUR-  
D'HUI RÉCEPTION AU CHÂTEAU ? »

« AVEZ VÎTE  
À L'OUVRAGE ! »



« VOUS AÏDEREZ TOUS LES  
DEUX AU SERVICE CE MIDI  
À ONZE HEURES, VOUS EN-  
FIEREZ DES VÎRÉES ET  
VOUS ÎREZ VOUS PRÉSENTER  
AU GRAND CHAMBEÏAN ! »



BON !!



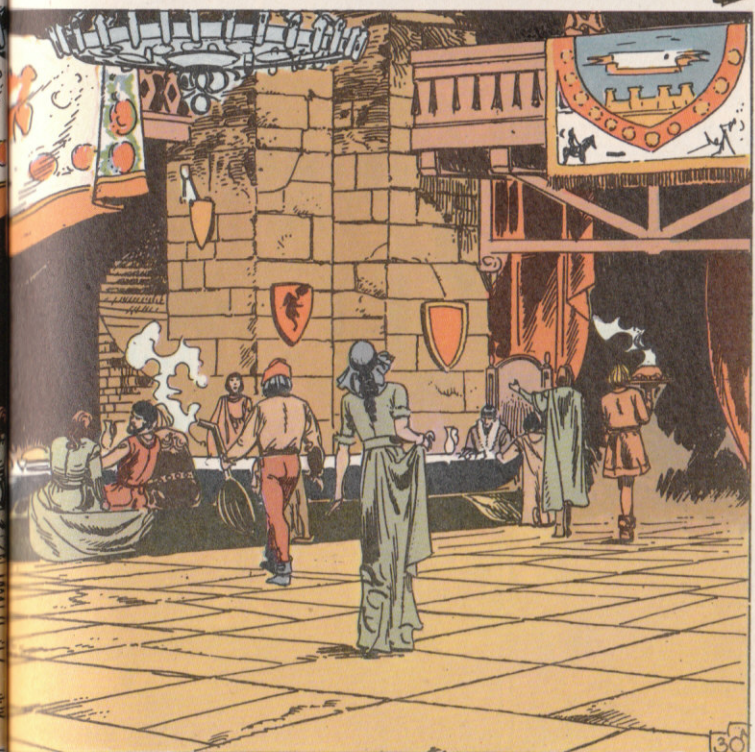
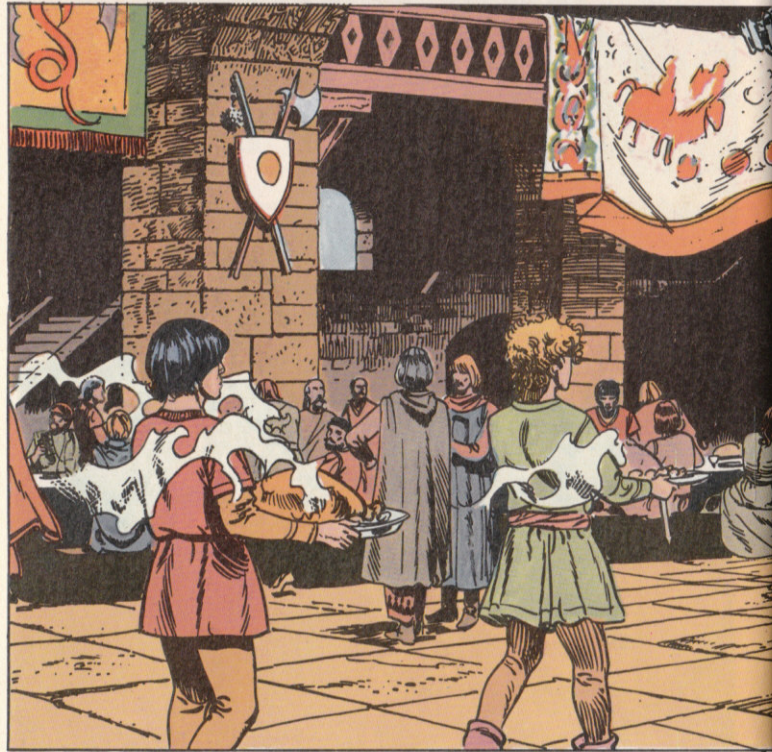
« VOUS SERVIREZ D'ABORD  
LE ROI, PUIS LA REINE ET  
LE SÉNÉCHAL, ET ENSUITE  
LES VASSAUX ET N'OUBLIEZ  
PAS DE TOUJOURS  
VOUS PLACER À LA  
DROITE DE LA PER-  
SONNE À QUI VOUS  
PRÉSENTEZ LE PLAT. »

RODRIQUE  
ROUGE ET  
STRICELAIS

C'EST BIEN, AVEZ-Y !

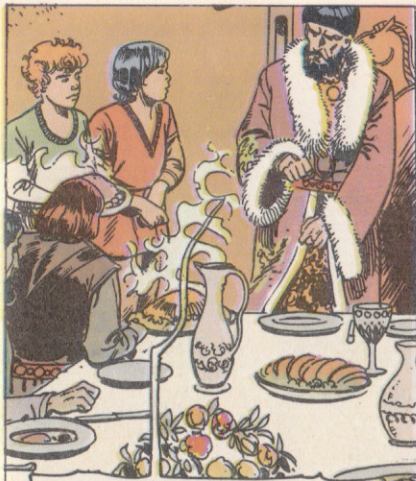


29



30





QU'ON LE  
FOUETTE

**PESTE NOIRE !!!**  
CET IMBÉCILE A SOUILLÉ  
MES HABITS !!!



MAJESTÉ, TOUT CECI EST  
MA FAUTE ! CE GARÇON  
SERVAIT POUR LA PREMIÈ-  
RE FOIS ET SA MALADRES-  
SE N'EST QUE ...



TAIS-TOI !!! ET  
QU'ON LE FOUETTE  
CÉANS!!



**MESSIEURS  
ATTENDEZ!**  
JE VAIS LE FOUETTER  
MOI-MÊME !!



**EH, DRÔLE !!** NE TA-T'ON JA-  
MAIS ENCORE ENSEIGNÉ  
LE RESPECT? SI TEL EN EST, VOI-  
CI LA PREMIÈRE LEÇON !!!



EST-CE POSSIBLE ?? **GRAND DIEUX !!**  
JE RÊVE !!!



?!?

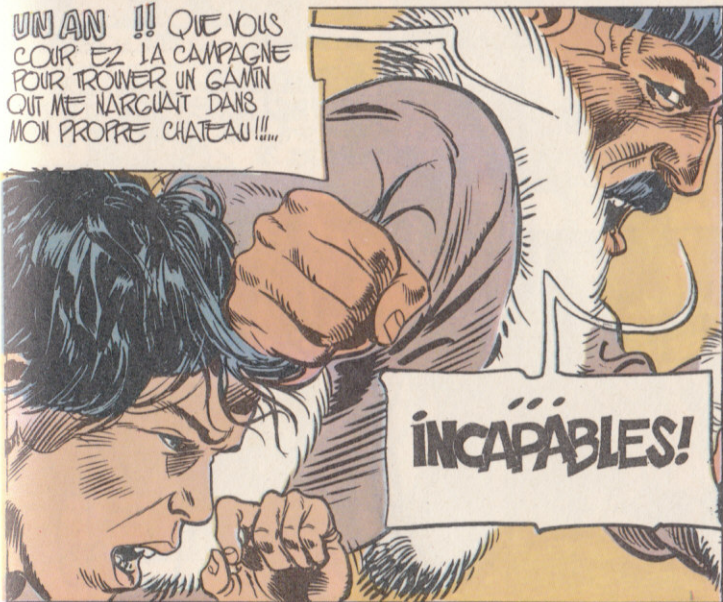


**LA MARQUE!!!**

**IL A LA MARQUE!!!**  
LA VOYEZ-VOUS, TAS D'IMBÉCILES???



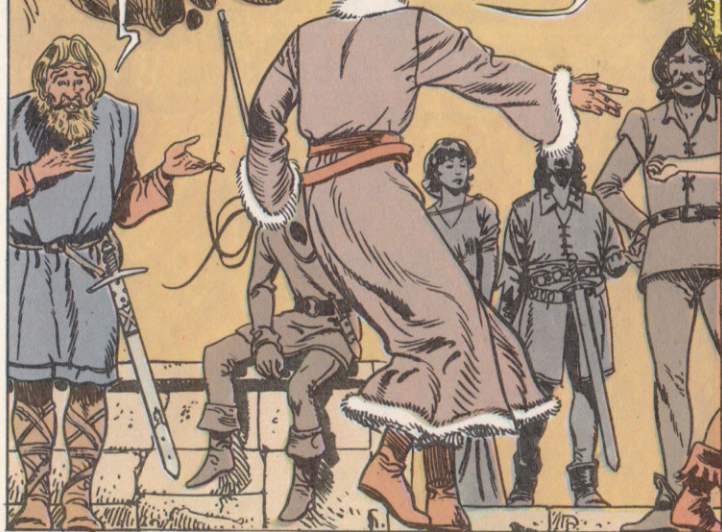
**UN AN !!** QUE VOUS  
COUR EZ LA CAMPAGNE  
POUR TROUVER UN GAMIN  
QUI ME NARGUAIT DANS  
MON PROPRE CHATEAU!!!



**INCAPABLES!**

MAIS SIRE, VOUS AVIEZ  
DIT; **UNE FILLE!**..

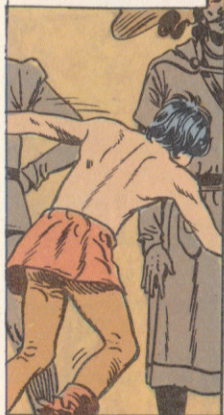
**SILENCE!!** BONS  
À RIEN!! LA VIEILLE  
AURA MENTI, C'EST TOUT!



**ALEZ!!!**

QU'ON LE JETTE  
DANS UNE BASSE  
FOSSE!!!

... **NON, ATTENDEZ!!!** J'AI UNE MEILLEU-  
RE IDÉE... **HE! HE!** DITES-LE DONC MON JEU-  
NE AMI, VOUS EST-IL DÉJÀ ARRIVÉ DE SOUF-  
FRIR DU VERTIGE?..



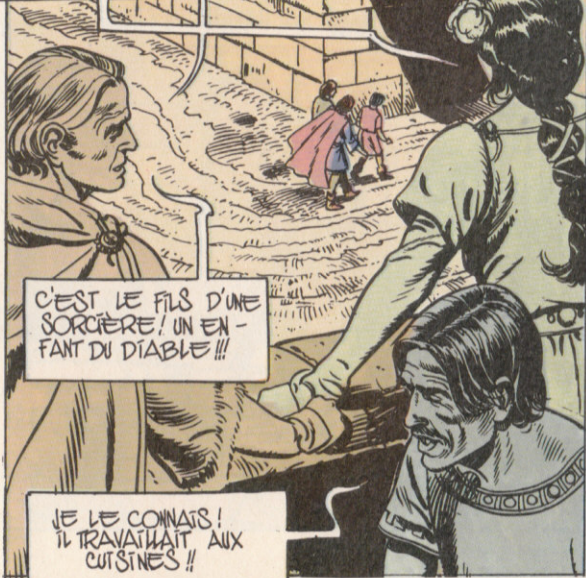
LE  
MAHEUREUX!



...DU VERTIGE ?  
QU'A-TIL BIEN  
VOULU DIRE ?

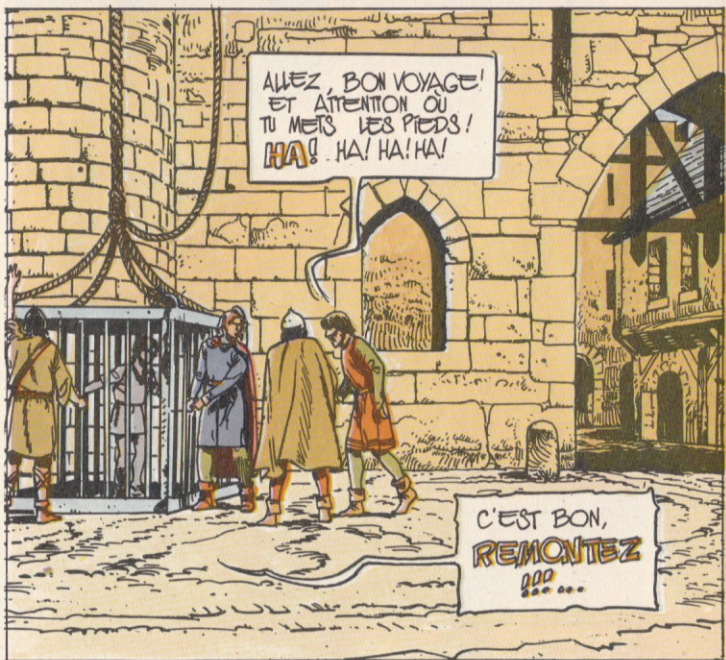
C'EST CEUX QUE LES SOLDATS  
CHERCHAIENT ! OUI, CEUX QUI A  
LA MARQUE !!

MAIS, QU'A-TIL FAIT ?



C'EST LE FILS D'UNE  
SORCIÈRE ! UN EN -  
FANT DU DIABLE !!!

JE LE CONNAIS !  
IL TRAVAILAIT AUX  
CUTSINES !!



**NON!**  
**PITIE!!... J'AI RIEN**  
**FAIT!!!**

SI ÇA VA PAS,  
FERME LES  
YEUX!!!

HA!  
HA!  
HA!

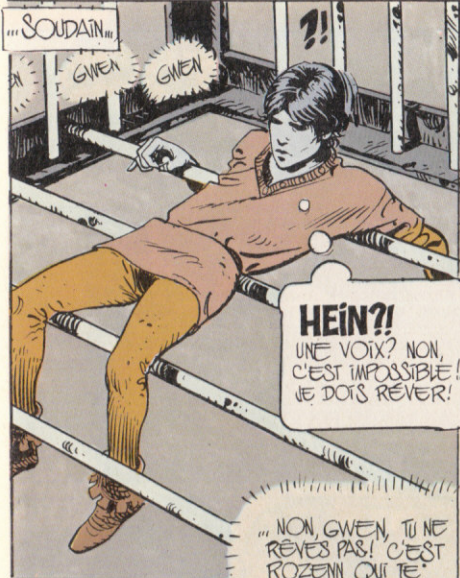
AAAH!!\* QUE VOICI UN BEAU  
SPECTACLE!





LES HEURES ET LES HEURES, ONT  
PASSÉ. DANS SA CAGE DE FER  
SUSPENDUE À QUELQUES SOIXANTE  
PIEDS DU SOL, ET GARDÉE PAR TROIS  
HOMMES D'ARME, GWEN A MALGRÉ  
TOUT FINI PAR S'ENDORMIR...





... SOUDAIN...

GWEH

GWEH

**HEIN?!**  
UNE VOIX? NON,  
C'EST IMPOSSIBLE!  
JE DOIS RÉVER!

... NON, GWEN, TU NE  
RÉVES PAS! C'EST  
ROZENN QUI TE  
PARLE...



OÙ ÊTES-  
VOUS  
???



DERRIÈRE LA MEUR-  
TRIÈRE... AU DESSUS  
DE TOI... TU VOIS MA  
MAIN? GWEN!!! ÉCOUTE-  
MOI! IL FAUT ABSOLU-  
MENT QUE TU T'ÉVADES CETTE  
NUIT!



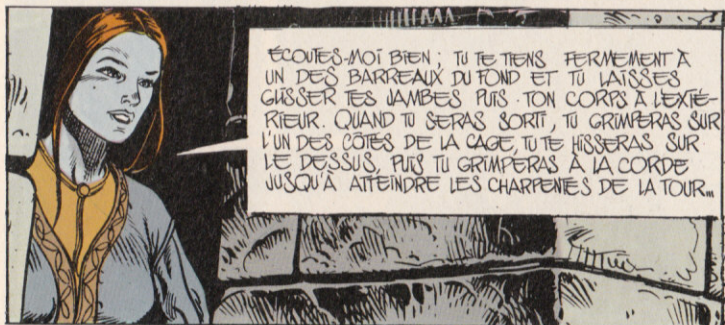
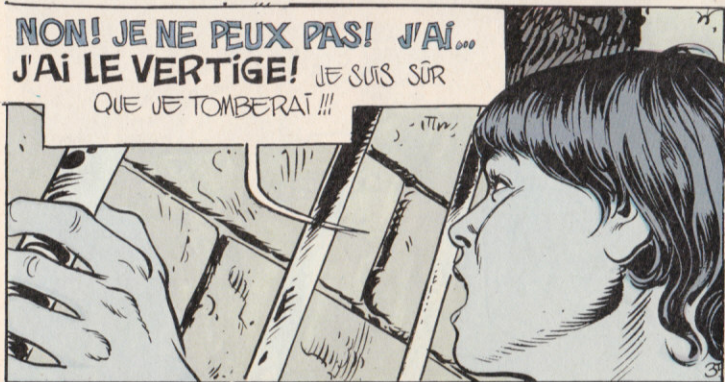
**M'ÉVADER?!**  
OUI, MAIS  
COMMENT?!





VOILA CE QUE TU VAS FAIRE. LA CAGE EST VERROUVILLÉE! IL FAUT DONC QUE TU TE GISSES ENTRE LES BARREAUX DU FOND!

**NON! JE NE PEUX PAS! J'AI... J'AI LE VERTIGE!** JE SUIS SÛR QUE JE TOMBERAI!!!



ÉCOUTES-MOI BIEN; TU TE TIENS FERMEMENT À UN DES BARREAUX DU FOND ET TU LAISSES GISSER TES JAMBES PUIS TON CORPS À L'EXTÉRIEUR. QUAND TU SERAS SORTI, TU GRIMPERAS SUR L'UN DES CÔTES DE LA CAGE, TU TE HISSERAS SUR LE DESSUS, PUIS TU GRIMPERAS À LA CORDE JUSQU'À ATTEINDRE LES CHARPENTES DE LA TOUR...





LES GARDES SONT  
NEUTRALISÉS! C'EST  
TA SEULE CHANCE,  
GWEN! IL FAUT QUE  
TU ESSAYES !..

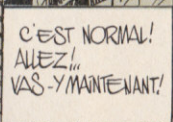
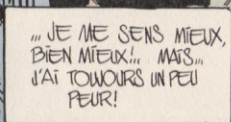
JE NE POURRAI JAMAIS!  
NON! NON! C'EST TROP HAUT!  
J'AI... J'AI TROP PEUR!!!



...TU AS CONFIANCE  
EN MOI ?..



BIEN!.. FERME TES  
YEUX ET LAISSE TA  
TÊTE REPOSER, JE  
VAIS TE COMMUNIQUER  
MA FORCE!.. TOUTE  
MA FORCE !..





NE REGARDE PAS EN BAS!!!



LA CORDE!!!



ÇA Y EST!  
ENCORE QUELQUES  
PIEDS ET...



C'EST BON!

OH!!  
UN SOLDAT!!!

!



C'EST MOI, LOYS!  
N'AIE PAS PEUR!  
TU Y ES PRESQUE



PFFFFFFF!!

ET VOIÀ!! HOPI!!  
MES COMPLIMENTS  
JEUNE HÉROS!



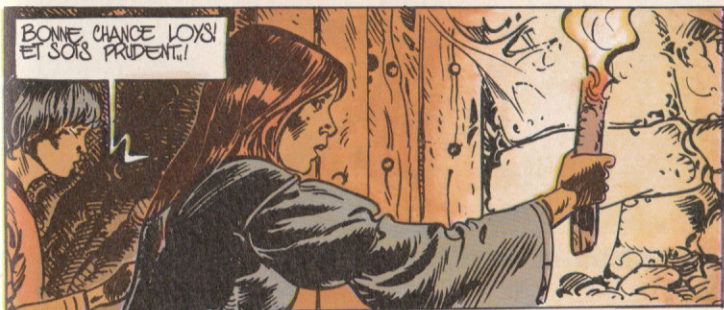
C'EST PAS TOUT, IL  
FAUT FAIRE VITE! À CHA-  
QUE INSTANT, QUELQU'UN  
RISQUE DE VENIR ET  
DE TOUT DÉCOUVRIR...



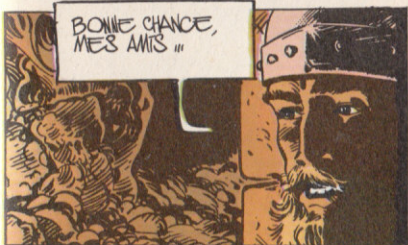
JE REFERMERAI LA  
PORTE DERRIÈRE VOUS  
PUIS RETOURNERAI M'AL-  
LONGER PARMI LES  
GARDÉS, AINSI PENSE-  
RAT-ON QUE J'AI MOI  
AUSSI SUCCOMBÉ À LA  
DROGUE DE TON VIN !!



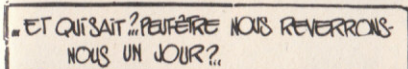
C'EST ICI !!



BONNE CHANCE LOYS!  
ET SOIS PRUDENT !!



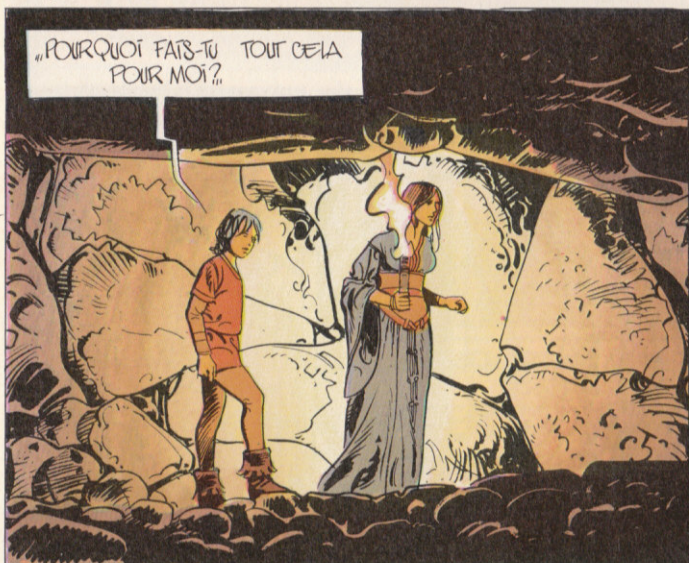
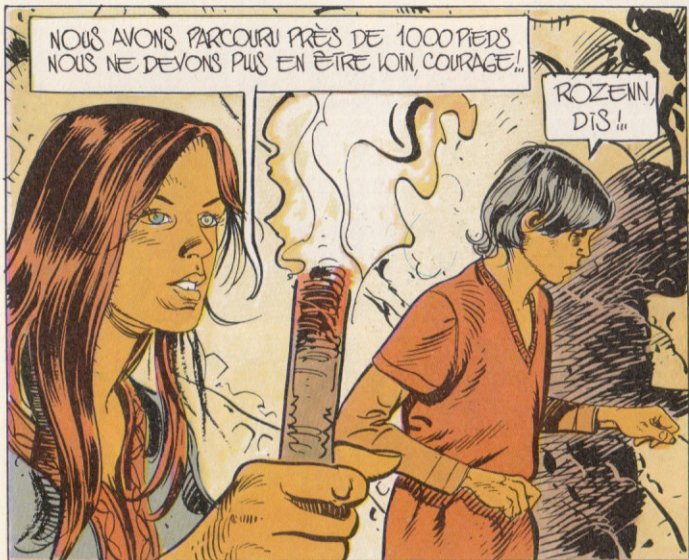
BONNE CHANCE,  
MES AMIS !!



.. ET QUI SAIT ? PEUT-ÊTRE NOUS REVERRONS  
NOUS UN JOUR ?..

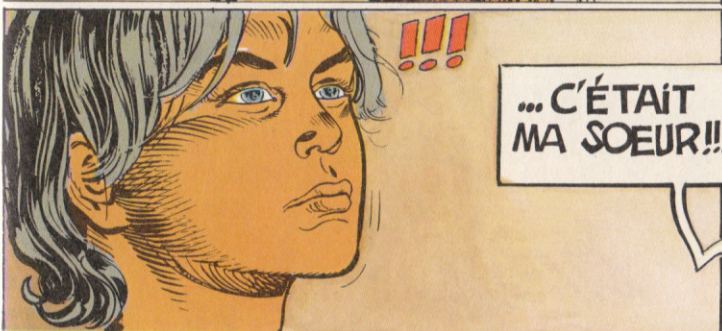


BRRRR... QUEL ENDROIT  
SINISTRE !!





LA SORCIÈRE DONT TU M'AS PAR-  
LÉ CELLE QUI ÉTAIT TON AMIE  
CELLE QUE LES SOUDARDS ONT  
PENDUE S'APPELAIT-ELLE PAS  
TSENCRE??



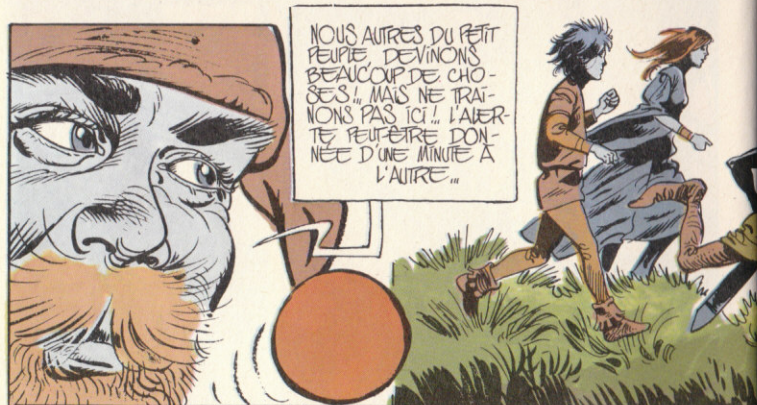
... C'ÉTAIT  
MA SOEUR!!!



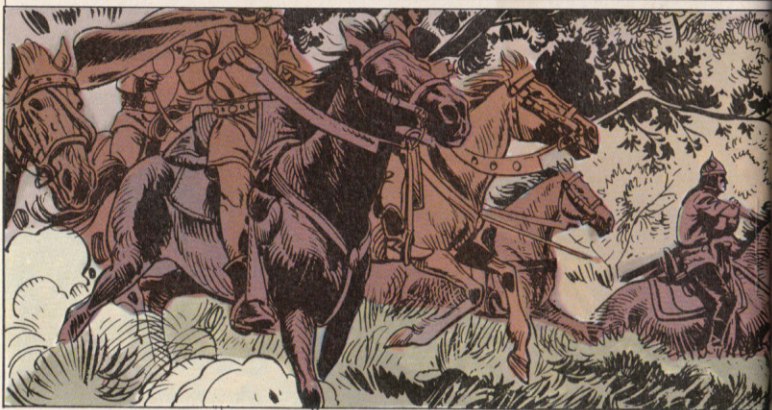
REGARDE!!  
DE LA LUMIÈRE...  
NOUS ARRIVONS À  
L'AIR LIBRE!



LES  
VOÏÀ!!







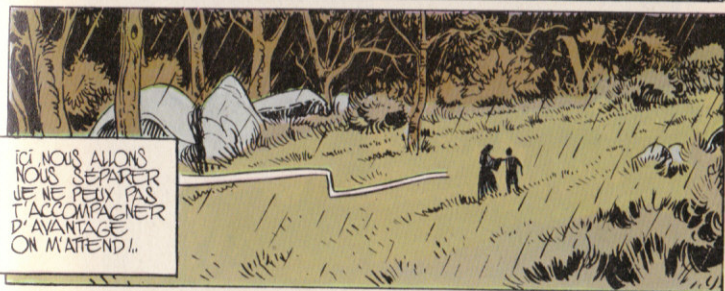
VIENS !! FAISONS CE  
QU'ILS DISENT !!

...ILS ONT VU SE FAI-  
RE TIER POUR NOUS??

PAS DE DANGER! ILS SE  
BATENT AUTREMENT MIEUX  
QUE TOUS LES SOUDARDS  
DE REMAUD !!

LES VOIÀ!  
PRÊTS !!







MAIS... OÙ VAIS-JE  
ALLER ?!!



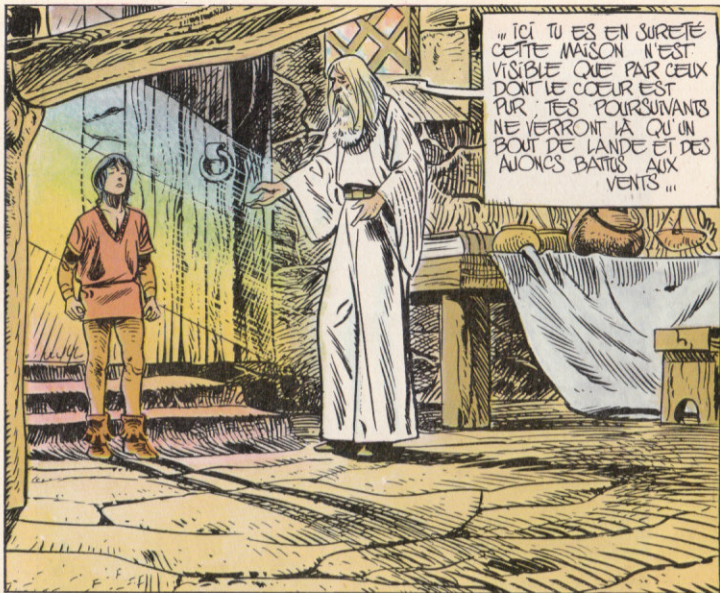
ALLONS, DU COURAGE ! CE NE SONT  
NI TSENGRE, NI LOYS  
NI MOI QUI T'AVONS  
GUIDÉ JUSQU'ALORS, C'EST TON DESTIN  
ET LUI SEUL ! AIE FOÏ EN LUI, COMME  
NOUS TOUS AVONS FOÏ EN TOÏ !

VA, LES DIEUX  
GUIDERONT TES PAS !  
ADIEU GWEN !



UNE MAISON  
ET ?!  
OSERAI-JE ?





" ICI TU ES EN SURETÉ  
CETTE MAISON N'EST  
VISIBLE QUE PAR CEUX  
DONT LE COEUR EST  
PUR ; TES POURSUIVANTS  
NE VERRONT LÀ QU'UN  
BOUT DE LANDE ET DES  
AIGLES BATTUS AUX  
VENTS ... "



UN ENCHANTEMENT  
MAIS ALORS VOUS  
ÊTES ...

OUI, UN DRUIDE, GARDIEN DE LA  
SAGESSE ET GRAND PRÊTE DU  
SOLEIL ! MON NOM EST ARAWN  
ET DEPUIS LONGTEMPS DÉJÀ, J'AT-  
TENDAIS TA VENUE ... IL EST GRAND  
TEMPS POUR TOI DE SAVOIR ...



PRENDS UN  
SIÈGE PETIT  
HOMME ET  
ÉCOUTE ...

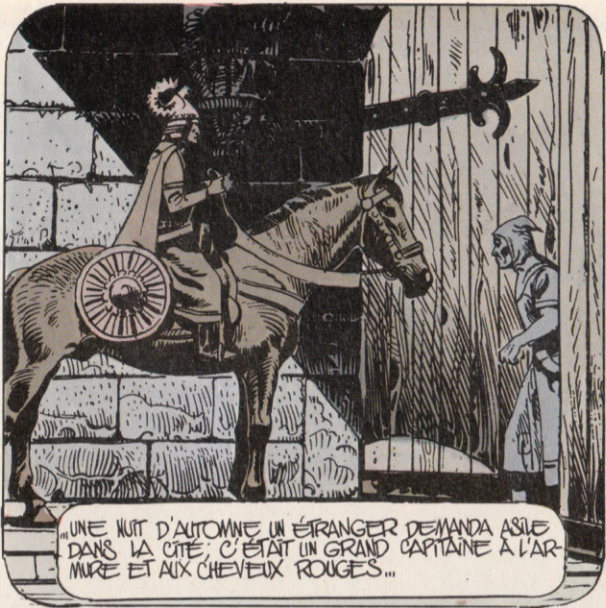
"IL Y A QUELQUE QUINZE ANNÉES DE CELA, ENTRE DOUARNÉEZ ET FORT-BLANC UNE IMMENSE CITÉ DRESSAIT SES REMPARTS AU MILIEU DE L'OcéAN. EN CES HAUTS MURS, GRALON-FILS-DE KONAN TENAIT SA COUR; **XS-EN-MER**, PLUS BELLE VILLE D'ARMOR, ÉTAIT ALORS CITÉ ROYALE.



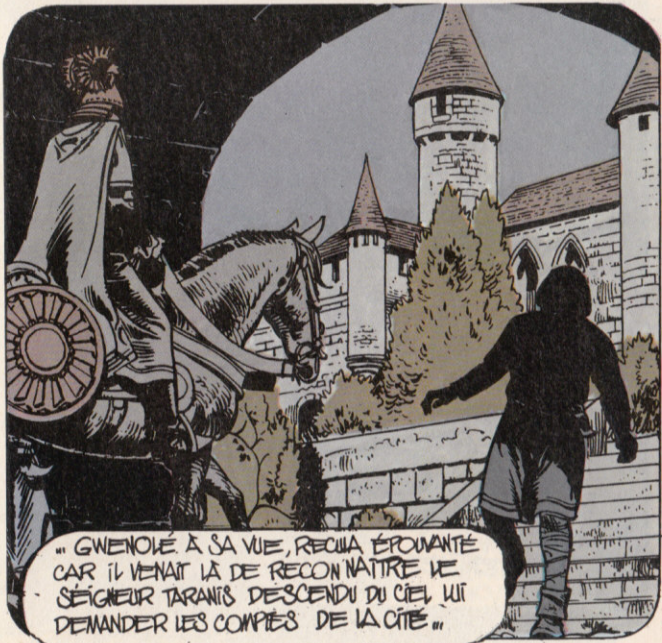
« MAIS LE ROI SE FAISAIT VIEUX ET CHAQUE  
JOUR S'EN REMETTAIT D'AVANTAGE À  
GUENOLE, SON RUSÉ COM SEILLER. OR  
CEUX-CI, AMI DES CHRÉTIENS ET DES FRANÇOIS  
S'ÉTAIT JURÉ DE COMBATTRE LA RELIGION  
DE SES PÈRES AFIN D'IMPOSER À TOUS  
LE CULTE DU DIEU CRUCIFIÉ, AINSI FIT-IL DÉ  
FRUIRE LES SANCTUAIRES, AINSI FIT-IL  
EMPRISONNER LES DRUIDES ET  
PERSÉCUTER LEURS FIDÈLES... »

« HEUREUSEMENT, DANS  
SON INFINIE SAGESSE  
TARANIS AVAIT DONNÉ À  
GRALON UNE FILLE, ET  
CETTE FILLE N'ÉTAIT AU-  
TRE QUE LA FÉE  
**MORGANE**... »





« UNE NUIT D'AUTOMNE UN ÉTRANGER DEMANDA ASILE  
DANS LA CITÉ; C'ÉTAIT UN GRAND CAPITAINE À L'AR-  
MURE ET AUX CHEVEUX ROUGES... »



« GWENOLÉ À SA VUE, RECULA ÉPOUVANTÉ  
CAR IL VENAIT LÀ DE RECONNAÎTRE LE  
SEIGNEUR TARANTIS DESCENDU DU CIEL QUI  
DEMANDER LES COMPIÉS DE LA CITÉ... »





TOUTE LA JOURNÉE, TOUTE LA  
NUIT ET ENCORE TOUTE LA  
JOURNÉE, TARANIS PARCOU-  
RUT LA VILLE À LA RECHER-  
CHE DES ÂMES QUI LUI SE-  
RAIENT RESTÉES FIDÈLES  
IL N'EN TROUVA QU'UNE,  
CELLE DE MORGANE LA  
"BELLE ÂME" COMME LA  
NOUVAIENT LES COURTISANS...

EN LA SECONDE NUIT QU'IL PASSA  
DANS LA CITÉ, TARANTS AMA MORGANE  
ET, DE CETTE UNION AVAIT NAITRE UN  
ENFANT. ALORS, EN AMOUR DE CET ENFANT  
À NAITRE, LE DIEU EUT PITTÉ DE LA CITÉ  
PARJURÉ ET LUI ACCORDA UNE ANNÉE DE  
RÉPIT. AU TERME DE CETTE ANNÉE, SI LA  
VILLE PERSISTAIT EN SA FOLIE ; IL COM-  
MANDERAIT À L'OcéAN DE SE JETER  
SUR SES MURATHES ET DE LES PRENDRE



UNE ANNÉE SE PASSA  
DONC MAIS RIEN  
N'INTERVINT QUI NE  
CHANGEA LA FOLIE DE  
SES HABITANTS. AUSSI  
PAR UNE FROIDE NUIT  
D'OCTOBRE, UN  
GIGANTESQUE RAZ  
DE MAREE DEFEREA  
SUR LA VILLE  
EMPORTANT TOURS,  
REMPARTS, HOMMES  
ET ANIMAUX. TOUS  
PÉRIRENT HORMIS  
LE VIEUX GRALON,  
MORGANE ET SON  
NOUVEAUNE...



LE ROI NE SE REMIT JAMAIS DE L'ANEANTISSEMENT DE SA VILLE. IL EN PERDIT PAROLE ET RAISON ET, TOTALEMENT HEBETE, FUT RECUEILLI PAR SON NEVEU QUI BIENTOT LUI SUCCEDA SOUS LE NOM DE REYNAUD IV...



QUANT À MORGANE DONT LA NATURE SEMI-MAGIQUE ET LA VIE AVENTUREUSE NE POUVAIENT S'ACCOMODER DE L'EDUCATION D'UN ENFANT, ELLE CONFIA LE NOUVEAU NE À UNE HUMBLE FAMILLE DE PECHEURS...



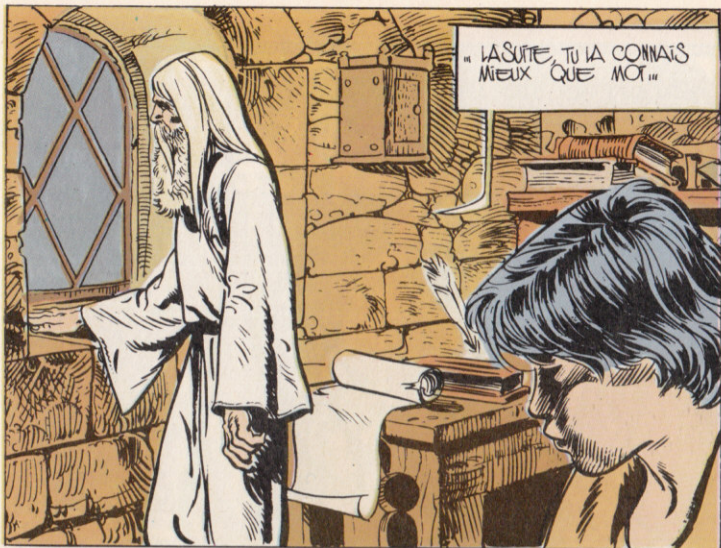
"TOUTEFOIS AFIN D'ÊTRE BIEN SÛRE DE LE RECONNAÎTRE, EUE APPOSA SA MARQUE SUR L'ÉPAULE DE L'ENFANT." AINSI TREIZE ANNÉES DURANT, VÉCU GWEN PETIT FILS DE GRAÛN, ARRIÈRE PETIT FILS DE KONAN MERTADEC !



"MAIS VOILÀ QU'UN JOUR, ILY A SIX MOIS DE CELA, REYNAUD EUT VENT DE L'EXISTENCE DE L'ENFANT. IL EN RESSENTIT AUSSITÔT GRANDE PEUR ET ÉMOT CAR L'ENFANT, HÉRITIER EN LIGNE DIRECTE, NE MANQUERAIT PAS DE LUI RAVIR UN JOUR SON TRÔNE. SES CAPTAINES FIRENT ALORS PISONNIÈRE LA SAGE FEMME QUI DIT-ON AVAIT ASSISTÉ MORGANE LORS DE SES DOULEURS."



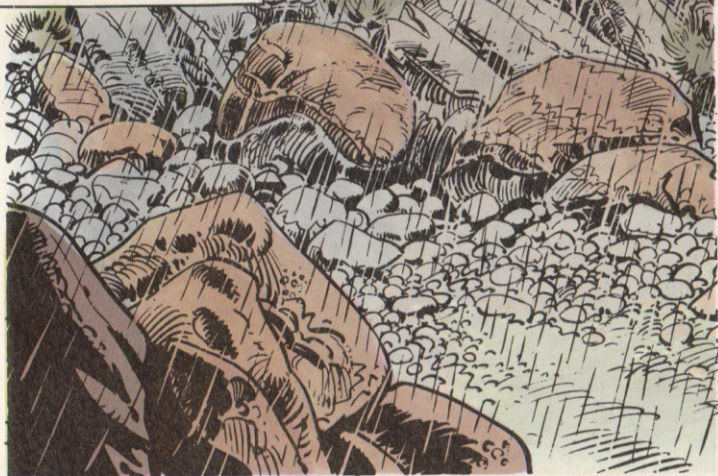
"SOUmise À LA QUESTION, LA PAUVRE FEMME NE PUT QU'AVOÛER ET LA NAISSANCE, ET LA MARQUE, ET L'ADOPTION PAR DES GENS, SIMPLES. CEPENDANT, PAR FIDÉLITÉ À LA DAME ET PAR AMOUR DE L'ENFANT, EUE MENTIT SUR LE SEXE. AINSI, LES SOUDARDS FURENT-ILS LANCÉS À LA RECHERCHE D'UNE FILLE."



" MAIS FOIN DU PASSÉ PARLONS MAINTENANT DE TON Avenir !... TU NE PEUX PAS RESTER D'AVANTAGE EN ARMORIQUE. A CETTE HEURE-CI LES SOLDATS DE REYNAUD DOIVENT FOUILLER CHAQUE POUCE DE FORÊT ET CHAQUE ARPENT DE TERRE..."

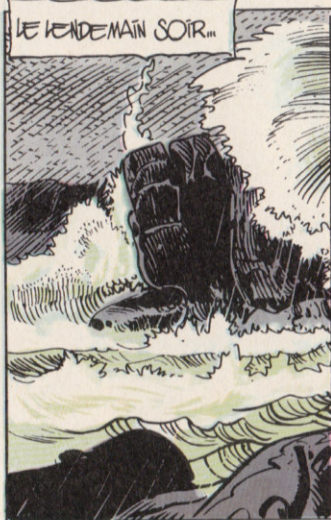


AUSI TE FAUT-IL QUITTER  
LE CONTINENT AU PLUS VITE!  
DÈS DEMAIN, UN NAVIRE  
VIENDRA TE PRENDRE  
POUR T'EMMENER VERS  
L'ÎLE DE BRETAGNE.  
LA-BAS EN SÉCURITÉ,  
TU POURRAS APPRENDRE  
LE MÉTIER DES ARMES.



ALORS, QUAND TU AURAS  
DÉVELOPPÉ L'ADRESSE  
ET LA FORCE QU'IL SIED  
À UN FUTUR ROI, MORGANE  
SE MANIFESTERA ET TE  
DEVOTERA SES PLANS!

LE LENDEMAIN SOIR...



JE NE VOIS PAS  
DE BATEAU !!



POURTANT, IL EST  
LA!!



REGARDE!



ALLEZ, SOUQUEZ FERME! MIEUX  
VAUT NE PAS TRAINER DANS LES  
PARAGES!!



TES AMIS ONT TENU À VENIR TE DIRE ADIEU.



BRAZ TU ES BLESSÉ!?

BOR!  
LOF...  
TWAEL  
OH!

PFF... TROIS FOIS RIEN! UN DE CES  
SOUDARDS MAL E-  
LEVES... D'AILLEURS  
JE L'AI AUSSITOT  
REMIS À SA  
PLACE...

ADIEU MES  
AMIS! ADIEU...  
MERCÏ EN-  
CORE POUR  
VOTRE AIDE  
ET VOTRE  
AMITÉ!..

D'UN REVERS  
DE MASSE  
D'ARME!..



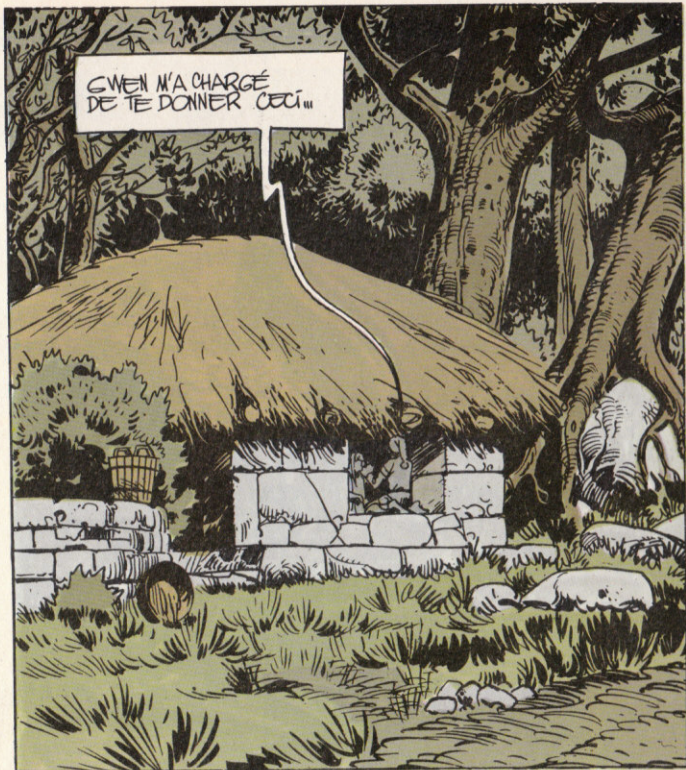
VOILÀ LA BARQUE!

..BOR JE.. J'AIMERAIS TE DEMANDER  
UN DERNIER SERVICE..

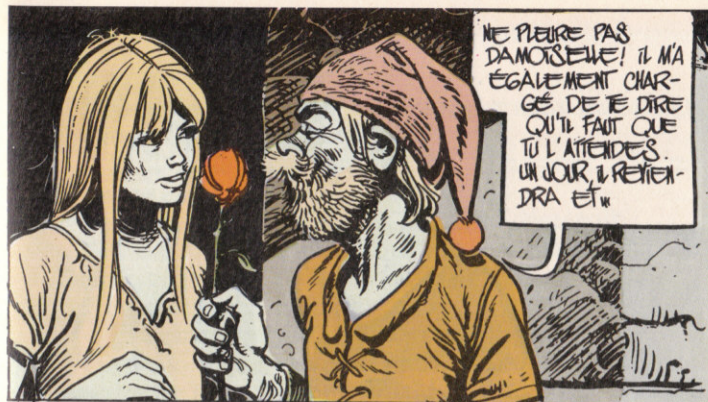


PARLE FILS  
DE ROI, PARLE!  
BOR JE BAVARD  
PEST ENTRE-  
MENT DEVOUÉ





EWEN N'A CHARGÉ DE TE DONNER CECI...



NE PREURE PAS DAMOISELLE! IL M'A ÉGALEMENT CHARGÉ DE TE DIRE QU'IL FAUT QUE TU L'ATTENDES. UN JOUR IL RETIENDRA ET...



ÔÙ EST-IL?!

EN CE MOMENT SUR LE LOURD OcéAN, IL NAVIGUE ENTRE LA PETITE ET LA GRANDE BRETAGNE...

EST-IL TRISTE?

TRISTE? NON, IL EST SEULEMENT PERDU... PERDU DANS LES PÂIS DE LA NUIT, DANS LES MYSTÈRES DU DESTIN... IL IGNORE DANS QUELLES ÉTOFFES, DEMAIN SES RÊVES SERONT COUPÉS... AUSSI INTERROGE-T-IL LE CIEL, GUETTE-T-IL LES ÉTOILES...



RODORPHE/ROUGE 82

**Fin**

46 PROCHAIN ÉPISODE:  
LES CHEVAUX DE LA NUIT



Elle passe sur son front une longue main aux doigts fuselés, et elle murmure :

– Le Diable aux Yeux d'Or... C'est vrai... Je me souviens...

Puis elle secoue la tête et dit avec désespoir :

– C'est impossible... Vous ne connaissez pas le Diable aux Yeux d'Or, ce monstre...

J'interviens, en ricanant :

– Et comment que nous le connaissons...

C'est alors que, derrière nous, éclate un grand rire. Un rire qu'on a souvent entendu, et qu'a rien d'rigolo faut l'preciser. Un rire d'ailleurs qu'est pas tout à fait un rire d'homme. Plutôt celui d'une machine déglinguée qu'essayerait de s'payer une pinte de bon sang.

Et il emplit toute la salle ce rire. A s'demander si va pas faire s'écrouler les murailles.

Le commandant et moi on s'est retournés. Pour nous trouver nez à nez avec lui. Avec Monsieur Ming, alias l'Ombre Jaune, alias le Diable aux Yeux d'Or en la circonstance.

J'ai dit qu'on se trouve nez à nez avec lui. Façon de parler, sûr... Car, si Ming est toujours pareil à lui-même, avec son crâne en boule de pétanque, ses yeux couleur d'ambre et son froc de clergyman, il mesure au moins six mètres de haut, et c'est tout juste si son caillou touche pas l'plafond.

– Tiens, Monsieur Ming en personne! a dit calmement le commandant.

Et j'ai ajouté :

– L'a grandi depuis notre dernière rencontre. C'est bien d'manger son petit gruau d'avoine tous les matins.

– Inutile de jouer au magicien, Ming, a poursuivi le commandant. Ça ne prend pas avec nous. Vous ne réussirez pas à nous faire peur. Nous savons que vous êtes le roi des illusionnistes.

– Vous feriez prendre des vessies pour des lanternes

à une calculatrice électronique, que je dis. Mais, justement, on n'est pas des calculatrices électroniques, le commandant et moi...

– C'est vrai, reconnaît Ming en riant. J'aurais dû penser à ça...

– En plus, dit encore le commandant, ces trucs d'hypnotiseur de foire sont indignes de vous...

– Tout à fait d'accord, dit le Mongol en riant silencieusement. Tout à fait d'accord...

Dare dare, il reprend sa taille normale, qui est à peu près entre la mienne et celle du commandant, ce qui veut dire qu'est plutôt pas petit le mec.

– Comme ça, dit Ming, on sera mieux pour causer...

Et il ajoute aussitôt :

– Je vous trouverai donc toujours sur mon chemin, tous les deux ?

Nous, on se tait, et il poursuit, d'un ton mauvais :

– Allez-vous me dire comment, cette fois, vous avez fait pour parvenir jusqu'à moi ?

Il doit savoir à quoi s'en tenir. Il doit savoir qu'il y a de la Patrouille du Temps là-dessous. Mais, s'il pose la question, c'est pour jouer au grand inquisiteur.

Le commandant sourit, mais il tient les yeux légèrement baissés, pour que ses regards ne rencontrent pas ceux de Ming, et il dit narquoisement :

– On sait que vous êtes fort en devinettes, Monsieur Ming... Alors, trouvez vous-même...

L'Ombre Jaune n'aime pas qu'on se paie sa tête. Sa large face camuse, couleur de fruit pas mûr, se durcit, et il gronde avec une voix qui ressemble au miaulement du tigre en colère :

– Allez-vous me dire ?

Moi j'explose soudain. Ras le bol de voir ce guignol jouer les types supérieurs. Ras le bol de tout ce qu'il

nous a fait endurer depuis le jour où y s'est trouvé sur not' chemin.

J' m'avance vers lui, aussi rébarbatif que si j'étais une porte de prison, et je lance :

– D'ailleurs, on n'est pas ici pour discuter l' bout d' gras. J' vais te briser la nuque, face de Mardi-Gras, et on aura le temps de voir venir...

Je sais que je peux réussir, à condition d'éviter sa terrible main droite. Cette main postiche, branchée sur l'influx-nerveux, et qui est au moins forte comme dix mains d'hommes forts... Mais vous savez d'quoi j'cause... Si j'évite cette main, et si lui prend ma droite, j'aurais plus alors qu'à lui briser les vertèbres cervicales à mon aise, une à une, comme si j'écossais des petits pois. Bien sûr, un nouveau Ming se reproduirait quelque part, because le duplicateur (1) mais, comme je le disais, ça nous laisserait le temps de voir venir...

En tournant lentement autour de mon gibier, je feinte, cherchant le moment de lui porter l'estocade. Alors, j'oublie une chose, et le commandant s'en rend compte car il me crie :

– Ses yeux, Bill!... Ne regarde pas ses yeux!...

Trop tard!... Les terribles yeux d'ambre ont capturé les miens, et ils semblent grandir ces yeux d'ambre, à croire qu'il n'y a plus rien d'autre au monde. Mes jambes sont si molles qu'on pourrait tricoter un chandail avec.

– Essaie de te détourner, Bill! hurle le commandant.

Essayer de... Facile à dire. Les yeux de Ming sont devenus pareils à deux grands lacs aux eaux couleur d'or, si proches qu'il ne me reste plus qu'à plonger dedans. Et je plonge... Ou plutôt je m'allonge à plat

(1) Lire « Le Retour de l'Ombre Jaune » et « La Griffes de L'Ombre Jaune ».

ventre, parfaitement conscient, mais incapable de bouger l'ongle du petit doigt.

Le rire de l'Ombre Jaune éclate. Il me sonne littéralement dans le crâne, à coups de maillets. J'essaie de me redresser, mais c'est bernique. Le pouvoir hypnotique de Ming m'a littéralement mis *knock down*, et pas de chance d'être sauvé par le gong.

Je suis incapable de bouger, mais je vois et j'entends tout. Je vois le commandant qui s'avance vers Ming, les yeux baissés, et je l'entends qui dit :

— Vous avez surpris Bill. Mais, avec moi, ce ne sera pas aussi facile, Ming.

Ce satané Mongol se met à nouveau à rire, tout à fait comme s'il était à la fête.

— Il nous faudra donc combattre, commandant Morane, fait-il. J'espère que ce sera une belle bataille...

En même temps, il prend un énorme chandelier de fer et le plie en deux avec sa seule main droite. Je ne puis m'empêcher d'admirer, tandis que Ming continue, en s'adressant au commandant :

— Je vous briserai, comme ce chandelier...

Le commandant n'a pas l'air ému. Pensez, l'en a vu d'autres. Il apprécie avec ce sourire qui a le don de mettre ses adversaires hors d'eux :

— Pas mal, mais il faudra que vous réussissiez à m'attraper...

Alors Ming va si vite que c'est à peine si on a le temps de suivre ses gestes. Il jette le chandelier tordu vers le commandant, qui se baisse, et presque en même temps, il lui balance un coup aux yeux bridés avec sa droite qui, s'il arrivait... Mais le commandant est le champion de l'anticipation au millième de seconde près. Il évite le coup aux yeux bridés de Ming et lui rend sa politesse avec un mouvement de jambe qui déséquilibre Ming. Celui-ci tombe en avant, boule et se retrouve sur ses pieds.

– Bravo, commandant Morane! commente-t-il. Un *kagoto-até* digne d'une cinquième dan... Ce que j'aime avec vous, c'est que la lutte n'est jamais inégale...

– N'essayez pas de détourner mon attention, Ming, rétorque le commandant. Depuis le temps, je connais tous vos tours...

Malheureusement, il ne peut regarder Ming dans les yeux et ça, pour un combattant, c'est un drôle d'handicap. Ming en profite, et c'est à un poil que sa main droite ne se referme sur l'épaule du commandant qui réussit pourtant à se dérober d'un saut de côté. Un saut de côté qui le fait trébucher sur un tabouret, par-dessus lequel il bascule pour tomber sur le dos. Il se relève dans le même mouvement. Mais il est face à la muraille, et un miroir d'argent est suspendu à cette muraille. Et ce miroir ne reflète pas seulement le visage du commandant, mais aussi celui de Ming qui regarde par-dessus son épaule.

Tout de suite, je comprends le cinéma. Je voudrais crier :

– Attention, commandant!

Mais je suis muet comme un hareng en daube. Et, déjà, par l'intermédiaire du miroir, les regards de Ming se sont emparés de ceux de son adversaire. De l'hypnotisme par la bande quoi!

Figé comme une statue, le commandant. Et Ming, toujours dans le miroir, continue à le subjuguier. Faut même pas que je devine pour savoir ce qui se passe chez le commandant. Les jambes en écheveaux de laine. L'esprit qui joue à saute-mouton. Puis la petite station agenouillée. Et, enfin, à la renverse, les épaules au tapis pour le compte.

– Voilà le valeureux commandant Morane! fait Ming en rigolant. Ou du moins ce qu'il en reste : une loque dont je puis disposer selon ma fantaisie...

Sans qu'on les ait appelés, des dacoïts sont apparus. Toujours aussi déguenillés. Toujours aussi pouilleux.

Ils restent là, à attendre un ordre de leur maître. Ming nous désigne et commande :

– Occupez-vous d'eux!...

Désignant aussi la comtesse, qui a assisté impuissante à toute la scène, il poursuit :

– Occupez-vous également de cette belle dame. C'est trop risqué de la laisser en liberté, même endormie...

Pour finir, il nous regarde tour à tour dans les yeux, le commandant et moi, avec insistance. Le coup de grâce quoi! Et on va faire un petit tour dans la boîte à cirage.



... BILL POURSUIT :

Quand j'émerge de la boîte à cirage, le commandant en est déjà sorti, mais pas depuis bien longtemps. Je jette un coup d'œil autour de moi, et je me rends compte qu'on est tous les deux, et la belle Yolande en prime, enchaînés dans un cachot puant. Des murs de pierre poudrés de salpêtre, un sol couvert de paille pourrie. Pour toute lumière, celle qui vient d'une mauvaise lucarne grillagée et qui doit s'ouvrir à hauteur des douves, rapport à l'odeur.

Fait plutôt frisquet, mais la présence d'un brasero où brûle du charbon de bois, dans un coin, prouve qu'on ne veut pas nous faire mourir de froid. C'est déjà ça.

– Que s'est-il passé? que je demande pour respecter la tradition romanesque.

– Rappelle-toi, fait le commandant. On s'est battu avec Ming et il nous a fait le coup de l'hypnotiseur...

– C'est bien ça... J' voulais m'assurer de ne pas avoir rêvé. Ce serait plutôt étonnant si nous avions fait, en même temps, le même rêve, hein, commandant?

Le commandant en question ne répond pas. C'est alors que je me rends compte qu'il est vêtu de guenilles. Plus rien de l'élégant voyageur du XIV<sup>e</sup> siècle, avec ceinture d'orfèvrerie, escarcelle brodée et

tout. Ce que le commandant porte en ce moment, même le plus manant des manants n'en voudrait pas pour faire la corvée latrines.

– Pas à dire, que je remarque, êtes drôlement mal fringué!

– Je te retourne le compliment, fait le commandant, narquois.

Je baisse les yeux et je me rends compte que je suis aussi plutôt mal fagoté. Idem guenilles et compagnie.

– C'qui s'passe? que je fais. Ming serait-il devenu marchand d'habits, qu'il nous a piqué les nôtres?

– Il savait certainement qu'ils étaient truqués, explique le commandant. Voilà pourquoi il les a remplacés par ces haillons...

– Dont personne ne voudrait, que j'achève.

– Et dont il faudra bien nous contenter pour le moment, achève à son tour le commandant.

On laisse passer un silence lourd comme le désespoir, puis je conclus :

– Donc, plus question de nous mettre en état de vibration, ni de communiquer avec le colonel Graigh.

– Ç'aurait été trop facile, Bill. Ming n'est pas à ce point naïf, pour nous laisser de tels atouts.

– Juste... On aurait dû prévoir...

Encore un silence qu'une scie circulaire aurait pas pu entamer. Yolande y réussit pourtant. Faut dire qu'elle a aucun point commun avec une scie circulaire. Elle demande :

– Savez-vous ce que le Diable aux Yeux d'Or va faire de nous, Mes Seigneurs?

Nous on aimerait bien le savoir, ce que Ming va faire de nous. Quant à s'entendre appeler « Mes Seigneurs » fringués comme nous sommes, il y a de quoi vous vider la vésicule biliaire.

Pendant quelques minutes, on fait bouche cousue. Ensuite, je risque :

– Et si on essayait de se libérer. Des chaînes du XIV<sup>e</sup> siècle, ça doit être bouffé par la rouille...

– L'ennui, remarque le commandant, c'est qu'on y est au XIV<sup>e</sup> siècle, et que ces chaînes sont neuves. Mais on peut toujours essayer...

Et on essaie, et on se brise les muscles tellement on fait des efforts, et on se meurtrit les poignets aux bracelets de fer. Tout ça pour nada. On savait forger au Moyen-Age. Quant à arracher les crampons qui fixent les chaînes à la muraille, c'est pas la peine d'y songer non plus.

Finalement, on renonce.

C'est alors qu'une porte basse s'ouvre, tout en haut d'un petit escalier à demi-éboulé, et qu'une lumière tremblotante envahit le cachot. Deux dacoïts apparaissent, porteurs de torches. Ils s'effacent pour laisser passer l'Ombre Jaune, derrière qui il y a d'autres dacoïts.

Lentement, le Mongol descend les marches, et il vient se planter devant nous. Il a l'air triomphant et ça se comprend. Dans l'état où nous nous trouvons, nous sommes complètement à sa merci. Il peut nous laisser moisir dans ce cachot, ou nous tuer, que personne n'y pourra rien. Même pas nous.

Durant quelques instants, Ming nous nargue du regard fixe de ses terribles yeux couleur d'ambre, qui ne cillent jamais, puis il s'exclame :

– Vous voilà donc en mon pouvoir!... Vous allez regretter d'être venus me relancer jusqu'ici...

C'est évidemment au commandant et à moi-même qu'il s'adresse et, logiquement, on a tout intérêt à écraser. Pas le commandant. Il a toujours aimé braver ses adversaires, même quand il est à leur merci, et il lance en riant :

– En votre pouvoir, Ming?... Peut-être... Mais pour combien de temps?...

Monsieur Ming ne bronche pas. Il connaît son homme et rien ne l'étonne de sa part, même cette apparente confiance en l'avenir. Un avenir aussi noir que possible, entre nous soit dit.

– Vous avez raison, commandant Morane, dit simplement l'Ombre Jaune. Pour combien de temps encore serez-vous en mon pouvoir?...

Sur cette phrase énigmatique à souhait, il se tourne vers les dacoïts.

– Emmenez-les!...

C'est de nous qu'il parle, sûr, et ça nous fait de toute façon plaisir de savoir qu'on va quitter cette geôle infâme.

En un rien de temps, nos chaînes tombent à tous les trois, et on nous pousse vers la porte. On nous force à grimper les marches puis, Ming en tête, on nous traîne à travers des souterrains qui doivent dater de pas mal de siècles et qui, selon le commandant, doivent être les vestiges d'un autre château, peut-être carolingien, sur les assises duquel a été édifié le castel des Mauregard. De toute façon, carolingien ou non, sont sinistres ces souterrains. On n'aperçoit pas de squelettes enchaînés aux piliers ou aux murailles, mais s'il y en avait on n'en serait pas étonnés.

Au bout de dix minutes, la lumière du jour et on débouche à l'air libre, au-delà des douves. Au centre d'un cirque rocheux, deux poteaux sont plantés. Deux poteaux de torture, y a pas hésiter. Instinctivement, je cherche les Sioux, mais y a pas de Sioux. A leur place, une douzaine de dacoïts armés de fouets... et d'arbalètes. Je préférerais des Sioux.

Se tournant vers nous avec le geste rond du guide touristique qui espère un pourboire, Ming nous lance :

– Vous voilà arrivés. Comme vous le voyez, la petite promenade n'aura pas été longue...

– Qu'allez-vous faire de nous, monstre? demande Yolande.

Monsieur Ming ne bronche pas sous l'insulte. Rien, en vérité, ne peut entamer sa carapace. Il possède une telle confiance en lui, une telle certitude de son génie que rien ne le touche. Il se contente donc de répondre simplement à la question de la comtesse :

– Vos cavaliers servant le sauront toujours assez tôt, belle demoiselle...

Encore une phrase ambiguë que le commandant et moi on n'essaye pas d'expliquer. Ça servirait à quoi? Et puis, on a bien d'autres préoccupations pour l'instant.

Les dacoïts nous ont poussés vers les deux poteaux et nous ont attachés dans la pose classique de ceux qui vont être fusillés. Yolande, elle, demeure libre, mais sous la surveillance de deux dacoïts.

Vu qu'on est à demi nus, on devrait être frigos mais, heureusement, il y a un petit rayon de soleil qui nous tombe droit dessus et nous réchauffe. L'est le bienvenu, faut r'connaître.

Planté en face de nous, l'Ombre Jaune nous regarde en silence. Ses prunelles d'ambre vont du commandant à moi, en un continuel mouvement de gauche à droite. On dirait qu'il suit un match de tennis.

Je sens qu'il faut qu'on fasse quelque chose, qu'on dise quelque chose. C'est le commandant qui attaque.

– Si vous nous disiez, Ming, ce que tout cela signifie, ce que vous faites ici...

Et il ajoute, un peu plus bas :

– En un mot, quels sont vos projets...

Le Mongol cesse de suivre son match de tennis. Ses yeux se fixent sur le commandant. On dirait qu'il va parler et qu'il hésite. Pour peu, bien sûr, qu'on puisse présager des intentions de l'Ombre Jaune. Finalement cependant, il dit en haussant les épaules :

– Vous voulez être renseignés? Eh bien! vous allez l'être... On n'a rien à refuser à des condamnés à mort...

Sa bouche se referme comme un piège à loup. Il se remet à suivre les échanges de son tournoi de tennis. Ensuite, il reprend :

– Comme vous le savez, au XX<sup>e</sup> siècle j'ai voulu me rendre maître du monde, mais j'ai échoué. En grande partie par votre faute, ce dont je ne vous porte pas rancune, car le combat qui nous a opposés m'a valu des heures exaltantes... Bref, dégoûté du XX<sup>e</sup> siècle, j'ai gagné ces âges barbares où nous nous trouvons pour l'instant. J'ai isolé cette région sous une cloche extra-temporelle pour y lever une armée qui m'aidera dans ma conquête... Ainsi, je serai malgré tout maître du monde, mais au Moyen Age... Plus tard, je transporterai ces armées à travers le Temps et l'Espace, et plus rien, ni personne, ne me résistera...

En douce, le commandant et moi on échange un regard rapide. Une telle vanité nous étonne à peine, car nous connaissons le personnage. Pourtant, cette fois, ça dépasse les bornes.

De son côté, Ming continue :

– Les hommes n'ont jamais voulu écouter la voix de la sagesse. Sans cesse, ils ont détruit la nature qui les entourait, saccagé les forêts, massacré les espèces animales, pollué les airs et les eaux. Aucune raison n'a jamais prévalu. Je les convaincrai par la force...

Ce refrain, on l'avait déjà entendu, et on savait que l'Ombre Jaune cherchait ainsi des raisons valables à son appétit de puissance.

Presque malgré lui, le commandant a lâché :

– Vous êtes dingue, Ming!... Fou à lier!...

L'Ombre Jaune a tout juste un sourire, et un éclair amusé passe dans ses regards.

– Fou? fit-il. Sans doute... Comme l'étaient Alexandre, César... Comme le seront Napoléon et Hitler... Je

dirai même que je suis plus fou qu'ils ne l'étaient... ou qu'ils le seront... Plus génialement fou!... Vous allez être les premiers à voir défiler mon armée. Je l'ai rassemblée à votre intention, et ce sera le dernier spectacle auquel vous assisterez...

Je me tourne vers le commandant, et je remarque :

– Cette fois, pas d'erreur, c'est la crise de délirium tremens. Il va finir par voir des éléphants roses...

Mais Ming n'a même pas entendu, ou il a fait mine de ne pas entendre. Il a fait un signe et, venant de très loin sur la plaine, une étrange cohorte de guerriers s'avance entre les rochers pour pénétrer dans le cirque où nous nous trouvons et le traverser. Chevaliers en armure, piétons vêtus de cottes de mailles, archers casqués, arbalétriers, sapeurs... Tous équipés de façon disparate, tous plutôt mal fagotés, ils font penser à des marionnettes du théâtre sicilien. Mais ce ne sont pas des marionnettes. Ce sont des hommes. Tous ont sur le visage la même hébétude. Comme si, à tous, on leur avait donné le même masque...

Et il y en a des centaines comme ça... des milliers. Ils défilent sans arrêt, dans un bruit de pas ouaté par la neige, dans un cliquetis d'armes entrechoquées. Ça a quelque chose d'à la fois tragique et ridicule. Ça ressemble à une mascarade, mais jamais sans doute on n'a assisté à une mascarade aussi sinistre.

Pendant que le défilé se poursuit, le commandant s'est tourné vers l'Ombre Jaune et lui a jeté :

– Une armée de fantômes, d'épouvantails à moineaux! Et c'est avec ça que vous espérez conquérir le monde?

Le Ming ne se laisse pas désarçonner, et c'est avec calme qu'il répond :

– Je doterai tous ces hommes d'armes terrifiantes. L'Histoire se souviendra de moi comme du Fléau de Dieu.

– Le Fléau de Dieu! que je fais. Tiens, tiens, j'ai déjà entendu ça quelque part... Pas vous, commandant?

Le commandant demeure muet. Alors, moi, je poursuis :

– Après Alexandre, César, Napoléon et Hitler, le voilà qui se prend pour Attila!

Pour Ming, c'est comme si on chantait un air de pop à une carpe. Il n'a pas l'air d'avoir entendu, et il enchaîne sur ses propres paroles :

– Mais vous ne serez pas là pour voir cela, commandant Morane. Pas plus que vous, Mister Ballantine... car vous serez morts.

Il fait un signe et les dacoïts armés d'arbalètes viennent s'aligner en face des deux poteaux auxquels le commandant et moi demeurons attachés. Yolande comprend. Nous aussi. Il s'agit vraiment de poteaux de torture.

La jeune femme tente de s'interposer. Elle hurle à l'adresse de Ming :

– Vous n'allez pas faire exécuter ces nobles chevaliers!... Pitié pour eux!... Pitié pour eux!...

Un nouveau signe de Ming, et deux dacoïts entraînent à l'écart Yolande qui continue à hurler :

– Démon!... Suppôt de l'Enfer!...

C'est comme si on chantait une berceuse à Nessie (1).

Le visage de l'Ombre Jaune s'est fait grave. Un petit salut à notre intention.

– Désolé d'avoir à vous quitter, messieurs... ou plutôt désolé que vous ayez à me quitter... Dommage... On s'était bien amusés tous les trois...

Il se tourne vers les arbalétriers et lance :

– Allez-y!... Qu'on en finisse!...

Les dacoïts glissent posément des flèches dans leurs

(1) Nom familier donné par les Ecosais au monstre du Loch Ness.



arbalètes tendues. Ils visent. Posément. Les yeux brillent de férocité. Ils prennent leur temps. Comme pour faire durer le plaisir. Mais ça ne va plus tarder maintenant. Je dis :

– J'ai l'impression, commandant, que nous voilà au bout du chemin...

Le commandant hoche la tête.

– Exact, Bill... Mais espérons qu'il se prolongera de l'autre côté et que nous pourrons y marcher longtemps ensemble...

Une grêle de traits vole vers nous en vibrant. Je sens une violente douleur à la cuisse gauche. En même temps, une flèche atteint le commandant à l'épaule. Une autre se plante dans son front, faisant éclater la boîte crânienne, et il s'affaisse dans ses liens. Mort.

Un nouveau trait m'atteint. J'ai l'impression qu'une masse énorme s'enfonce dans ma poitrine, me déchire le cœur. Et je fais la culbute dans le néant. Mort.

## INTERMÈDE

Là, c'est le grand silence. Général. Les bûches elles-mêmes ne crépitent plus dans la grande cheminée.

Bob condescend à revenir sur terre.

Il fait :

- Eh! oui, on était morts, Bill et moi...
- Enfin, on était morts sans être morts tout en étant morts... Vous comprenez, Henri?
- Rien du tout!
- Vous allez comprendre...

Morane se tourne vers Sophia Paramount, pour poursuivre :

- Mais je propose que ce soit Sophia qui continue notre histoire, puisque c'est ici qu'elle entre en scène...

De la tête, la jeune femme acquiesce. Elle passe une langue pointue sur ses lèvres rouges, comme s'il s'agissait d'une glace à la framboise, mais en réalité c'est pour les humidifier. Et elle reprend le récit là où Bill l'a laissé. Ou tout au moins à peu près là où il l'a laissé.

## SOPHIA RACONTE :

Ce matin-là, je m'étais levée assez tard, car j'avais passé la nuit à terminer un article pour le journal. En peignoir, mais déjà douchée et coiffée, je prenais thé et toasts dans mon appartement de la City, quand on sonna à la porte d'entrée. Deux coups brefs, impérieux. Je me demandai qui pouvait venir m'importuner si tôt, puis je me rendis compte qu'il était presque onze heures. Je pensai : « Quelque livreur ! » Mais un livreur ne sonne pas avec autant d'impertinence.

Déjà j'entendais les pas de Lucy, ma bonne jamaïcaine, qui trottnait vers la porte. Quelques instants plus tard, elle revenait, pour m'annoncer :

– Un monsieur vous demande, miss ? Je l'ai fait entrer dans le petit salon...

J'étais un peu surprise, car je n'attendais personne.

– Je connais ? demandai-je.

Lucy secoua la tête, pour répondre :

– Je ne l'ai jamais vu ici, miss...

Mais elle poursuivit aussitôt, d'un ton pressé :

– Mais il a l'air d'un gentleman...

Cela résolvait le problème, et je décidai :

– Je vais voir ce qu'il me veut...

Dix secondes plus tard, je pénétrais dans le petit salon. Un homme m'y attendait effectivement. Jeune, mais approchant cependant de la quarantaine, bien qu'il en parut à peine trente. Quelques petites rides au

coin des yeux et de la bouche, ça ne trompe cependant pas. Rasé de près, la petite moustache blonde bien taillée, il portait un complet anthracite coupé par un magicien, et sa cravate était juste assez voyante pour témoigner de la fantaisie de celui qui la portait. A la main, il tenait un chapeau à bords roulés, couleur anthracite lui aussi. Bref, une allure *very british*.

Je l'avais tout de suite reconnu, bien que ne l'ayant jamais vu habillé de cette façon, et je m'étais exclamé en l'apercevant :

– Colonel Graight!... Si je m'attendais à vous!...

J'enchaînai :

– Surtout vêtu ainsi... Vous avez dû avoir des ancêtres qui appartenaient à la *gentry*...

– Je ne pouvais traverser Londres porteur de l'uniforme de la Patrouille du Temps, expliqua le colonel. Vous comprenez...

Je comprenais, et il poursuivit :

– Je ne pouvais vous contacter autrement, puisque votre contacteur semble en panne...

– A vrai dire, fis-je, un peu gênée, je l'ai mis en panne moi-même... Vous savez que Bob, Bill et moi essayons de travailler pour vous le moins possible. Si on vous laissait faire, et si on laissait les contacteurs en fonctionnement, vous nous relanceriez à tout bout de champ...

– Je comprends, opina le colonel. Cependant, cette fois, il s'agit d'un cas tout à fait spécial. Je dirais même... euh... d'une gravité extrême...

Connaissant la chanson, j'attendis la suite. Alors, le colonel laissa tomber, et chaque syllabe fut un épieu qu'on m'enfonçait dans le cœur :

– Le commandant Morane et Mister Ballantine sont morts...

Ce fut comme si je me vidais de mon sang. Tout, autour de moi, se mit à tourner, et je dus me retenir à un meuble pour ne pas m'écrouler.

Voyant mon désarroi, Graigh s'empressa de poursuivre :

– Mais, rassurez-vous, la situation n'est pas tout à fait désespérée...

Je ne cherchai pas à comprendre comment, Bob et Bill étant mort, cela pouvait n'être pas désespéré. Moi je l'étais, désespérée...

Petit à petit cependant je sortis du brouillard où m'avait plongée la terrible nouvelle.

– Passons dans mon bureau, dis-je d'une voix blanche. Vous m'expliquerez...

Dans le bureau, le colonel m'expliqua comment il avait chargé Bob et Bill d'une mission au XIV<sup>e</sup> siècle, et comment ils avaient commencé par cesser de donner de leurs nouvelles, et comment les voyants branchés sur leurs coordonnées spatio-temporelles s'étaient définitivement éteints sur les tableaux de contrôle de la Patrouille. A cela, il n'y avait qu'une explication : la mort.

– Vous êtes certain qu'il ne peut y avoir erreur, colonel? insistai-je.

Il secoua la tête.

– Absolument certain... Les appareils ont été vérifiés, tous les contrôles ont été effectués... Une seule conclusion : nos amis ne sont plus...

En me tordant les mains, je gémis, sans chercher à retenir mes larmes :

– Ming a fini par les avoir... Il a fini par les avoir...

– Il y aurait peut-être un moyen...

Me demandant s'il n'avait pas subitement perdu la raison, je sursautai et murmurai :

– Un moyen?...

– Oui, un moyen, mais ce serait violer les règles de la Patrouille, violer les lois de la vie et de la mort...

– Dites!...

– Il faudrait gagner le XIV<sup>e</sup> siècle juste avant la mort

de Morane et de Ballantine... *pour empêcher qu'ils ne soient tués.*

C'était une corde qu'on lançait à une noyée. Je la saisis au vol, criant presque :

– Oui, c'est cela!... Il faut tenter le coup!... Il faut le tenter!...

– Je suis prêt à vous en fournir les moyens, assura Graigh. Mais à une condition, c'est que cela demeure entre nous, qu'en aucune circonstance je ne puisse être soupçonné d'avoir contrevenu aux règles de mon organisation. En outre, vous entreprendrez cette expédition à vos risques et périls, car je ne vous confierai pas de temposcaphe. Vous serez virée au XIV<sup>e</sup> siècle par transmetteur de matière unipolarisé, c'est-à-dire sans qu'il y ait d'appareil récepteur. Cela signifie que vous courrez le risque de vous rematérialiser à l'intérieur d'un rocher, ou dans un arbre, ce qui équivaldrait à une mort immédiate...

– Tout ce que vous voudrez! jetai-je. Je prends le risque... Je prends le risque...

– D'accord, conclut Graigh. Le commandant Morane et Bill Ballantine ont rendu trop de services à la Patrouille, ils ont trop souvent risqué leurs vies pour ne pas mériter une petite entorse au règlement... Et puis, j'ai beaucoup d'admiration et d'estime pour eux...

Il se tut et se leva du fauteuil dans lequel il avait pris place, pour jeter presque aussitôt, d'un ton marquant la hâte :

– Préparez-vous... Il faut que dans deux heures nous ayons atteint l'endroit où un temposcaphe nous attend, hors de la ville. Nous partirons aussitôt pour le XXV<sup>e</sup> siècle. Au quartier général de la Patrouille, les dernières indications vous seront fournies, on vous donnera l'équipement nécessaire et vous subirez un bref entraînement afin de pouvoir mener l'aventure sans trop de risques... Nous possédons toutes les

données spatio-temporelles quant au moment et à l'endroit où nos deux amis ont été tués. Cela nous aidera beaucoup...

C'est ainsi que je fus virée au XIV<sup>e</sup> siècle. Pour ma sécurité, Graigh m'avait fait me matérialiser à trois mètres du sol, et je ne m'incrustai dans aucun rocher, dans aucun arbre. J'en fus quitte pour une petite chute, que la neige amortit en partie, et que j'amortis tout à fait grâce à un roulé-boulé japonais.

Je savais que Bob et Bill avait été repérés pour la dernière fois à proximité du castel des Mauregard. Tout ce qu'il fallait, c'était découvrir l'endroit précis. J'avais plusieurs heures pour ça. En me dissimulant de mon mieux, j'entrepris de faire le tour du castel, mais sans rien découvrir.

Alors, je me posai une question : Bob et Bill n'avaient-ils pas péri à l'intérieur du château? Je m'interrogeai sur la façon d'y parvenir et décidai de chercher une voie d'accès. Pour cela, je fis un nouveau tour de l'énorme construction. Et c'est ainsi que je longeai pour la deuxième fois une petite combe entourée de rochers formant cirque et au centre de laquelle se dressaient deux poteaux. A mon premier passage, ces poteaux ne soutenaient aucun corps. Au deuxième passage, ils en soutenaient deux. Je reconnus Bob et Bill et, pendant un moment, je craignis qu'ils ne fussent déjà morts. Mais ils ne l'étaient pas, car ils se tenaient bien droits sur leurs jambes, et ils bougeaient dans la mesure où leurs liens le leur permettaient; je voyais même bouger leurs lèvres.

En même temps que mes amis, j'avais aperçu Ming, une jeune femme que je jugeai être Yolande de Mauregard, et un groupe de dacoïts armés d'arbalètes.

De voir Bob et Bill ainsi, vivants bien qu'en mauvaise posture, alors que peu de temps auparavant j'avais appris leur mort, cela me jetait dans un certain

trouble. Mais je connaissais depuis longtemps les paradoxes extra-temporels, et je repris aussitôt tout mon sang-froid.

Les troupes de Ming venaient de défiler et les derniers hommes avaient disparu derrière les rochers. Je jugeai que je pouvais m'approcher davantage. En rampant dans la neige, j'allai trouver abri derrière un quartier de roc, à dix mètres à peine des poteaux. De là, je pouvais comprendre les paroles échangées. J'entendis Yolande de Mauregard qui tentait d'intervenir pour sauver la vie des deux captifs, puis j'entendis l'Ombre Jaune dire à l'intention de ceux-ci, avec un petit geste de la main :

– Désolé d'avoir à vous quitter, messieurs... au plutôt désolé que vous ayez à me quitter... Dommage... On s'était bien amusés tous les trois...

Je tirai mon pistolet à rayons paralysants au moment où Ming disait :

– Allez-y!... Qu'on en finisse!...

Les dacoïts armaient leurs arbalètes, et je me sentais comme paralysée. Devais-je empêcher le destin? Serais-je seulement capable de l'empêcher? Là-bas, Bill disait, à l'adresse de Bob :

– J'ai l'impression, commandant, que nous voilà au bout du chemin...

Et Bob répondait :

– Exact, Bill... Mais espérons qu'il se prolongera de l'autre côté et que nous pourrons y marcher longtemps ensemble...

Alors, tout se passa très vite. D'un faisceau de rayons paralysants j'enveloppai les dacoïts, les figeant littéralement sur place. Aussitôt, Ming se tourna vers moi, et il m'aperçut car, pour tirer sur les dacoïts, je m'étais découverte. Aussitôt, il hurla :

– A l'aide!... Emparez-vous d'elle!...

Je ne cherchai pas à savoir à qui s'adressait cet appel. Peut-être à des dacoïts qui traînaient dans le



coin. Peut-être à des soldats. D'un deuxième rayon paralysant, j'immobilisai Ming, qui demeura debout, le poing dressé en un geste vengeur, mais figé comme une statue.

Me découvrant tout à fait, je courus vers Bob et Bill. Je tirai mon couteau et, rapidement, je me mis en devoir de les détacher tout en disant :

– Vite, avant qu'ils ne reprennent conscience!

– Cette petite Sophia! fit Bill. Si on s'attendait à vous trouver là!

– Un vrai diable sorti d'une boîte, ajouta Bob, et juste au bon moment!

Leurs liens étaient tombés. Je les pressai.

– Regagnons votre temposcaphe avant qu'ils ne reviennent à eux!

On allait s'élancer, quand Bob parut se raviser.

– Attendez! On ne peut laisser la comtesse à la vindicte de l'Ombre Jaune...

La comtesse Yolande, selon toute apparence, se sentait mal, et Bob survint juste à temps pour la recevoir dans ses bras. Il la souleva comme une plume et l'emporta, tandis que je le suppliais de se hâter.

– Ne perdons pas de temps... L'effet des rayons paralysants peut parfois être fort court... surtout quand il s'agit d'individus hors série comme Ming, ou de fanatiques comme ses dacoïts...

Bill courait à mes côtés. Il me lança :

– Vous auriez dû les tuer, petite Sophia. Ça nous aurait, pour le moment, tiré une fameuse épine hors du pied...

Sans doute Bill avait-il raison. Mais je n'ai jamais pu me résoudre à abattre quelqu'un de sang-froid, même quand il s'agit d'un scélérat de la pire espèce. Pas plus que Bill n'aurait lui-même pu s'y résoudre.

Pendant ce temps, on continuait à courir et...

## INTERMÈDE

– Minute, mignonne de mon cœur!

C'est Bill qui a coupé la parole à Sophia. Celle-ci se tourne vers l'Écossais. Feignant d'être choquée, et aussi *british* que possible, elle fait :

– Vous dites, cher?

– Je dis « minute! », répète Ballantine sans paraître le moins du monde impressionnée par le ton de notre belle amie. Z'avez fait vot' petit numéro, Sophia, et faut passer la main. C'est moi qui raconte, faut pas l'oublier...

Et, comme la jeune femme ouvre la bouche pour répliquer, Bob Morane intervient en disant :

– C'est juste, Sophia, c'est l'histoire de Bill... Et puis, personne ne raconte comme lui, avec une syntaxe aussi parfaite, des tournures de phrases aussi classiques, un vocabulaire aussi choisi...

L'air soupçonneux, Ballantine fronce un sourcil et regarde Bob, mais comme ce dernier a parlé d'un ton parfaitement égal, sans mettre la moindre ironie dans ses paroles, il ne trouve rien d'autre à dire que :

– Ouais... Ouais...

Et, comme j'ai arrêté le magnétocassette, Ballantine poursuit :

– Vas-y, Henry, remets ta mécanique en marche, et écoute la suite de l'histoire de tonton Bill...

J'enfonce la touche rouge de l'appareil, qui se remet à dévider sa bande magnétique, tandis que...

... BILL ENCHAÎNE :

Donc, on court comme si on avait tous les sorciers du XIV<sup>e</sup> siècle à nos trousses. En réalité c'est pire, puisque c'est Ming qui nous file le train. J'avais reproché à Sophia de ne pas l'avoir tué, et je le pensais vraiment, et je pense encore qu'elle aurait dû le faire. Bien sûr, il y avait le duplicateur, mais ça nous aurait quand même évité quelques petits ennuis dans l'immédiat.

Le commandant, lui, tient Yolande de Mauregard contre sa poitrine comme si c'était son plus cher trésor. A vrai dire, c'est pas un compliment que je fais à la même Yoyo, vu qu'le commandant est pour le moment tout juste aussi riche qu'un gueux avec ses hardes.

Tout ce que je sais, c'est qu'le commandant, malgré ses muscles d'acier, sera pas capable de porter comme ça, en courant, la comtesse jusqu'au temposcaphe, et d'une traite. Alors, je lui crie :

– Quand vous serez fatigué, vous me passerez la petite...

Y répond pas. Mais y a pas eu le temps d'être fatigué, pas plus que d'aller jusqu'au temposcaphe.

On galope depuis cinq minutes à peine, quand des hommes apparaissent tout autour de nous. Des barbus casqués, et ils nous barrent le passage dans tous les

azimuts. Sont bien deux cents. Peut-être plus. Et le pistolet à rayons de Sophia suffirait pas à les mettre hors de combat. Quelques-uns peut-être, et même plus que quelques-uns, mais les autres auraient le temps de nous cribler de flèches.

Forcés de s'arrêter qu'on a été.

J'ai demandé :

– C'qu'on fait, commandant?

Et on me répond :

– Si tu pouvais répondre toi-même à cette question, Bill, je t'en vouerais une reconnaissance éternelle.

Adieu! la reconnaissance éternelle, car question réponse c'est superb nib.

Et, pour corser la situation, Sophia tend le bras vers un petit chemin creux qui débouche d'entre deux monticules, et elle crie :

– Regardez, là-bas?... Les rayons paralysants ont cessé de faire leur effet!...

Nos regards se tournent dans la direction indiquée par Sophia. Et, aussitôt, nous l'apercevons. LUI. Ming. Courant vers nous, il nous désigne à ses soldats et hurle maintenant :

– Empêchez-les de passer!... Je les veux, morts ou vifs!...

– J'ai l'impression que c'est plutôt morts qu'il nous aura, dit froidement le commandant en déposant Yolande, qui avait repris ses sens.

– Ouais, je fais, on a reculé pour mieux sauter...

Le visage du commandant s'est fait de bois. Une expression que je lui connais bien et qu'il a quand il décide de foncer.

– On ne va pas se laisser avoir comme ça, dit-il d'une voix dure.

J'essaie de le calmer.

– Inutile de nous entêter, je fais. On est cuits, et même recuits. Si nous nous défendons, on nous tuera, c'est sûr...

Pourtant, le commandant n'a pas l'air d'avoir entendu. Il me jette :

– Toi, Bill, tu t'occuperas d'Yolande. Avec une comme elle sur chaque épaule, tu es encore capable de tenir tête à une dizaine d'hommes...

Vraiment, le commandant a l'air de penser ce qu'il dit, et de voir ainsi la confiance qu'il a en moi, ça me fait chaud au cœur. Mais il s'est tourné vers Sophia et poursuit :

– Vous Sophia, vous en liquiderez autant que possible à l'aide de rayons mortels, jusqu'à ce que l'énergie des batteries ioniques soit épuisée. Nous prendrons les armes des morts et nous essayerons de nous frayer un passage...

– Et si on ne réussit pas? que je fais en continuant à jouer les oiseaux de mauvais augure.

– Peu importe! lance le commandant. Chaque seconde que nous gagnerons nous éloignera de l'instant fatal...

Je grogne :

– C'est bien ça... Tant qu'il y a vie il y a espoir, hein?

Alors, on se rend soudain compte que tout ça c'est du blabla, que c'est parler pour ne rien dire quoi! Y a encore vie, c'est sûr, mais pour combien de temps? Quant à l'espoir, mieux vaut pas continuer à user sa salive pour en parler.

– Rien à faire, commandant, que je dis, on est cuits...

Des soldats barbus, casqués et hérissés d'épées, de poignards et d'armes d'hast ont surgi de toutes parts et nous entourent, si serrés que même un courant d'air réussirait pas à se glisser entre eux.

On s'est arrêtés. Je répète :

– On est cuits... Recuits même...

Mais le commandant n'est pas du genre à laisser tomber les bras. Surtout que, s'il les laissait tomber en

ce moment, y laisserait choir en même temps la même Yolande, qu'il continue à porter avec autant de soin que si c'était la momie de Cléopâtre. Il montre une direction, là où il semble que les rangs des barbus casqués soient moins serrés, et il dit à Sophia :

– Vous allez nous faire un trou à coups de rayons et on va essayer de passer...

Je risque :

– Ce serait gaspiller de l'énergie inutilement...

Le commandant trouve encore la force de sourire quand il me lance :

– Tu avances de cinq siècles au moins, Bill, quand tu nous parles d'économiser l'énergie...

Les rangs des barbus casqués se sont encore resserrés, et maintenant c'est plus nib que jamais pour passer. Le commandant doit en convenir.

– Tu as raison Bill, murmure-t-il. On est cuits et recuits...

– Ça sent même le brûlé, que je dis pour dire quelque chose.

A une vingtaine de mètres de nous, Ming jubile.

– Emparez-vous d'eux! hurle-t-il encore à ses créatures.

Mais les casqués barbus n'ont pas le loisir de faire encore un pas vers nous, car quelqu'un s'est mis à chanter :

*Etait vilain diable jaune*

*Hohoho...*

*Qui voulait se faire plus diable que Diable*

*Hohoho...*

*Mais le Grand Cornu se fâcha*

*Hahaha...*

On s'est tous retournés, pour apercevoir le quidam en rouge qui, son lutth à la main, est assis sur la

branche maîtresse d'un arbre dénudé et continue à chanter :

*Hohoho... Hahaha...*

Avec son costume de Méphisto de carnaval, il a l'air plus que jamais de sortir d'un théâtre de marionnettes. Et le sourire qui lui fend la poire d'une oreille à l'autre à l'air plus que jamais de sortir tout droit d'une boutique de farces et attrapes.

Mais on n'a pas le temps de le dévisager davantage, ni de lui demander comment il a fait pour venir se percher là. Il a fait un grand geste du bras, pour agiter son luth très haut au-dessus de sa tête, tout en criant :

– Chargez, mes braves chevaliers!... Chargez!...

On a regardé tous dans la direction qu'il indiquait, et on a vu les chevaliers en question qui débouchaient de derrière une colline. Ils étaient bien une centaine. Des chevaliers tout noirs. Noirs les canassons, noirs les bacinets aux mésails baissés, noires les cottes de mailles, noires les plates d'armures, noirs les tabards. Leurs montures galopaient si vite qu'on avait l'impression que leurs sabots ne touchaient pas le sol.

Dans les rangs de l'armée de l'Ombre Jaune, ce fut la panique. Mais alors là, une panique à vous flanquer l'vertige. A voir ces chevaliers noirs, pareils à des fantômes, leur fondre dessus, la pédale des gaz au plancher, tous les casqués barbus, et les autres, se mettent à détalier comme s'ils avaient – v'la une métaphore drôlement bien sentie – tous les diables de l'enfer à leurs trousses. Mais c'était comme si y cherchaient à fuir un ouragan. L'un après l'autre, les chevaliers noirs les rejoignaient, les découpaient en rondelles, les fauchaient, les assommaient. Ils devaient pas être plus de cent, mais y semblaient mille, dix mille et plus.

Comme carnage, ce fut du cousu main. Les épouvantails à Monsieur Ming mordaient la poussière – ou la neige si vous préférez – par dizaines. Ceux qui fuyaient étaient rejoints, écrabouillés. Nous, les chevaliers noirs paraissions nous ignorer, au point qu'ça en devenait blessant.

– Qui c'est qu'ces particuliers? que j'demandai au commandant.

Il posa sur le sol la même Yo Yo qui avait repris ses sens et devait commencer à peser pas mal, et il me dit :

– Il y a des mystères, mon vieux Bill, qu'il vaut mieux ne pas essayer d'approfondir.

J'allais essayer d'approfondir quand même, quand Sophia s'exclame :

– Regardez!... Ming!...

On regarde, et on voit l'Ombre Jaune qui, ayant sauté sur un cheval démonté, se taille en démultipliée en direction du castel.

– Faut l'empêcher d'atteindre le manoir, décide le commandant, sinon on va devoir en faire le siège.

Il enfourche un cheval démonté et pique des deux, en montrant la belle Yolande et en criant :

– Je vous la confie, Sophia!

Comme cet ordre ne me concerne pas, je repère un autre canasson sans cavalier et je lui en donne un. Je lui laboure le ventre avec des éperons de la Sainte Farce et je file le train au commandant qui, lui, file le train à Ming, lequel a déjà pas mal d'avance.

Malgré mon poids, mon canasson a plus de nerf que celui du commandant, et je le rejoins. Le commandant me montre Ming, qui approche du manoir.

– Il faut le rattraper avant qu'il ait franchi le pont-levis, me jette-t-il.

Moi je veux bien, mais au pays des illusions on ramasse des bûches. Le Ming pique des deux comme



s'il disputait Epsom. Au galop, il franchit le pont de pierre que le pont-levis prolonge.

– Ton cheval est plus rapide, me lance le commandant. Tache de te glisser dans la cour du château avant que le pont-levis ne s'abaisse pas. Là, tu tombes sur Ming...

– Et je lui fais son affaire, dis-je. Vu...

Je pousse ma monture et je gagne sur l'Ombre Jaune, qui atteint le pont-levis et le franchit. Moi, je vais m'engager sur le pont de pierre quand, soudain, c'est cataclysme et compagnie. Juste devant mes yeux, le pont paraît se déglinguer, et il se volatilise dans une gerbe de pierres fracassées. J'ai bloqué net mon coursier qui s'arrête comme s'il avait des freins à disques à chaque roue. Je le fais reculer pour éviter les pierres qui retombent, puis je reviens vers le commandant, qui s'est arrêté lui aussi.

– Rien à faire, dis-je. Avait tout prévu le mec...

– Oui, approuve le commandant. Avec Ming, c'est le contraire qui nous aurait étonné...

Là-bas, le pont-levis s'est relevé, inutilement d'ailleurs, because le pont de pierre qu'avait avalé son acte de naissance.

– Rejoignons Sophia et Yolande, décide alors le commandant. On n'a plus rien à faire ici pour le moment. Plus tard, on verra à pénétrer dans le château, par les souterrains peut-être. Mais cela m'étonnerais qu'on y parvienne. Monsieur Ming est homme à avoir pris ses précautions...

Ça, on est payés pour le savoir. On tourne bride et on va retrouver la même Sophia et la même Yo Yo. Les chevaliers noirs les entourent, les visières de leurs bacinets toujours baissées, et sans montrer la moindre agressivité. Le quidam en rouge, lui, l'est toujours sur sa branche, comme s'il voulait y faire définitivement son nid.

Le commandant et moi, on s'approche de nos deux

amies, et on leur demande si tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elles répondent oui et on se sent rassurés.

Autour de nous, les chevaliers noirs demeurent immobiles. Le commandant s'adresse à l'un d'eux, en disant :

– Merci de nous avoir secourus, nobles chevaliers... Nous serions moult heureux de savoir à qui nous devons la vie...

C'est là une façon comme une autre de demander aux nobles chevaliers en question de relever les visières de leurs casques. Mais pas un seul ne fait mine d'avoir compris. Sur sa branche, le quidam en rouge éclate de rire.

– Vous voulez vraiment connaître ceux qui vous ont secourus? interroge-t-il.

S'adressant alors aux chevaliers noirs, il enchaîne :

– Comme toujours, vous m'avez bien servi, mes braves guerriers. Une fois encore, vous vous êtes montrés dignes de votre maître... Allons, puisque ces gents seigneurs et gentes dames veulent voir vos visages, soyez... euh... soyez bon diables et montrez les leur...

D'un même geste, les chevaliers soulèvent les mésails de leurs bacinets. Là, parole, ça nous en a flanqué un coup! Derrière les visières relevées, il n'y avait rien. Mais alors, là, rien de rien. Nib... Le néant... Rien que des grands trous noirs. Et ça devait être la même chose en dessous. Ce qu'on avait devant nous, c'étaient des armures vides. Ouais, l'Ombre Jaune et ses créatures avaient été mis en déroute par des armures vides. Enfin... euh... par des choses qui ressemblaient à des armures vides... Vous pigez?... Eh bien! z'avez d'la chance. Moi j'y ai jamais rien pigé du tout.

J'y ai peut-être rien pigé, mais ça ne m'a pas empêché d'avoir une pétoche de toutes les couleurs.

Le commandant et moi, on a échangé un regard, et je me suis rendu compte qu'il s'efforçait de ne pas frissonner. Il avait tort de se gêner, car moi j'en avais justement des frissons partout.

Heureusement qu'il y a eu une diversion car on n'aurait pu s'empêcher de hurler de frousse. Venant du château, il y a eu comme une explosion. Pas une vraie explosion. Plutôt le bruit que fait une fusée quand on y met le feu, mais alors là d'une fusée drôlement maousse. Un gros calibre quoi!

Tous les quatre – le commandant, Sophia, Yolande et moi – on s'est tournés vers le manoir, juste à temps pour voir un drôle d'engin s'élever de la grande cour arrière et filer en plein ciel, suivi d'une longue queue de lumière aveuglante.

– J'vous pose une devinette, commandant, je fais. Qui, à votre avis, est en train de se tailler dans c'te machine?

– Une vieille connaissance à nous, répond le commandant, aussi sérieux qu'un huissier en train d'saigner à blanc un pauv' contribuable. Ming, c'est sûr...

– Bravo! je dis. Vous avez gagné la machine à laver avec le moulin à café et le presse-fruits incorporés.

Pourtant, le commandant n'a toujours pas l'air de rigoler.

– Ming avait tout préparé pour fuir, dit-il. Il est toujours pareil à lui-même. Jamais il ne laisse rien au hasard.

Mais je fais remarquer :

– Cette fois cependant, il a l'air de s'avouer vaincu.

– Pour combien de temps? fait le commandant aussi grave cette fois qu'un pauv' contribuable en train d'se faire saigner à blanc par un huissier.

A ce moment, on se rendit compte que les chevaliers noirs – ou tout au moins les armures vides – ont disparu, comme évaporés, et le quidam en rouge avec

eux. Ça ne nous étonne pas, et le commandant décide :

– Je crois qu'on peut regagner le manoir... Il y a plus de danger maintenant... On pénétrera aisément par les souterrains...

Sophia et Yolande ont enfourché également deux chevaux abandonnés, et on se met en route, au pas lent de nos montures, en direction de l'entrée des souterrains.

Au bout de quelques centaines de mètres, Yolande, qui nous guide, fait remarquer, s'adressant particulièrement au commandant et à moi :

– Sans vous, vaillants chevaliers, je serais demeurée l'esclave du Diable au Yeux d'Or...

– Vous étiez prisonnière de l'Ombre Jaune, corrige le commandant. Vous voilà libre à nouveau...

– Ouais, je dis, sûr... N'empêche que, sans ce mystérieux balladin et ses chevaliers noirs, je me demande diable bien ce qui serait arrivé...

Devant nous, une voix fait – une voix qu'on commence à bien connaître à présent :

– Vous m'avez appelé, mes Seigneurs?

Nos montures se sont arrêtées, et on l'aperçoit à quelques mètres, appuyé à un arbre, le luth pendu à son cou. Vous avez compris que je veux parler du quidam en rouge, bien sûr...

– D'où sort-il encore celui-là? je fais.

– J'ai cru entendre prononcer mon nom, dit le quidam. Par deux fois...

Le commandant essaie de pousser sa monture en avant, mais elle renâcle.

– Ah! ça, crie le commandant. Si vous nous disiez qui vous êtes, à la fin?

Le quidam lève un doigt maigre et sentencieux, prolongé par un ongle aussi long qu'un jour sans whisky.

– Qui je suis?... Devinez...

Et il enchaîne presque aussitôt :

– A présent... euh!... j'allais dire « adieu »!... Nous nous reverrons peut-être un jour... si vous n'êtes PAS sages...

Il tourne les talons et il s'éloigne en grattant son luth et en chantant :

*Il était gente bergère,  
Ohé!... Ohé!...*



## ÉPILOGUE

Bill s'était encore arrêté de parler, et je devinai que, cette fois, c'était pour de bon, du moins en ce qui concernait son récit, car j'avais arrêté définitivement l'enregistrement et appuyé sur la touche « Wind » pour mettre la bande à bout de course.

Pendant que résonnait le « cuicuicui » de l'enroulement accéléré, Bob Morane posa sur moi le gris de son regard. Il ne souriait pas, et c'est avec le plus grand sérieux, avec gravité même, qu'il me dit :

– C'était une belle histoire, n'est-ce pas, Henri?

– Oui, dis-je, une belle histoire...

– Et d'autant plus belle qu'elle est vraie, enchaîna Bill en sirotant à petits coups – ce qui était contraire à ses habitudes – le verre de whisky qu'il s'était versé.

Je risquai un reproche.

– Dommage que vous ne me l'ayez pas racontée plus tôt!...

– On vous la réservait à l'occasion de l'anniversaire de Bob, intervint Sophia. J'avais même envisagé de vous la conter moi-même, mais Bill a insisté pour le faire, et il faut reconnaître qu'il ne s'en est pas mal tiré du tout.

J'acquiesçai de la tête. A vrai dire, je ne tenais pas à contredire Sophia – s'il y avait lieu de la contredire – car elle m'avait toujours un peu fasciné. Belle comme

elle est, il suffit de la regarder pour se sentir heureux, et en plein accord avec le monde entier.

Tout cela ne m'empêchait pourtant pas de penser que le récit de Ballantine, pour pouvoir être livré au lecteur, me demanderait pas mal de travail, car il me faudrait élaguer, corriger, censurer. En m'efforçant cependant de ne pas trop enlever de sa spontanéité, de sa truculence au texte.

Déposant son verre, Bill jeta un coup d'œil à la grande horloge à gaine de chêne, dressée dans un coin de la pièce et qui marquait vingt et une heure moins cinq minutes. Le géant sursauta et gronda :

– Presque neuf heures, et le dîner qui n'est pas encore prêt!... Ce n'est quand même pas si compliqué de cuire quelques poulets, que diable!...

Ces derniers mots venaient à peine d'être prononcés que, issue on ne savait d'où – au fait, elle pouvait venir de partout et de nulle part – une chanson monta, accompagnée par un instrument à cordes qui pouvait fort bien être un luth, et clamée par une voix haut perchée et un peu narquoise :

*Il était gente bergère,  
Ohé!... Ohé!...*

Morane avait tourné vers Bill un regard désapprobateur, pour dire sur un ton de reproche :

– Comme si tu ne savais pas, mon vieux, que depuis notre dernier voyage au XIV<sup>e</sup> siècle, il y a des noms qu'il vaut mieux ne pas prononcer!

Mais cela n'avait pas empêché l'énigmatique chanteur de continuer :

*Qui d'une cuisse moult légère  
Ohé!... Ohé!...  
Sautait pas dessus barrières,  
Ohé!... Ohé!...*





G U I D E

# CHEVALERIE

A G R I P N I D I S



## GUIDE DE CHEVALERIE (LE MANUSCRIT D'UN TOURNOI)

En farfouillant dans le grenier de mon grand père Morane, j'ai retrouvé une foule d'objets hétéroclites. Ils semblaient sortir du fond des âges et parmi eux je ramassais une grosse épée rouillée, un heaume dépoli et les restes de ce qui fut un oriflamme. Il était fait en toile grossière mais orné de très belles broderies en soie vraisemblablement. Malgré les couleurs passées, je distinguais un lion gueule ouverte faisant face à un chevalier armé d'un pieu de bois.



En soulevant la pièce de tissu, je dégageais un vieux morceau de cuir racorni mais n'y prêtais que peu d'attention cherchant surtout à éviter la poussière que mes déménagements provoquaient. Pourtant, une fois le nuage dissipé, un éclat doré attira mon regard et je compris qu'il s'agissait d'une serrure fermant un coffret de cuir. Cette boîte enveloppée délicatement dans l'oriflamme semblait sortir tout droit du fond des âges. Délicatement, je la pris et j'essayais d'ouvrir le couvercle, sans succès. Le mystère de ce coffret commençait. A l'étroit sous les poutres de châtaignier du grenier, je décidais de descendre dans ma chambre pour ouvrir la boîte en cuir.

Pour la circonstance, je préparais une mise en scène. Je fermis les rideaux de ma chambre et allumais deux bougies, vieux restes d'anniversaire. Je me drapais alors dans l'oriflamme et disposais à ma droite la lourde épée et à ma gauche le heaume comme témoins muets de l'ouverture du coffret.

Lentement, je pris mon opinel et après quelques instants,

je forçais délicatement la serrure, honteux toutefois de ne pas savoir desceller plus proprement ce secret. Lentement je soulevais le couvercle qui grinçait et une étrange odeur envahit la pièce.

A l'intérieur, sous un bouquet de fleurs séchées une autre housse en cuir brodée des mêmes ornements que ceux de l'oriflamme. Elle était fermée par un cordon noir de cuir tressé terminé par deux perles de verre coloré. L'odeur surprenante et lourde, l'éclairage des bougies et le silence agrandissaient ma chambre pour lui donner des allures de chapelle. En hésitant je tirais sur le cordon qui semblait ne pas avoir été affecté par le temps. Sous la housse un vieux livre dormait. Sur sa couverture de cuir étaient gravées les mêmes armes au lion et au chevalier. Je le prenais délicatement et à la lumière des bougies je commençais sa lecture en tournant la première page.

Quelle ne fut pas ma déception! Je ne comprenais pas un seul mot de ces arabesques enluminées tout en

reconnaissant au travers des illustrations qu'il s'agissait d'une chronique de chevalerie. De rage je soufflais mes bougies et décidais de remettre à plus tard le décryptage de ce manuscrit. Je rangeais le livre dans sa housse, pliais l'oriflamme et consignais l'épée et le heaume au placard. La nuit arrivait et ma faim eut raison de ma soif de connaissance.

Je ne dis mot ce soir là de ma découverte à mes parents. J'espérais réussir seul à percer le secret de ce grimoire. A table, je questionnais toutefois mon père sur notre oncle Morane et j'appris qu'il était



un de ces héros de tournoi fort prisés au XIV<sup>ème</sup> siècle. Il avait conquis titre et fortune en gagnant des combats pour le plaisir du spectacle et les yeux des demoiselles. Mon père, surpris de mes questions m'assura par contre qu'au cours des âges, notre famille avait perdu ses titres et même oublié ce chevalier. Pretextant des devoirs à finir, ce qui surprit mon père, je montais enfin dans ma chambre encore plus fier de mon secret: j'étais seul dépositaire de la mémoire des siècles. Rapidement je me couchais, décidant de remettre au lendemain mes recherches sur le livre mystérieux.

J'eus beaucoup de mal à trouver le sommeil mais lorsque Morphée m'accueillit dans ses bras, je commençais un rêve étrange...

Je marchais, enfin il me semble que je marchais dans un paysage étrange. Une campagne enneigée, une lande plutôt, avec au loin un château-fort perché sur un pic rocheux, comme une cerise sur un immense gâteau à la crème. Au fur et à mesure que j'approchais du château, la neige semblait fondre. Ca et là des plaques d'herbe perçaient la glace, bientôt des fleurs puis toute la campagne revint à la vie. Le chant des oiseaux, tout à l'heure, sinistre croassement de corbeaux égarés et transis devenait plus mélodieux. Et très vite je commençais à apercevoir des gens qui discutaient et chantaient en travaillant aux champs. L'un d'eux m'aperçut et stoppa net sa chanson.

"Mon Seigneur vous voilà bien matinal! dit-il, et bien bizarrement vêtu"

J'étais en effet encore en pyjama de nylon multicolore mais pourquoi m'avait-il appelé Mon Seigneur?

Un autre repris tout en courbant la tête: "Auriez-vous été victime d'une mauvaise farce de votre frère Jean Seigneur Jacques? C'est pourtant grande journée pour

lui!". Je ne répondais rien mais perplexe je hochais la tête, ce qu'ils durent prendre pour un acquiescement. "Venez vite avec nous au chateau, est-ce un jour à perdre son temps en effronteries, reprirent-ils en chœur". Et ils me saisirent par le col rudement, presque brutalement et me conduisirent au chateau.

Dans la cour, il régnait une très grande agitation. Le sol de terre battue était recouvert de paille fraîche et de fleurs coupées. Dans un coin un maréchal-ferrant s'activait en criant après ses deux apprentis qui ne semblaient pas avoir plus de huit ans. Il tapait furieusement sur un morceau de fer rougi pour lui donner une forme de ce que je crus être une serpe. Plus loin un bel écuyer en habit rouge et blanc nettoyait la couverture de son cheval. Tout en travaillant il ne quittait pas des yeux une esplanade où deux chevaliers ferraillaient pour s'entraîner.



Les servantes enfin couraient en tout sens chacune portant un pot ou une miche ou encore une pièce de tissu. Je n'eus pas l'occasion de rester dans cette cour bien longtemps, car les deux paysans me conduisirent auprès d'un homme en robe noire, au regard sévère qui sans mot dire me giffa et d'un coup de tête ordonna qu'on me menât à l'intérieur.

Le brouhaha du dehors n'avait rien à envier à la panique qui régnait dans le château. Je me trouvais dans une grande salle aux murs recouverts de tentures défraîchies mais sur lesquelles je devinais un lion gueule béante. Un homme que je supposais, à son vêtement blanc taché de rouge, être le maître que l'on semblait bouleversé et roulait des yeux en tout sens. Il était accompagné d'un homme tout aussi excité qu'il appelait Monsieur le Régisseur. Celui-ci interpellait violemment ses deux administrés par des chiffres et je compris qu'il comptait la nourriture. Les deux molosses paysans m'ayant abandonné, je résolus de les suivre. Nous arrivâmes aux cuisines. Celles-ci étaient peuplées d'au moins quarante personnes qui sur une table ou sur un tabouret préparaient un festin digne de Pantagruel. Dans deux immenses cheminées brûlait un feu d'enfer sur lequel tournaient pêle mêle des poulets, des gigots et un boeuf entier. Trois jeunes marmitons avaient d'ailleurs grand peine à mouvoir la broche géante. Le régisseur s'exclama soudain :

"Jamais nous ne tiendrons trois jours de plus ! C'est impossible, il faut avertir Seigneur Jacques."

Le cuisinier répondit : "Certes mais ils en veulent encore et toujours. Voilà près d'une semaine que j'anime cette procession païenne de nourriture qui va de la porte nord qui donne sur le village à celle plus petite mais gourmande qui mène aux salles à manger." Sur ce, il se signa.

J'étais fasciné par ce spectacle haut en couleur des marmites cuivrées, des montagnes de fruits et de légumes illuminés par la clarté du feu de bois. Je dus par contre très vite revenir à la réalité: l'homme en noir de la gifle m'attrapa une oreille avec tant de véhémence que je crus qu'il l'arrachait." Dès qu'on vous laisse en repos, Mon Seigneur en profite pour se promener, même en ce jour sacré.,dit-il agressivement. La douleur était trop forte pour ne m'avoir pas fait crier et tant qu'à parler j'enchaînait en hurlant: "Et qu'est-ce qu'il a de sacré ce jour?" On eut dit que le temps s'était arrêté sur mes mots. Le cliquetis des cuillères, les chansons des marmitons, même le caquetage des poules stoppèrent net. L'homme en noir tira encore plus fort sur mon oreille en disant: "Blasphémateur, nous ne ferons donc jamais rien de vous, Seigneur Dieu."



Il me conduisit par les oreilles jusqu'à la grande salle à manger ou la tête penchée je découvris une joyeuse assemblée. Il me fit plier les genoux et enfin lâcha mon oreille brûlante de douleur. Il s'adressa à celui qui semblait être l'hôte de ce festin et lui dit: "Mon Seigneur voilà déjà trois longues années que j'exerce la fonction de prêtre et de clerc dans votre demeure. Trois longues années que j'essaie d'inculquer à votre second fils Enguerand des rudiments de connaissances: le latin, l'architecture et autre matière spirituelle mais cette fois c'en est trop. Il est allé trop loin dans l'effronterie et l'insolence. Je vous demande soit de me démettre soit de



lui donner un châtiment exemplaire. " La joyeuse assemblée qui se divertissait du spectacle d'un jongleur et d'une danseuse avait concentré son attention sur le prêtre visiblement en détresse. Le Seigneur se leva lentement pour répondre: "Et qu'a-t-il fait ce chena-pan? Volé du vin de messe ou mangé un cierge?". Il partit d'un gros rire de gorge puis reprit:"Explique toi l'abbé et toi, rajouta-t-il en me regardant, gare à toi si l'affaire est sérieuse".

Le prêtre n'avait pas ri de la plaisanterie de mauvais goût de son Seigneur et expliqua: "Ce matin alors que l'on conduisait le seigneur Jean à son bain et préparait avec lui sa veillée d'armes, votre fils, celui ci, s'est éclipsé et au lieu d'assister son frère Jean dans l'épreuve de cette veille spirituelle est parti battre la campagne. Ce sont deux paysans qui me l'ont ramené sur le matin affublé du costume satanique que vous lui voyez porter comme pour ridiculiser la blanche chemise témoin de la pureté de l'âme que porte son frère aîné. C'en est de trop, cet esprit démoniaque ne saura être voué comme il est de tradition à notre bonne mère l'église."Et il se signa.

Le Seigneur se tourna vers moi, l'assemblée était suspendue à ses lèvres: "Il est vrai que ton costume est étrange, ce n'est point carnaval même si c'est fête aujourd'hui et il est des valeurs ancestrales auxquelles je tiens et que je protège. Qu'as-tu à dire?"

Je me relevais d'un bond mais le prêtre m'appuya sur l'épaule pour me forcer à me remettre à genoux. Je pris enfin la parole: "Je sais que cela vous paraîtra étrange mais je ne sais pas de quoi vous parlez. J'ai l'impression que vous me prenez pour un autre..."

Le prêtre ne me laissa pas continuer, hystérique il hurla: "Vous voyez Seigneur cela continue. Même devant

vous il ment et vous ridiculise."

Le Seigneur leva le bras et toute la salle qui avait réagit aux paroles du prêtre se figea. D'une voix lourde il me dit: "Tu aimes plaisanter et bien moi aussi. Tu vas jouer à cet autre qui n'est pas toi durant toute la fête et quand tu auras compris ce qu'est ta réelle condition tu redeviendras, peut-être celui que tu n'es pas." Puis il ordonna, "Qu'on l'attache au service du charpentier mais avant qu'on lui donne de quoi s'habiller pour le travail et non pour la fête."

J'essayais de répondre mais déjà le prêtre épanoui avait saisi mon oreille et m'entraînait vers les cuisines.

Une fois là, on me donna des vêtements en toile de lin et le prêtre me conduisit dans les cours externes du château et confia à un grand gaillard roux en recommandant de beaucoup m'utiliser, "comme pour polir un outil neuf et mal dégrossi", dit-il.

Celui-ci ne paraissait pas très commode et rudement me demanda de ramasser toutes les brindilles de bois que je trouvais. "Il ne faut pas que les chevaux se blessent demain, maugréa-t-il, alors je ne veux pas repasser derrière toi sinon gare au bâton".

J'étais en compagnie de plusieurs enfants de mon âge qui courbés sur le terre plein glanaient les brindilles en silence. Après deux heures une cloche retentit et tous les ouvriers du chantier arrêterent et se recueillirent. Un deuxième son de cloche donna le signal de la reprise du travail. Entre temps, j'avais mieux observé l'esplanade et compris qu'on y préparait des jeux ou des joutes. En interrogeant un des enfants, j'avais appris que pour l'adoubement de son fils Jean, le Seigneur Jacques d'Herbecourt avait organisé un tournoi en invitant plus de cinquante chevaliers. Les tentes que j'avais aperçu autour du château où cla-

quaient les oriflammes multicolores constituait le village des champions. Les belles des chevaliers étaient logées au château et lors des festins décidaient qui serait leur champion ou qui devrait être rossé. Je passais le reste de la journée à ramasser mes bouts de bois, sans mot dire et lorsque le soir arriva, je n'eus aucune peine à trouver le sommeil après un bol de soupe grossière où flottaient des feuilles de salade, maigre récompense de notre labeur.

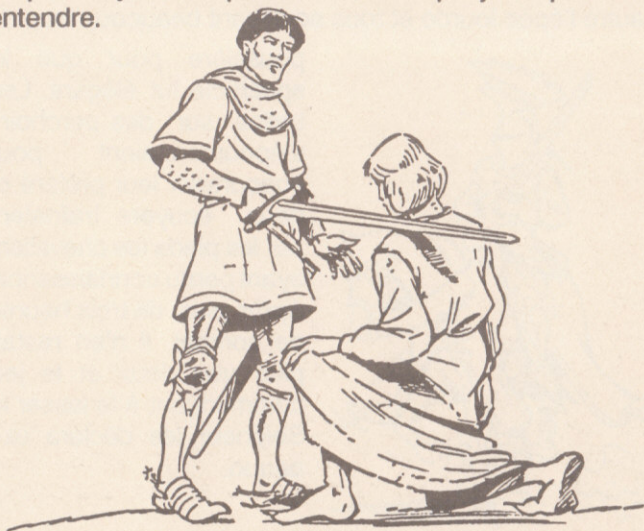
Le lendemain, nous fûmes réveillés dès l'aube au son des trompettes. Le Seigneur Jean sortait de sa veillée d'armes après une nuit passée dans la chapelle revêtu d'une simple chemise. Il était pâle mais avait fière allure mon "frère". Une escorte l'entraîna dans le château pour le préparer. Nous fûmes appelés pour terminer le nettoyage de l'esplanade.



Quelques instants plus tard les joutes commençaient. Je ne pus malheureusement voir que le premier des échanges. Un chevalier habillé de pourpre et d'or désarçonna son adversaire du premier coup, et sans casser sa lance. L'autre avait eu la maladresse de découvrir légèrement sa garde et le vainqueur n'avait eu que peu de peine pour s'introduire dans cette faille. Ils finirent le combat à pied, et le chevalier pourpre et or sortit, après un rapide échange victorieux de l'esplanade, non sans s'incliner devant le Seigneur d'Herbecourt et devant sa belle.

Je n'eus pas le loisir d'assister aux autres combats car nous devons préparer l'estrade de l'adoubement. Nous avons à peine terminé de balayer les marches que

les trompettes retentirent et que paré cette fois de ses plus beaux habits Jean d'Herbecourt apparut en plein soleil. Il portait une tunique de velours brun et jaune et sur sa poitrine, à la place du coeur, un lion gueule ouverte rugissait. Il avait totalement repris ses couleurs et fièrement s'approchait des marches de l'estrade. Arrivé à quelques mètres, il s'agenouilla, se signa puis reprit sa marche pour finalement se retrouver sur l'estrade, un genou en terre devant d'autres chevaliers, témoins et amis venus pour fêter son entrée parmi l'ordre des chevaliers. Un des hommes fit un pas en avant, c'était entendis—je son parrain, le comte de Guison. Il se dressa devant et défit son gant pour lui assener une gifle amicale mais violente à laquelle Jean ne devait pas répondre. Jean accusa le coup et courba la tête en signe d'allégeance. Le parrain prit alors son épée, la baisa et du plat de la lame, frappa les deux épaules de Jean, tout en prononçant des paroles sacrées que je ne pouvais entendre.



Enfin, il le releva, lui donna une accolade et invita tous ses pairs à faire de même. Son père le premier le serra dans ses bras et lui remis solennellement une épée à sa main. En tournant la tête j'aperçus le maréchal-ferrant écraser une larme de sa grosse main et je compris combien d'heures de travail représentait cette arme.

Puis le Seigneur se tourna vers la foule et déclara officiellement le tournoi ouvert. La musique commença aussitôt et une grande clameur s'éleva pour fêter ce grand jour.

Visiblement le chef des charpentiers m'avait oublié. Il paraissait très occupé à expliquer à une jolie lavandière comment il avait conçu l'estrade et celle-ci semblait fascinée. J'en profitais pour aller voir le tournoi. C'en était terminé des joutes et le vrai tournoi démarrait: dans un désordre indescriptible, les chevaliers s'affrontaient. Celui-ci maniant la masse d'armes, tel autre l'épée lourde et tous soulevant beaucoup trop de



poussière pour que le spectacle fut élégant. Les belles sur des perchoirs s'époumonnaient pour encourager leur préféré et deux écuyers traînaient par les pieds les chevaliers ayant perdu connaissance. Après plus de trois heures de combat, il n'en restait plus que deux et le jeu commençant à le lasser le Seigneur les déclara ex-aequo.

Ayant transpiré et trop bu, je sentais bientôt le sommeil me gagner....

Je me réveillais...dans ma chambre. Quelle déception, j'étais bientôt chevalier et...ce n'était qu'un rêve. Je me précipitais vers mon placard pour retrouver au moins les objets de mon rêve mais, stupeur, ils n'y étaient plus. et en ouvrant fébrilement mon coffret de cuir, je ne retrouvais pas le livre qui semblait avoir disparu. Seul un petit dessin restait sur le fond de la boîte, seul vestige de mon trésor: celui d'un jeune garçon mal habillé tenant dans sa main ce que je croyais être un pieu mais qui n'était qu'une brindille...

JEU DE RÔLE

# LE DONJON

# ENCHANTE

R O S E N T H A L



## REGLES

Attention, le récit que vous allez lire n'est pas un récit ordinaire. Il s'agit d'une courte aventure où vous, le lecteur, jouerez le rôle du commandant Robert Morane (dit Bob).

Chaque paragraphe de cette histoire est numéroté et se termine par des propositions d'actions. Vous commencerez à lire l'histoire au numéro 1, et, en fonction des choix proposés, vous vous rendrez à un nouveau paragraphe. Ceci, ainsi de suite, jusqu'à la fin de l'aventure. Pour jouer, vous aurez besoin d'un dé, ainsi que d'un crayon.

### **Avant de vous embarquer à l'aventure.**

Vous allez jouer le rôle du commandant Morane. Mais, pour résoudre les cas qui se présenteront à vous, vous devrez vous reporter à une feuille de personnage, qui définit les caractéristiques de Morane. Comme tous les personnages que vous rencontrerez, il a 4 caractéristiques: la Force, la Dextérité, la Perspicacité et la Volonté. Chacune d'entre elles est obtenue en jetant un dé et en inscrivant le résultat dans les cases correspondantes.

Attention, comme vous êtes un héros habitué à vous sortir de situations très difficiles, vous avez un score minimum en Volonté qui est de 4. C'est à dire que si vous tirez moins de 4 pour la Volonté, vous marquerez quand même 4 dans la case correspondante. Vous avez aussi une mesure de votre vitalité, qui sont les Points de Vie. Ils sont égaux à la somme de votre Force et de votre Volonté plus 2. Inscrivez le total sur la feuille.



<b>BOB MORANE</b>	
<b>Force</b>	<b>Dextérité</b>
<b>Volonté</b>	<b>Perception</b>
<b>Points de Vie maximum</b> (Force + Volonté + 2)	
<b>Points de Vie actuels</b>	
<b>Notes :</b>	

### **Comment utiliser la feuille de personnage dans le jeu**

Il arrivera, en cours d'aventure, que l'on vous demande de faire des tests. Ces tests sont effectués sur les caractéristiques et ont un certain niveau. Vous devez, pour réussir le test, lancer un dé, ajouter sa valeur à celle de votre caractéristique, pour obtenir un nombre supérieur ou égal au niveau demandé.

Exemple: Vous devez faire un test de niveau 9 en Volonté. Vous avez 5 en Volonté, il vous faut faire 4 ou plus au lancer de dé pour réussir le test.

### **Combat**

Il arrivera que vous soyez obligé de combattre contre un adversaire.

Voilà comment résoudre ce cas.

Dans un combat au corps à corps, chacun des protagonistes fait Force + Dextérité + 1 dé. Le personnage qui a le plus élevé des deux totaux touche son adversaire et lui fait des dégâts. Ces dégâts sont des points de vie qui dépendent de l'arme utilisée. On retire les points de vie à la personne touchée. Un personnage qui a 0 ou moins de points de vie tombe dans le coma. Si vous vous trouviez dans ce cas, vous aurez perdu le combat et suivrez alors les indications données dans le paragraphe correspondant.

Si vous luttez contre plusieurs adversaires, chacun vous frappe à chaque tour, pendant que vous ne pouvez frapper que sur l'un d'entre eux à la fois.

Dans un combat à distance, il s'agira pour vous de réussir un test sur la Dextérité dont le niveau sera donné au paragraphe du combat.

### **Récupérer des points de vie**

Il arrivera peut-être que vous trouviez des moyens de récupérer des points de vie. Mais en tout cas (sauf indication exceptionnelle), vous ne pourrez dépasser votre valeur de départ de points de vie.

### **Dégâts des armes**

Voici les dégâts infligés par tous les types d'armes que vous pourrez trouver dans cette aventure ou une autre.

Pistolet, revolver	6	Massue	2
Couteau, poignard	3	Désintégrateur	100

**Bill Ballantine.**  
(Règles à rajouter  
lorsque Bill Ballantine est présent)

Dans cette aventure, vous serez secondés par votre fidèle compagnon Bill Ballantine. Vous remplirez comme pour le commandant Morane une feuille de personnage. Procédez de la même façon à cette seule différence : Bill n'a pas de minimum de 4 en Volonté comme Bob Morane, mais un minimum de 4 en Force.

<b>BILL BALLANTINE</b>	
<b>Force</b>	<b>Dextérité</b>
<b>Volonté</b>	<b>Perception</b>
<b>Points de Vie maximum</b> (Force + Volonté + 2)	
<b>Points de Vie actuels</b>	
<b>Notes :</b>	

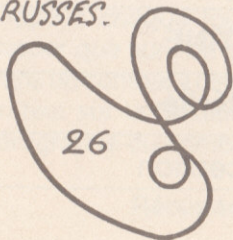
**Combat à plusieurs.**

Vous serez certainement amenés à combattre. Si vos adversaires sont plusieurs vous vous les partagerez équitablement. S'il n'y a qu'une personne, vous la frapperez une fois chacun et elle donnera un coup à l'un de vous deux au hasard. Suivez les indications données dans le paragraphe pour savoir que faire en cas de défaite d'un seul de vous deux seulement.



7 GRANDE ROUE

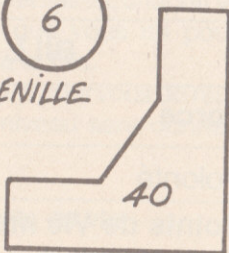
MONTAGNES  
RUSSES.



26



CHENILLE



40

TRAIN FANTÔME

# LE DONJON ENCHANTE

## .1.

C'est une belle soirée de la fin de l'été, que vous observez depuis le balcon de votre appartement du quai Voltaire. Vous avez demandé à votre ami de toujours, William Ballantine (ce cher Bill), de vous rejoindre.

—"Comment Commandant? Vous, aller à la foire du trône?" s'exclame le géant écossais aux cheveux roux. "Je ne vous savais pas porté sur ce genre d'amusements."

—"Je ne vois pas ce qu'il y aurait de mal, mon cher Bill. Mais il est vrai que cela n'est pas effectivement ce qui me pousse à visiter ces attractions. Tiens lis donc!" Et vous lui tendez le journal du soir. Vous avez fait une marque à la page des faits divers :

### *Quatrième disparition mystérieuse dans les environs de la foire du trône.*

*Après un voyou notoire, un ivrogne connu des services de la police et d'un ancien bagnard, c'est au tour d'un respectable médecin de s'envoler en fumée. Si l'opinion publique ne s'était pas émue du sort des précédentes victimes, il n'en est pas de même avec celle-ci. Estimé de ses voisins, marié, père de deux enfants charmants, le docteur était fortement apprécié de sa clientèle. Entré dans la foire pour acheter de la barbe à papa à sa fille Elodie, âgée de dix ans, il n'a toujours pas reparu. La police se perd en conjectures.*

—"Alors Bill, qu'en dis-tu? Mystérieux non?" Et vous enfilez votre veste pour sortir, bientôt imité par Ballantine. Allez en 31.

## .2.

Vous descendez de la rame et vous vous dirigez vers la sortie. Il y a foule car la foire n'est pas loin. Soudain, vous sentez qu'une main vous pousse. Vous allez basculer sur la voie du métro. Vous essayez désespérément de retrouver votre équilibre. Heureusement, une poigne de fer vous retient. C'est Bill, ce géant à la force colossale. Au bout du quai, vous apercevez un homme qui passe les guichets en courant. Il va tourner dans un couloir et disparaître. Vous remarquez qu'il vient de laisser tomber un petit objet derrière lui.

Vous courez tous les deux après lui, allez en **65**.

Vous vous arrêtez pour regarder ce qu'il a laissé tomber, allez en **56**.

Vous vous séparez, Bill et vous, allez en **16**.

## .3.

Tout en marchant, vous vous mettez à soliloquer. Votre conviction est faite. Il y a bien un mystère à la foire du trône. Et on veut vous empêcher de vous en mêler. "Ah ça, il ne me connaissent pas s'ils croient que ce genre de menaces me découragera."

Bill vous approuve. Son sens de la rancune est tenace et il est fort à parier que si votre agresseur lui tombe sous la main, il passera un sale quart d'heure. Il ne vous reste plus qu'à vous rendre à la foire.

Allez en **33**.

## .4.

Vous trouvez un taxi presque tout de suite. Le chauffeur est bougon et ne tient pas vraiment à faire la conversation. Vous en profitez pour regarder les rues de Paris, qui sont si joliment animées en ce soir du mois d'août.

Allez en **48**.

## .5.

Vous faites le tour de la foire, consciencieusement, avec Bill pour vous assister. Vous remarquez une curieuse coïncidence. Les dernières nouveautés de la foire sont: un train fantôme, un circuit de montages russes, un carrousel en forme de chenille et une gigantesque grande roue. Qui plus est, elles appartiennent toutes les quatre à une même société car les préposés ont tous le même uniforme : pantalon vert et chemise jaune. Vous trouvez cela très intéressant et décidez de poursuivre votre enquête dans cette voie. Allez en 37.

## .6.

Vous arrivez devant la chenille. C'est une toute nouvelle attraction, elle est la cible de tous les regards. Il s'agit d'une espèce de petit train bouclé sur lui-même, sur un manège. Mais au lieu d'être plat, ce manège fait des vagues. Et comme si cela ne suffisait pas, au bout de quelques tours qui mettent déjà l'estomac à mal, une toile se rabat sur les occupants, les plongeant dans l'obscurité pour une bonne minute. Vous regardez la tête livide des personnes après que la toile se soit relevée et vous vous demandez comment des gens peuvent inventer des appareils de torture aussi barbares. Et surtout comment il se fait qu'il y ait des masochistes pour payer ce supplice. Mais vous vous êtes promis d'essayer toutes les attractions suspectes et vous prenez un billet. Bill vous accompagne, l'air réjoui..

"Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que celui-là va me plaire Commandant. Evidemment, ça ne vaut pas une bonne bouteille de whisky, mais faites de grives"

Vous montez dans le petit train. Votre estomac est soumis à une rude épreuve. A côté de vous, Bill semble moins fanfaron qu'il y a deux minutes seulement. La toile

s'abat sur vous, vous plongeant dans l'obscurité. Votre malaise grandit. Faites un test de Force de niveau 8. Test réussi, allez en **59**. Sinon, allez en **69**.

**.7.**

La Grande Roue, une des plus populaires des attractions. Celle-ci est impressionnante avec ces vingt-cinq mètres de haut. Vous embarquez dans une des nacelles avec Bill et deux charmantes jeunes femmes. L'une est blonde, l'autre brune et semblent amies. Elles parlent à voix basse et partent dans de grands éclats de rire spontanés. Elles poussent des "Ho!" des "Ha!", indiquent le haut de la Tour Eiffel au loin. En d'autres circonstances vous auriez certainement engagé la conversation mais vous êtes trop absorbé par la foire qui se déploie à vos pieds. Vous avez un poste d'observation privilégié. Il faut l'utiliser. Faites un test de Perception de niveau 7.

Test réussi, allez en **46**. Sinon, allez en **13**.

**.8.**

Montées, descentes, votre estomac se soulève sans arrêt. Vous avez beau essayer de regarder alentour, ce n'est absolument pas possible. Au bout d'un moment, vous finissez votre tour de manège et reposez vos pieds sur la terre ferme.

Retournez faire un choix en **37**.

**.9.**

Vous continuez à fouiner un peu partout, mais il n'y a pas âme qui vive. De plus, aucun bureau, aucun endroit propice pour garder des papiers ou des personnes. Vous passez devant les machines électriques qui assurent la bonne marche du manège. D'un coup d'oeil, vous re-



marquez que les installations sont suffisamment puissantes pour faire marcher dix trains fantômes. Pourtant, aucune machine extraordinaire ne se trouve sur place. Vous ressortez par une porte de service, derrière, et vous rejoignez Bill.

Retournez faire un choix en 37.

### .10.

Au moment où vous pensiez enfin prendre votre élan, le wagonnet fait une nouvelle embardée. Bill vous retient et vous empêche d'être assommé par une tringle d'acier. Sur le côté, un gorille empaillé se frappe la poitrine de façon mécanique, comme s'il se moquait de vous. Deux portes claquent devant vous et vous ressortez à l'air libre. Vous descendez du manège.

Retournez faire un choix en 37.

### .11.

Bill Ballantine, mis en condition par la campagne britannique, c'est mis à pousser la chansonnette. Bien sûr, il dit que tout cela n'est pas aussi joli que l'Ecosse, mais qu'il s'en contentera pour le moment. Sur la colline, derrière la palissade de bois se tient une haute tour et un bâtiment, eux aussi en bois. Ce n'est pas l'image traditionnelle du château fort, mais vous savez que dans ces pays, seuls les plus riches des seigneurs bâtissaient en pierre. Une tête casquée vous dévisage de l'autre côté de la fosse et vous demande ce qui vous amène. Vous demandez à voir le seigneur des lieux pour une affaire de la plus haute importance. Votre accent ne doit pas être trop mauvais, car la passerelle qui vous permettra de passer est abaissée. Vous êtes accompagné sous une solide escorte dans la grande bâtisse. Il s'y tient un repas, et les convives en sont au dessert. Le châtelain se lève à votre

approche et se présente. Il se nomme le roi Orteg.

—"Et nous-mêmes sommes les chevaliers Robert de Voltaire et William d'Edimbourg", répliquez-vous.

Mais, d'un geste, le maître des lieux fait signe à ses hommes qui vous entourent et vous mettent l'épée sous la gorge.

—"Ah Ah", sourit Orteg. "Voici deux des complices du sorcier jaune que Dieu m'envoie pour les punir."

Le sorcier jaune? Ainsi donc Monsieur Ming serait vraiment à l'origine de tout ça ? Mais pour le moment, le plus important est de convaincre votre hôte que vous êtes des ennemis, plutôt que des amis, de l'Ombre Jaune. Vous préparez votre meilleur gaélique. Faites un test de Volonté de niveau 8.

Test réussi, allez en **14**. Sinon, allez en **43**.

### .12.

Devant vous se révèle un spectacle pour le moins fantasmagorique. De gigantesques génératrices électriques pulsent de leur vie crépitante. Il y a là de quoi alimenter une dizaine de trains-fantôme. Vous vous approchez pour examiner le tout en détail. Sur un mur, un plan. Il montre la foire vue de haut. Entourés, et reliés entre eux par de très nombreux traits de couleur, le manège de la chenille et le train-fantôme. Allez en **9**.

### .13.

Non ! Un moment il vous avait semblé. Mais rien. La roue continue à descendre, les deux jeunes filles annoncent qu'elles vont aller aux chevaux de bois.

Retournez faire un choix en **37**.

### .14.

Est-ce un effet de votre charisme, ou de votre haine pour

l'Ombre jaune qui transparait ? En tout cas, le châtelain demande à ses hommes de vous relâcher et s'excuse. Vous lui expliquez qu'il doit vous donner maximum de renseignements afin que vous puissiez lutter contre le sorcier jaune. Allez en **44**.

**.15.**

Vous rejoignez Bill à l'entrée. Il a perdu l'homme à cause de la foule. Malgré tout, il a eu l'idée d'interroger quelques unes des personnes qu'il avait dépassé lors de sa course. Elles n'ont pas pu dire grand chose, mais certaines croient avoir remarqué que le malfrat portait une espèce de tenue verte et jaune, quasiment un uniforme. Allez en **33**.

**.16.**

Vite, il faut décider lequel de vous deux va courir pendant que l'autre restera en arrière. Que choisissez-vous? Vous vous mettez à courir, allez en **50**.  
Vous demandez à Bill d'essayer de rattraper le malfrat, allez en **22**.

**.17.**

Vous n'avez pas réussi à convaincre complètement cet homme qui pense au salut éternel de l'âme de ses brebis. Vous sentez qu'en tout cas il a renoncé pour le moment à vous faire occire, ce qui serait peu chrétien. Vous verrez le soleil se lever, le lendemain matin. Mais ce sera d'une cellule dans laquelle il vous fait enfermer avant de pouvoir statuer définitivement sur votre sort. Allez en **30**.

**.18.**

Lorsque vous lui demandez de parler du sorcier jaune, Jean se signe aussitôt. Puis il commence à raconter une

série inépuisable de petites anecdotes, d'événements mineurs et majeurs. Votre connaissance limitée de la langue vous permet juste d'en saisir l'essentiel. Le grand sorcier jaune est arrivé il y a à peu près deux mois. Tout d'abord il venait faire du commerce mais bientôt ses moines se sont aperçus que son regard jaune était mauvais, maléfique, en un mot : diabolique. Il posait des questions sur le Graal sacré, la coupe du Christ qui est sensée guérir toutes les blessures. Puis un jour est arrivé un chevalier épuisé, brûlé sur tout le corps d'une étrange façon. Il prétendait s'appeler Lancelot du Lac. Il avait vu le Graal mais, n'en étant pas digne, celui-ci avait failli le consumer. Le Diable aux Yeux Jaunes en entendit parler et poursuivit ses recherches en ce sens. On raconte qu'il aurait trouvé le Graal et l'aurait transporté dans son château, grâce à une boîte magique. Pour protéger son trésor, il a créé un dragon gigantesque qui rôde au bas de la colline. Et comme si cela ne suffisait pas, il a ramené des goules et des golems du fond des enfers. Mais tout espoir n'a pas quitté la région car, certaines nuits, de grands clairs bleutés déchirent le ciel au-dessus du château du Diable Jaune. Il essaye de dompter le Graal et n'y arrive jamais, car la volonté de Dieu est toujours la plus forte. Vous remerciez votre hôte et lui dites que vous allez trouver cet autre château, et renvoyer le Diable Jaune aux enfers qu'il n'aurait jamais du quitter. En partant, le moine vous confie une dague à chacun (3 de dégâts). Il dit qu'il est homme de Dieu, mais que parfois la force est légitime. Vous partez à la rencontre de votre destin. Allez en 20.

### .19.

Vous remarquez un petit escalier, entre les divers artifices mécaniques. Vous l'empruntez avec prudence.

Faites un test de Perception de niveau 7.  
Test réussi, allez en 12. Sinon, allez en 58.

.20.

La nuit est tombée et vous vous dirigez à la lueur des étoiles et de la lune, qui est pleine. Soudain, votre bras se met à vous démanger fortement. Bill lui aussi s'agite. Vous regardez autour de vous. Un reflet de lune sur un objet au sol attire votre attention. Il s'agit d'un boîtier de communication trans-temporel. La Patrouille vous a retrouvé. Vous actionnez le bouton de mise en marche. Aussitôt une voix s'élève. —"Allo, Bob! Ici Graigh."

Vous reconnaissez la voix de Louis Graigh, l'homme qui commande à la Patrouille du Temps.

—"Oui, je vous entends cinq sur cinq", répondez-vous. "Et Bill est là aussi."

—"Vous aviez disparu de nos écrans de contrôle", poursuit Graigh. "Alors nous avons commencé les recherches. Il faut vous dire qu'elles ont été facilité parce qu'il existe à l'endroit où vous êtes une gigantesque perturbation de la trame temporelle. Nous ne savons pas ce qui se passe, mais nous pouvons vous dire que quelqu'un joue avec des énergies nucléaires de la plus grande puissance."

Bill vous prend l'appareil et jette:

—"Si je vous dit un homme aux yeux jaunes et des tas d'ennuis en perspective, que me répondez-vous colonel?"

—"Ming!", s'exclame Graigh. "Encore lui. Ne bougez pas, je vais vous virer plusieurs ustensiles de première nécessité. Deux désintégrateurs, deux pilules de survie et deux champs de force à deux charges."

Vous connaissez bien ces objets.

Tout d'abord les indispensables désintégrateurs (pour

toucher son adversaire, il faut réussir un test de Dextérité de niveau 8. Ses dégâts sont de 100). Puis les pilules de survie. En avaler une vous remet à votre maximum de points de vie. Et enfin les ceintures champ de force. Quand vous les activez, elles parent toutes les attaques que l'on puisse vous porter. Mais vous ne pouvez l'utiliser que pour deux attaques seulement avant de la décharger.

—"Dites Graigh", dit Bill, "cela serait bien sympathique de votre part de m'expédier une petite bouteille de Zat 77. Je suis sûr que vous avez ça chez vous."

Et la bouteille de whisky arrive au pied de votre ami qui en avale aussitôt une longue gorgée. Vous continuez à parler avec Graigh qui vous demande d'empêcher Monsieur Ming de nuire, ce que vous allez faire de toute façon. Vous attendez le matin et repartez de vaillante humeur. Allez en **36**.

#### .21.

La grande carcasse calcinée du dragon continue à fumer devant vous. A travers la peau rugueuse et couverte d'écailles, vous distinguez un amalgame de fils électriques et de rouages mécaniques. Un robot !

—"Ca alors !" s'exclame Bill. "Monsieur Ming se lance dans le grand guignol maintenant. J'espère que nous n'allons pas rencontrer une copie conforme du monstre de Loch Ness. Parce que là, contre un compatriote, je ne sais pas comment je réagirais." Allez en **29**.

#### .22.

Vous vous penchez et ramassez l'objet. Il s'agit d'un petit carnet portefeuille. Vous l'ouvrez et regardez à l'intérieur. Il est presque vide. Seuls des tickets de manège s'y trouvent. Il y a des places pour le train fantôme, la grande

roue, les montagnes russes et la chenille. Vous décidez de rejoindre en vitesse Bill à la foire, en espérant qu'il aura capturé votre gaillard. En tout cas, votre conviction est faite. Il y a bien un mystère à la foire du trône. Et on veut vous empêcher de vous en mêler. Vous vous mettez à soliloquer.

"Ah ça, il ne me connaissent pas s'ils croient que ce genre de menaces me découragera."

Allez en **15**.

### **.23.**

Vous appuyez sur la gâchette de votre désintégrateur. Un grand rayon bleu monte jusqu'au ciel. Est-ce un miracle, une coïncidence ? Mais le tonnerre éclate et la pluie se met à tomber. Les whamps, en face de vous, subissent une étrange métamorphose. Ils se mettent à ralentir, à gonfler, comme s'ils n'étaient que de gigantesques éponges. Vous en profitez pour passer en vitesse parmi eux et arriver au bas des remparts.

Allez en **81**.

### **.24.**

Vous longez la Seine et passez devant Notre-Dame. Puis vous vous dirigez vers la gare d'Austerlitz. La Porte Dorée n'est pas tout près mais Paris est une si belle ville qu'il serait dommage de s'y presser. Petit à petit, vous vous rapprochez de Vincennes. Allez en **27**.

### **.25.**

Consciencieusement, vous observez le moindre rebord de chacune des pierres. Bill piaffe d'impatience et vous dit de vous presser. Faites un test de Perception de niveau 9.

Test réussi, allez en **35**. Sinon, allez en **53**.

**.26.**

Le circuit des montagnes russes est tout à fait impressionnant. Le cliquetis frénétique des petits trains, mêlés aux cris de terreur des victimes consentantes est au coeur de cette excitation que procure la foire. Vous décidez de faire un tour de ce manège. Mais Bill vous tape sur l'épaule.

—"Hmm Commandant, ça ne vous dérangerait pas d'y aller tout seul. Vous voyez, j'ai peut-être un peu trop mangé de gaufres aux marrons tout à l'heure, et je ne me sens pas très frais."

Qu'a cela ne tienne, il ne doit de toute façon pas y avoir grand chose à espérer de cette tentative. Vous irez tout seul. Bill vous attendra en bas. Après avoir pris un billet, vous montez à l'avant du petit train. Tant qu'à faire, autant en avoir pour votre argent, et puis vous pourrez mieux voir ce qui se passe. Au bout d'un court instant, votre voiture se met en branle, et monte lentement la rampe de départ. En haut, c'est le basculement, la grande vitesse. Allez-vous réussir à garder vos yeux ouverts et attentifs pendant toute la durée du tour ? Faites un test de Volonté de niveau 7.

Test réussi, allez en 55. Sinon, allez en 8.

**.27.**

A force de marche, vous entendez les premiers flonflons de la fête. Deux ou trois pâtés de maison encore et vous y serez. D'un coup, ce sixième sens qui vous a déjà sauvé la vie plusieurs centaines de fois se met en éveil.

—"A terre !", criez-vous à Bill, en lançant vos mains en avant.

Un sifflement, et un couteau se fiche dans la porte en bois sur votre gauche. Vous vous relevez d'un bond, mâchoires serrées, prêt à identifier votre agresseur. Vous



apercevez sa silhouette au bout de la rue. Il va tourner et disparaître à l'angle. Vous remarquez qu'il vient de laisser tomber un petit objet derrière lui.

Vous courez tous les deux après lui, allez en **65**.

Vous vous arrêtez pour regarder ce qu'il a laissé tomber, allez en **56**. Vous vous séparez, Bill et vous, allez en **16**.

### **.28.**

Malgré tout, vous retournez un peu en arrière, interroger quelques unes des personnes que vous avez dépassé. Elles ne peuvent pas vous dire grand chose, mais certaines croient avoir remarqué que le malfrat portait une espèce de tenue verte et jaune, quasiment un uniforme. En tout cas, votre conviction est faite. Il y a bien un mystère à la foire du trône. Et on veut vous empêcher de vous en mêler.

—"Ah ça, il ne me connaissent pas s'ils croient que ce genre de menaces me découragera."

Bill vous approuve. Son sens de la rancune est tenace et il est fort à parier que si votre agresseur lui tombe sous la main, il passera un sale quart d'heure. Vous remerciez les passants et vous dirigez vers l'entrée de la foire.

Allez en **33**.

### **.29.**

Vous sortez du défilé pour déboucher en bas d'une petite butte. Le château est là, devant vous, avec ses murs solides. Vous commencez la facile escalade quand, tout à coup, sortant de derrière des rochers, des silhouettes fantasmagoriques vous barrent le chemin. Hauts de près de deux mètres, maigres à faire peur, habillés de manteaux noirs, ces humanoïdes ont une peau livide, des yeux injectés de sang et possèdent à chaque main des griffes d'une longueur redoutable. Ce sont les goules que

l'on vous a annoncé, mais que vous connaissez aussi sous le nom de whamps. Ces montres ont été créés par l'Ombre Jaune et se nourrissent de sang humain. Vous n'avez aucune pitié ou répit à attendre de ces adversaires. Vous en distinguez déjà une dizaine, commençant à vous entourer. Comme pour renforcer l'aspect dramatique de la situation, le ciel se couvre à vive allure, se chargeant de nuages noirs. Comment lutter ? Vous pouvez toujours foncer dans le tas, et utiliser vos désintégateurs, mais le nombre des whamps est peut-être déjà trop important pour cette attaque. Pourquoi ne pas essayer de tirer en l'air, de les étonner et de profiter d'une faille dans leur dispositif d'encerclement ?

Que décidez-vous ?

Vous combattez et leur tirez dessus, allez en **62**.

Vous voulez les effrayer et tirez en l'air, allez en **23**.

### .30.

Vous êtes poussés dans une cellule minuscule. Plusieurs heures se passent et vous commencez à avoir faim. Quand, enfin la porte de votre cachot s'ouvre et vous vous approchez pour savoir qui vient et pourquoi. Mais il s'agit d'un moine, un très jeune homme, au regard fixe et vitreux. Il vous parle de façon mécanique. Il explique qu'il est l'émissaire de la fée Viviane, qui veut vous venir en aide. La voie est libre. Il vous dit que vous devez trouver un autre château tout proche. Il faudrait aussi vous méfier du dragon, des goules et des golems qui le protègent. Tout un programme. Mais vous décidez de profiter de l'opportunité qui vous est offerte et vous vous éclipses à vive allure. Avant de partir, il vous laisse à chacun une dague (3 de dégâts).

Allez en **20**.

### .31.

Vous débouchez dans la rue et vous vous dirigez vers votre voiture. Mais un accident s'est produit un peu plus loin. Il n'y a rien à faire car les pompiers sont déjà là. Par contre, impossible de vous dégager avant une bonne demie heure. De toute façon, le temps est au beau fixe et vous êtes "en vacances". Le métro n'est pas bien loin, une station de taxi est à deux patés de maison, et vous pouvez aussi simplement flâner jusqu'à la foire.

Vous vous promenez, allez en **24**.

Vous descendez dans le métro, allez en **34**.

Vous hélez un taxi, allez en **4**.

### .32.

Vous avez déjà voyagé plusieurs fois à travers le temps. Vous savez même qu'il existe une organisation, née au XXIIIème siècle, qui surveille le cours normal du Temps. Elle s'appelle la Patrouille du Temps et vous emploie régulièrement, Sophia Paramount et vous, comme agents extraordinaires du XXème siècle depuis que Monsieur Ming, l'Ombre Jaune, a découvert le secret du voyage à travers les âges. Sa règle est de ne pas intervenir dans le cours du Temps, sauf quand la trame même de celui-ci est menacée. Vous savez aussi que vous êtes surveillés en permanence par la Patrouille. Elle devrait donc venir vous rechercher. Mais cela peut prendre plusieurs jours. Autant faire votre propre enquête en attendant. Heureusement, Bill et vous avez étudié de façon approfondie le Moyen-Age. Vous connaissez suffisamment de la langue pour pouvoir vous exprimer. Mais la première chose que vous faites est de transformer vos vêtements, de retirer tout ce qui pourrait paraître incongru. Puis vous partez dans la direction qu'à pris le cavalier. Au bout d'une demi journée de marche,

vous arrivez à l'entrée d'une vallée. Sur la butte, vous voyez ce que l'on pourrait appeler un petit château. Sous sa protection, au fond, se tient un monastère. Plus loin encore, quelques fermes isolées forment une espèce de petit village éclaté. Ce n'est certainement pas dans les fermes que vous apprendrez quelque chose.

Vers où allez-vous vous diriger ?

Si vous choisissez le château, allez en 11.

Si vous choisissez le monastère, allez en 64.

### .33.

Il y a foule. Les stands de barbe à papa, de confiseries, de gaufres et de pains d'épices sont pris d'assaut. D'entre les allées, vous entendez les boniments des forains. On vous invite à voir l'homme le plus gros du monde, la femme-serpent. Les loteries proposent leurs avalanches de poupées ou de peluches. Un peu plus loin viennent les manèges traditionnels, les carrousels. Puis enfin, les nouvelles attractions, que petits et grands s'empressent d'essayer. La bonne humeur est générale, les gens sourient. Pourtant vous n'êtes pas rassuré. On a manqué vous tuer et quatre personnes ont disparu.

Vous décidez de faire un tour complet de la foire.

Allez en 5.

### .34.

Vous approchez de la bouche de métro et descendez. Là, vous prenez deux billets que vous faites poinçonner. Vous montez dans les wagons de deuxième classe. Il n'y a presque personne à cette heure tardive.

Vous vous asseyez, le trajet est presque sans changements jusqu'à la porte de Vincennes. Bill s'assoupit sur sa banquette.

Allez en 2.

**.35.**

Enfin, sous vos doigts, vous sentez une petite encoche. A peine l'avez vous touchée qu'un grincement sinistre se fait entendre. Allez en **38**.

**.36.**

Malgré Monsieur Ming, vous n'arrivez pas à croire que cette riante campagne soit le terrain de chasse d'un dragon. Après quelques heures de marche, vous passez dans un petit défilé. Un peu plus loin, vous distinguez une tour de pierre, qui annonce le château que vous cherchez. Mais entre vous et votre but: une caverne. Un grognement, proche du rugissement d'un lion, s'en échappe. C'est une tête de lézard qui vient vous dire bonjour. Il a plus de vingt mètres de long, sort de son antre à vive allure et vous charge méchamment. C'est le dragon et une lueur rouge au fond de sa gueule vous semble bien inquiétante. Vous devez combattre. Les règles sont cette fois ci assez spéciales. Le dragon souffle toujours sur vous. Pour vous toucher, il doit réussir à faire un 6. S'il réussit, vous êtes carbonisé. Sinon, vous lui tirez dessus de manière conventionnelle.

**DRAGON**

Points de vie: 600 Dégâts: souffle brûlant.

Vous tuez le dragon, allez en **21**.

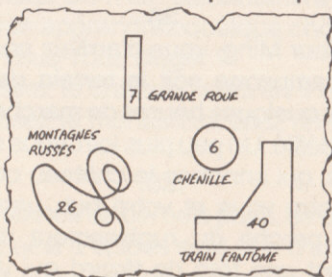
Vous êtes touché par le souffle du dragon, allez en **71**.

**.37.**

Par un heureux hasard, la page du journal que vous avez acheté ce matin, pour lire les faits divers, est encore dans votre poche. Il s'y trouve un plan simplifié de la foire du trône. Vous prenez un stylo et entourez les endroits que vous voulez visiter. Reportez-vous au dessin ci-après.

Vous trouverez les quatres attractions principales, avec un numéro sur chacune. Pour continuer, vous devrez vous rendre au paragraphe correspondant au numéro choisi. Si vous ne trouvez rien à cet endroit, on vous demandera certainement de repasser par ici.

Bonne foire!



**.38.**

Le mur devant vous coulisse, révélant un couloir très sombre, humide, et des escaliers qui descendent. Vous n'avez qu'un simple briquet sur vous. Allez vous entrer ou tentez-vous plutôt de forcer la grille?

Vous prenez le passage secret, allez en **67**.

Vous forcez la grille, allez en **61**.

**.39.**

Vous continuez à progresser dans un couloir qui est maintenant rectiligne et sec. Soudain, face à vous, deux gigantesques araignées. Elles sont grosses comme des bergers allemands, répugnantes. A cause de l'étroitesse du couloir, vous seul pourrez combattre et au corps à corps seulement (donc sans désintégrateur). Vous devrez défaire les deux araignées, l'une après l'autre.

**ARAIGNÉES**

Force: 2

Dextérité: 4

Points de vie: 10

Dégâts crochets: 2

Vous remportez le combat, allez en **85**.

Vous tombez à zéro points de vie, allez en **76**.

**.40.**

La baraque est toute entière peinte dans les vert bouteille, avec des monstres en carton pâte posé sur de faux rebords de fenêtres, ou encore de grandes traînées de peinture rouge vif. Il y a là tout l'éventail des monstres des films fantastiques. Le squelette rigole au-dessus du guichet et le monstre de Frankenstein joue au guide touristique qui promène les clients. On embarque à deux dans de petits wagonnets et vogue la galère. Du côté de la sortie, ce sont surtout des couples, avec la femme nichée dans les bras de son homme qui la rassure, alors que lui-même est parfois encore plus blafard. Vous prenez un ticket, sous l'oeil amusé du guichetier. D'un coup sec, le wagonnet démarre et enfonce les deux portes battantes qui conduisent au royaume de l'épouvante factice. Un virage sec, une descente brutale –histoire de vous mettre en condition– un squelette qui tombe du plafond avant de remonter sur son perchoir. Bill éclate d'un grand rire sonore.

–"Et on croit que l'on va avoir peur de ça, Commandant." Vous ne dites rien. Vous serrez les mâchoires en pensant aux disparitions. IL ne faut pas que votre attention soit attirée par des détails futiles. Vous pouvez décider de rester dans le wagonnet, de bien tout observer et de peut-être découvrir un indice. Ou vous prenez le risque de sauter en marche, pour voir ce qu'il y a derrière les coulisses.

Vous restez, vous allez en **63**.

Vous essayez de sauter, allez en **57**.

**.41.**

Encore une fois au moment d'entrer dans le donjon, le sol

tremble, et un rayon solaire vous aveugle. Quelques instants plus tard, vous avez retrouvé vos esprits et continuez votre chemin. Allez en 80

**.42.**

Vous vous lancez, lent et pataud. Mais à peine êtes vous baigné par la lumière que toutes vos perceptions se modifient. Vos chaînes se rompent comme du papier mâché, vous vous voyez courir au ralenti, chacun de vos muscles décomposant ses mouvements en de centaines d'impulsions. Soudain vous remarquez une turbulence de l'air à la limite de votre champ de force. Allez en 51.

**.43.**

Vous n'avez pas réussi à convaincre complètement cet homme qui pense à la sécurité de ses hommes. Vous sentez qu'en tout cas il a renoncé pour le moment à vous faire occire. Vous verrez le soleil se lever, le lendemain matin. Mais ce sera d'une cellule dans laquelle il vous fait enfermer avant de pouvoir statuer définitivement sur votre sort. Allez en 77.

**.44.**

Lorsque vous lui demandez de parler du sorcier jaune, Orteg se signe aussitôt. Puis il commence à raconter une série inépuisable de petites anecdotes, d'événements mineurs et majeurs. Votre connaissance limitée de la langue vous permet juste d'en saisir l'essentiel. Le grand sorcier jaune est arrivé il y a à peu près deux mois. Tout d'abord il venait faire du commerce mais bientôt ses serfs se sont aperçus que son regard jaune était mauvais, maléfique, et encore empli de plus de pouvoir que Merlin en personne. Il posait des questions sur le Graal sacré,



la coupe du Christ qui est sensée guérir toutes les blessures. Puis un jour est arrivé un chevalier épuisé, brûlé sur tout le corps d'une étrange façon. Il prétendait s'appeler Lancelot du Lac. Il avait vu le Graal mais, n'en étant pas digne, celui-ci avait failli le consumer. Le Diable aux Yeux Jaunes en entendit parler et poursuivit ses recherches en ce sens. On raconte qu'il aurait trouvé le Graal et l'aurait transporté dans son château, grâce à une boîte magique. Pour protéger son trésor, il a créé un dragon gigantesque qui rôde au bas de la colline. Et comme si cela ne suffisait pas, il a ramené des goules et des golems du fond des enfers. Mais tout espoir n'a pas quitté la région car, certaines nuits, de grands éclairs bleutés déchirent le ciel au-dessus du château du Diable Jaune. Il essaye de dompter le Graal et n'y arrive jamais, car la volonté de Dieu est toujours la plus forte. Vous remerciez votre hôte et lui dites que vous allez trouver cet autre château, et renvoyer le Diable Jaune aux enfers qu'il n'aurait jamais dû quitter. Orteg vous donne une épée à chacun (4 de dégâts). Et vous partez à la rencontre de votre destin .Allez en **20**.

#### **.45.**

Vous regardez tout autour de vous. Vous êtes dans la salle du bas du donjon. Au plafond, une ouverture se découpe en direction du ciel. Au milieu de ce lieu dépouillé, une coupe repose sur un autel de marbre blanc. Monsieur Ming se dirige vers la coupe, qui est recouverte d'un voile, et qu'il retire. Aussitôt, la lumière jaillit si vive que vous ne pouvez presque rien voir, à peine distinguer quelques vagues formes. Cette radiance semble émaner directement de la coupe. Au bout de quelques secondes, vous arrivez enfin à deviner la silhouette de l'Ombre Jaune proche de l'autel. Elle baigne

dans cette espèce de lumière vivante. Plus étrange encore, la silhouette paraît se nourrir de cette énergie et grandir. Avec grand peine, vous arrivez à vous lever, les mains toujours attachées. Vous sentez que vous devez, Bill et vous, vous interposer. Malheureusement, vos chaînes vont vous gêner pour vous déplacer. Avec vos doigts, vous pouvez atteindre le bouton de votre ceinture de champ de force. S'il vous reste à chacun une charge, vous pouvez l'activer avant de vous lancer. Mais vous pouvez aussi choisir de n'en rien faire, de partir sans protection.

Vous vous avancez sans le champ de force, allez en **52**.  
Vous vous avancez avec le champ de force, allez en **42**.

#### **.46.**

D'un seul coup, très furtivement, votre oeil capte un éclair bleuté étrange. Il avait la forme d'un arc électrique, et semblait relier les toits des attractions de la chenille et du train fantôme. La roue continue à descendre et vous ne voyez plus rien. Les deux jeunes filles annoncent qu'elles vont aller aux chevaux de bois.

Retournez faire un choix en **37**.

#### **.47.**

Finalement, le seul passage pour pénétrer dans la forteresse semble la grille d'entrée. Vous vous en approchez avec précautions. Elle est très solide mais avec quelques efforts vous pourrez en venir à bout. Par contre, peut-être y a-t-il un mécanisme caché tout prêt qui vous éviterait cet effort ? Pendant ce temps, dans la montée, les whamps ont retrouvé toute leur agressivité et s'approchent.

Vous cherchez un mécanisme secret, allez en **25**.

Vous essayer de forcer la grille, allez en **70**.

**.48.**

Vous approchez de la porte de Vincennes quand une voiture noire vous dépasse à vive allure. Vous avez à peine le temps de remarquer un bras qui dépasse de la portière qu'un coup de feu est tiré sur vous. Par chance, la balle vous manque de justesse. Le taxi fait une embardée et le conducteur stoppe, pétrifié par la peur. Mais le conducteur de la voiture noire a dû perdre le contrôle de son véhicule en vous tirant dessus, car il va s'encastrer dans un mur à une centaine de mètres devant vous. Le temps que vous descendiez du taxi, l'homme est déjà sorti de son épave. Il court au bout de la rue et va disparaître à l'angle. Vous remarquez qu'il vient de laisser tomber un petit objet derrière lui. Vous courez tous les deux après lui, allez en **65**. Vous vous arrêtez pour regarder ce qu'il a laissé tomber, allez en **56**. Vous vous séparez, Bill et vous, allez en **16**.

**.49.**

Enfin, la grille se soulève et vous vous glissez dessous. A peine l'avez vous franchie que vous la laissez retomber. Il était temps, les whamps se pressent de l'autre côté, leurs sinistres griffes en avant. Devant vous, une maigre cour, vide, qui donne sur le donjon. Une porte s'y découpe. A votre droite, rien. Et sur la gauche, ce qui ressemble à une écurie. Allez en **82**.

**.50.**

Vous vous lancez dans une course poursuite effrénée. Mais votre agresseur a pris une telle avance que cela ne sert à rien de persévérer. Malgré tout, vous retournez un peu en arrière, interroger quelques unes des personnes

que vous avez dépassé. Elles ne peuvent pas vous dire grand chose, mais certaines croient avoir remarqué que le malfrat portait une espèce de tenue verte et jaune, quasiment un uniforme. En tout cas, votre conviction est faite. Il y a bien un mystère à la foire du trône. Et on veut vous empêcher de vous en mêler. Vous vous mettez à soliloquer. "Ah ça, ils ne me connaissent pas s'ils croient que ce genre de menaces me découragera." Vous décidez d'attendre Bill. Allez en 54.

### .51.

C'est l'explosion. Vous êtes projeté contre un mur avec une rare violence, mais le champ de force vous protège. Sous la violence du choc, le marbre de l'autel se fêle et la coupe tombe, se brise. Monsieur Ming vole littéralement en l'air et s'écrase contre l'autel. La lueur s'estompe en quelques secondes. Vous retrouvez votre état normal, quoique un peu hébété. Bill se tient debout, sonné comme après un K.O. Sur le sol gît le corps inerte et disloqué de l'Ombre Jaune. Quelque part, dans un recoin de l'espace-temps, un duplicateur fabrique déjà la réplique de ce génie du mal. Allez en 66.

### .52.

Vous vous lancez, lent et pataud. Mais à peine êtes vous baigné par la lumière que toutes vos perceptions se modifient. Vos chaînes se rompent comme du papier mâché, vous vous voyez courir au ralenti, chacun de vos muscles décomposant ses mouvements en des centaines d'impulsions. Un sentiment de puissance et de force vous emplit. Votre esprit se met à réfléchir à une vitesse et une acuité encore jamais égalée. la lumière de la coupe accélère et améliore jusqu'à ses possibilités ultimes l'être humain. Mais l'Ombre Jaune vous voit. Il se

retourne et vous transperce de ses yeux jaunes, vous cloue comme un papillon sur un mur. Il est devenu l'incarnation parfaite et amplifiée au delà de toute limite, du Mal. Allez en 79.

**.53.**

Vraiment, malgré tous vos efforts, vous ne trouvez rien. Les whamps sont bientôt sur vous. Plus le temps de chercher. Vous aidez Bill qui, déjà, s'arc-boute contre la grille. Allez en 49.

**.54.**

Bill vous rejoint au bout d'un cours laps de temps, il vous montre l'objet qu'il a ramassé. Il s'agit d'un petit carnet portefeuille. Vous l'ouvrez et regardez à l'intérieur. Il est presque vide. Seuls des tickets de manège s'y trouvent. Il y a des places pour le train fantôme, la grande roue, les montagnes russes et la chenille. Allez en 33.

**.55.**

Alors que le train ralentit au sommet d'une côte, votre oeil a le temps de capter un éclair bleuté sur votre gauche, dans la foire. Mais le temps de tourner la tête, la descente infernale a recommencée et votre coeur se soulève. Au bout d'un moment, vous descendez du manège et reposez vos pieds sur la terre ferme. Retournez faire un choix en 37.

**.56.**

Il s'agit d'un petit carnet portefeuille. Vous l'ouvrez et regardez à l'intérieur. Il est presque vide. Seuls des tickets de manège s'y trouvent. Il y a des places pour le train fantôme, la grande roue, les montagnes russes et la chenille. Allez en 3.

**.57.**

Vous soulevez la barre qui vous tient assis et vous vous levez pour sauter. Mais le wagonnet n'arrête pas de tourner brusquement, vous rejetant à chaque fois dans votre siège. Faites un test de Dextérité au niveau 8. Test réussi, allez en 73. Sinon, allez en 10.

**.58.**

Devant vous se révèle un spectacle pour le moins fantasmagorique. De gigantesques génératrices électriques pulsent de leur vie crépitante. Il y a là de quoi alimenter une dizaine de trains-fantôme. Vous vous approchez pour examiner le tout en détail. Soudain, vous vous écroulez, atteint d'un coup de matraque à la tête que vous n'avez pas vu venir. Lorsque vous reprenez conscience, vous êtes dans le manège de la chenille. Bill est à vos côtés, inconscient. Faites un test de Force de niveau 9. Réussi, allez en 59. Sinon, allez en 69.

**.59.**

D'un seul coup, vous avez l'impression que votre estomac et toutes vos viscères se retournent de l'intérieur, que vous explosez avant de vous recomposer, molécule par molécule. La sensation est insupportable et vous vous évanouissez. Allez en 75.

**.60.**

Vous vous lancez, vif comme un guépard. Mais à peine êtes vous baigné par la lumière que toutes vos perceptions se modifient. Vous vous voyez courir au ralenti, chacun de vos muscles décomposant ses mouvements en des centaines d'impulsions. Un sentiment de puis-

sance et de force vous emplie. Votre esprit se met à réfléchir à une vitesse et une acuité encore jamais égalée. Vous comprenez que cet objet lumineux est l'oeuvre de Monsieur Ming. Il accélère et améliore jusqu'à ses possibilités ultimes l'être humain. La silhouette que vous avez devant vous est celle de votre plus redoutable adversaire. Il se retourne et vous transperce de ses yeux jaunes, vous cloue comme un papillon sur un mur. Il est devenu l'incarnation parfaite et amplifiée, au delà de toute limite, du Mal. Allez en 79.

### .61.

Bill se met devant la grille et essaye de la soulever. Le colosse se penche et s'arqueboute, les muscles bandés, prêts à rompre sous l'effort. Mais il ne peut soulever seul la grille massive. Vous vous approchez et l'aidez de toutes vos forces. Les whamps sont à nouveau tout prêts. Allez en 49.

### .62.

Vous visez un des whamps et appuyez sur la gâchette de votre arme. Un rayon vert jaillit et touche la créature. Elle se met à fumer et vous sentez l'odeur de caoutchouc brûlé. Un trou large comme le poing laisse passer le jour à travers sa poitrine. Mais le monstre continue à avancer. Vous tirez encore une fois, deux fois, trois fois, et finalement l'horreur à deux jambes s'écroule en une flaque noire et visqueuse. Pendant ce temps, Bill a tiré aussi. Mais vous ne vous êtes débarrassé que de deux de ces automates tueurs, et les autres vous ont totalement entouré. Vous sentez votre dernière heure arriver. Mais à ce moment, un grand rayon bleu jaillit du château, baignant tous les combattants. Vous ressentez quelques picotements mais les whamps s'immobilisent, comme

des jouets mécaniques en fin de course. Vous vous élancez vers le château. Sur les remparts, vous distinguez une silhouette féminine habillée de vert qui disparaît. Vous vous souvenez que cette couleur est celle qui symbolise la fée Viviane. Mais il vous semble plutôt avoir reconnu Tania Orloff, la nièce de l'Ombre Jaune, qui vous a déjà sauvé la vie bien des fois dans le passé. Cette belle jeune et jolie jeune femme reste attachée à l'homme qui l'a élevée, mais à chaque fois qu'elle le peut, elle entrave ses criminels projets. Vous arrivez au bas des remparts. Allez en **81**.

**.63.**

Encore deux, trois changements de direction brusques. Un gorille empaillé fait quelques grimaces, et vous ressortez à l'air libre. Vous n'avez strictement rien vu de suspect. Retournez faire un choix en **37**.

**.64.**

Bill Ballantine, mis en condition par la campagne britannique, c'est mis à pousser la chansonnette. Bien sûr, il dit que tout cela n'est pas aussi joli que l'Ecosse, mais qu'il s'en contentera pour le moment. Au fond de la vallée, autour d'une margelle de puits que vous distinguez depuis la hauteur, s'est construit cet espèce de monastère. Ses murs en sont hauts et solides. Vous frappez à la grande porte et le judas s'entrouvre pour laisser apparaître une tête sympathique et ronde, à la tonsure bien visible. Vous demandez à voir le moine supérieur pour une affaire de la plus haute importance. Votre accent ne doit pas être trop mauvais, car la porte s'ouvre pour vous laisser passer... Le moine vous escorte jusqu'au réfectoire. Il s'y tient un repas, et les quelques hommes de prière en sont au dessert. L'un des moines



se lève à votre approche et se présente. Il se nomme Jean.

—"Et nous mêmes sommes les chevaliers Robert de Voltaire et William d'Edimbourg", répliquez-vous. "Nous vous demandons aide et hospitalité."

Mais, d'un geste, le moine fait signe à quelques uns de ses acolytes qui vous entourent et vous menacent avec de très solides gourdins..

—"Ah Ah", sourit Jean. "Voici deux des complices du sorcier jaune que Dieu m'envoie pour les punir."

Le sorcier jaune ? Ainsi donc Monsieur Ming serait vraiment à l'origine de tout ça ? Mais pour le moment, le plus important est de convaincre le moine que vous êtes des ennemis, plutôt que des amis, de l'Ombre Jaune. Vous préparez votre meilleur gaélique. Faites un test de Volonté de niveau 8.

Test réussi, allez en 74. Sinon, allez en 17.

#### .65.

Vous vous lancez tous les deux dans une course poursuite effrénée. Mais votre agresseur a pris une telle avance que cela ne sert à rien de persévérer. Allez en 28.

#### .66.

Vous ressortez dans la cour du château. L'air est calme, serein, comme s'il ne s'était rien passé. Dans quelques instants, la Patrouille du Temps va venir vous rechercher, vous ramener dans votre temps. Vous regardez vers le ciel. Cette coupe, que Monsieur Ming utilisait. Quelle pouvait donc bien être son origine? Vous savez que cette question restera sans doute à jamais sans réponse. Quant à Bill, il a retrouvé une bouteille de whisky et la boit goulûment. Vous lui empruntez et vous asseyez sur l'herbe. C'est encore l'été.

**.67.**

A peine êtes-vous entrés que la porte se referme avec fracas. Vous allumez votre briquet à gaz, qui vous permet tout juste de distinguer les marches et de ne pas tomber. – "Comme dans la vallée infernale, Commandant," vous dit Bill. "J'espère seulement que nous ne débarquerons pas à l'improviste au milieu d'une cérémonie papoue." Allez en **39**.

**.68.**

Au moment où vous approchez, vous remarquez que les robots utilisent comme armes des boules d'acier au bout de fils du même métal. Vous pouvez combattre à deux. Si l'un de vous deux tombe à zéro, son adversaire attaque celui qui reste debout. En cas alors de victoire pour vous, celui qui était tombé se relève avec 1 seul point de vie.

**GOLEMS**

Force: 6            Dextérité: 1            Points de vie: 200  
Dégâts boules: 5

Vous remportez le combat, allez en **41**.

Vous le perdez, allez en **76**.

**.69.**

D'un seul coup, vous avez l'impression que votre estomac et tous vos viscères se retournent de l'intérieur. La sensation est insupportable et vous vous évanouissez. Allez en **75**.

**.70.**

Bill se met devant la grille et essaye de la soulever. Le colosse se penche et s'arqueboute, les muscles bandés, prêts à rompre sous l'effort. Il doit faire un test de Force de niveau 11.

Test réussi, allez en **49**. Sinon, allez en **78**.

**.71.**

Votre dernière vision, un grand nuage rouge et une impression de chaleur. Au même moment, au Q.G de la Patrouille du Temps, on réagit. Le colonel Graigh donne des ordres rapides et impérieux. Des cadrans se mettent à tourner à rebours, des lueurs vacillantes fluctuent sur tous les contrôles. Grâce à la technologie du XXIIIème siècle, vous êtes ramené quelques instants en arrière, au début du combat avec le dragon. A vous de recommencer ce combat et de le mener à bien. Un miracle a été réalisé. Vous étiez mort et, d'une certaine façon, avez été ressuscité. Allez en **36**.

**.72.**

Vous vous lancez, vif comme un guépard. Mais à peine êtes vous baigné par la lumière que toutes vos perceptions se modifient. Vous vous voyez courir au ralenti, chacun de vos muscles décomposant ses mouvements en des centaines d'impulsions. Soudain, vous remarquez une turbulence de l'air à la limite de votre champ de force. Allez en **51**.

**.73.**

Vous sautez à bas du wagonnet. Vous voyez Bill qui tente de vous rejoindre, mais le petit train fait une embardée et le rejette au fond de son siège. Vite, vous vous glissez derrière le décor, avant que les clients suivant ne vous surprennent. Autour de vous, ce ne sont que des fils électriques qui courent, qui se branchent sur les moteurs des squelettes et des gorilles mécaniques. Allez en **19**.

**.74.**

Est-ce un effet de votre charisme, ou de votre haine pour l'Ombre jaune qui transparait ? En tout cas, le moine

demande à ses acolytes de vous relâcher et s'excuse. Il est homme de prière et normalement peu enclin à user de force physique. Vous lui expliquez qu'il doit vous donner maximum de renseignements afin que vous puissiez lutter contre le sorcier jaune. Allez en 18.

.75.

Ah La campagne, vous ne connaissez rien de meilleur. Vous vous étirez sur l'herbe verte, protégé du soleil par un grand chêne tordu. Votre ami Bill lui aussi se réveille. Mais ! Vous étiez il y a quelques minutes encore à la foire du trône à Paris. Comment êtes vous arrivé ici ?

"Commandant", vous dit Bill en jetant un regard alentour. "Que je sois damné si nous ne sommes pas en Angleterre. Ce ciel, cet air, cette herbe et ces arbres, il n'y a pas un autre endroit au monde où l'on trouve ces paysages."

L'Angleterre! On a dû vous droguer, puis vous faire voyager par avion ou bateau. Mais pourquoi ensuite vous a-t-on abandonnés? Vous ne comprenez toujours pas la logique de vos ravisseurs. Pendant que vous réfléchissez, l'Ecosais se lève, fait quelques mouvements d'assouplissement.

"Tenez, regardez!", lance-t-il à votre adresse. "Un cavalier approche, nous serons bientôt fixé. Je vais à sa rencontre."

Et il part d'une longue foulée d'athlète. Vous mettez votre main au-dessus de vos yeux, pour distinguer l'homme qui s'approche. Il a l'air de porter une longue cape rouge. Soudain, il remarque Bill, s'approche, et tourne bride avec une brutalité telle que le cheval se cabre. Puis il part au galop. Votre compagnon revient vers vous.

"Commandant, tenez-vous bien! Vous n'allez pas me croire. Imaginez que ce citoyen était habillé à la mode du

moyen-âge, avec des chausses et une longue cape. Et que dès qu'il m'a vu, il a lancé: Le Diable, le Diable. Mais pas en bon français ou en bon anglais, non! C'était en gaélique, la langue que l'on parlait au temps du roi Arthur."

Vous regardez l'Ecosais dans les yeux, il pense exactement la même chose que vous. Vous vous remémorez la bizarre sensation que vous avez eue dans le manège de la chenille. On vous a fait voyager dans le temps, jusqu'au Moyen Age. Allez en 32.

### .76.

Votre tête résonne comme si tous les carillons de Notre-Dame logaient à l'intérieur de votre crâne. Vous êtes assis, les bras attachés dans le dos par des chaînes. A vos côtés, dans la même posture, Bill Ballantine. Devant vous, surgissant tel un diable, apparaît Monsieur Ming. Le Mongol, aux pommettes saillantes et aux yeux jaunes, a l'air très satisfait.

—"Ah! Commandant Morane et vous, Monsieur Ballantine, mes vieux adversaires de toujours. Je suis heureux de ne pas vous avoir encore tués, afin de pouvoir vous convier à l'événement le plus important sur Terre depuis la naissance du Christ. L'arrivée d'un nouveau messie."

Et il éclate de ce rire si particulier qui vous a toujours glacé le sang. Vous ne comprenez pas ce à quoi fait allusion l'Ombre Jaune, mais vous savez pertinemment que cet homme n'est pas fou, ou du moins qu'il a toute sa logique et son intelligence prodigieuse. Vous tremblez à l'idée de ce qui vous attends. Allez en 45.

### .77.

Vous êtes jetés dans un cul de basse fosse. Plusieurs

heures se passent et vous commencez à avoir faim. La porte de votre cachot s'ouvre et vous approchez pour savoir qui vient et pourquoi. Mais il s'agit d'un homme, un garde, au regard fixe et vitreux. Il vous parle de façon mécanique. Il explique qu'il est l'émissaire de la fée Viviane, qui veut vous venir en aide. La voie est libre et deux épées sont à votre disposition (4 points de dégâts). Il vous dit que vous devez trouver un autre château tout proche. Il faudra aussi vous méfier du dragon, des goules et des golems qui le protègent. Tout un programme. Mais vous décidez de profiter de l'opportunité qui vous est offerte et vous vous éclipez à vive allure. Allez en 20.

#### .78.

Malgré tous ses efforts, le géant écossais ne peut soulever la grille massive. Vous vous approchez et l'aidez de toutes vos forces. Les whamps sont à nouveau tout près. Allez en 49.

#### .79.

Soudain, une locomotive vous bouscule. Vous arrivez à reconnaître celui qui il y a un moment encore était Bill Ballantine. A présent, il est devenu un géant de quatre mètres de haut, à la musculature capable de soulever le paquebot France. Sans doute les anciens Grecs n'auraient pas représenté le titan Atlas autrement. Monsieur Ming a à peine de le temps de faire un pas de côté qu'un coup phénoménal le projette contre l'autel de marbre. Sous la violence du choc, le marbre se fêle et la coupe tombe, se brise. La lueur s'estompe en quelques secondes.

Vous retrouvez votre état normal, quoique un peu hébété. Bill se tient debout, sonné comme après un K.O. Sur le sol gît le corps inerte et disloqué de l'Ombre Jaune.

Quelque part, dans un recoin de l'espace-temps, un duplicateur fabrique déjà la réplique de ce génie du mal. Allez en **66**.

### **.80.**

La salle du bas du donjon emplit presque tout l'espace disponible. Au plafond, une ouverture se découpe en direction du ciel. Au milieu de ce lieu dépouillé, une coupe repose sur un autel de marbre blanc. La lumière est telle que vous ne pouvez presque rien voir, à peine distinguer quelques vagues formes. Cette radiance semble émaner directement de la coupe. Au bout de quelques secondes, vous arrivez enfin à deviner une silhouette humaine proche de l'autel. Elle baigne dans cette espèce de lumière vivante. Plus étrange encore, la silhouette paraît comme se nourrir de cette énergie et grandir. Vous sentez que vous devez courir, Bill et vous, pour vous interposer. S'il vous reste à chacun une charge de champ de force, vous pouvez l'activer avant de courir. Mais vous pouvez aussi choisir de n'en rien faire, de vous élancer sans protection.

Vous vous élancez sans le champ de force, allez en **60**.

Vous vous élancez avec le champ de force, allez en **72**.

### **.81.**

Vous faites en vitesse le tour du château. Car il ne vous est pas inconnu que la plupart d'entre eux ont des sorties secrètes. Mais vous ne remarquez rien. D'un coup, vous perdez l'équilibre, et Bill s'affale à côté de vous. Le sol vient de trembler. Dans un grondement gigantesque, un rayon d'une blancheur aveuglante jaillit du haut du donjon jusqu'au ciel, qu'il semble ouvrir en deux. Le soleil lui-même n'est pas aussi lumineux.

Allez en **47**.

**.82.**

Sortant de l'écurie, deux hommes se dirigent vers vous. Mais un rayon de soleil les démasquent grâce à un reflet métallique: ce sont deux robots, des golems mécaniques. Ils sont lourds et massifs, et donc peu rapides, mais certainement très solides  
Vous courez vers le donjon, allez en **84**.  
Vous les combattez, allez en **68**.

**.83.**

Au moment où vous retrouvez vos esprits, il est trop tard, les golems vous ont rattrapé. Vous devez combattre. Vous remarquez que les robots utilisent comme armes des boules d'acier au bout de fils du même métal. Vous pouvez combattre à deux. Si l'un de vous deux tombe à zéro, son adversaire attaque celui qui reste debout. En cas alors de victoire pour vous, celui qui était tombé se relève avec 1 seul point de vie.

**GOLEMS**

Force: 6      Dextérité: 1      Points de vie: 200  
Dégâts boules: 5

Vous remportez le combat et entrez dans le donjon, allez en **80**. Vous le perdez, allez en **76**.

**.84.**

Vous courez jusqu'à la porte du donjon. Mais encore une fois le sol tremble, et un rayon solaire vous aveugle.  
Allez en **83**.

**.85.**

Vous enjambez les cadavres des deux insectes géants. Bill fait une grimace de dégoût mais vous poursuivez votre chemin. Bientôt vous montez un petit escalier et débouchez dans une vaste salle. Allez en **80**.



# BOB MORANE MAGAZINE

CHEVALERIE 1

L' AVENTURE, existe-t-il un thème plus actuel que celui-ci ? BOB MORANE l'archétype du héros, l'aventurier des temps modernes est vraiment la personne la plus qualifiée pour créer et organiser autour de lui un magazine sur ce sujet.

Vous retrouverez ainsi, à travers ces magazines, ce thème sous toutes ses formes et à toutes les époques.

BOB MORANE vous permettra donc de vivre pleinement votre seule et unique passion, ce qui vous a toujours motivé dans la vie : L' AVENTURE.

Alors en avant ! Choisissez, empoignez votre machette, votre pistolet laser ou votre hache, et venez nous rejoindre à l'intérieur de ces pages.

L' AVENTURE VOUS ATTEND.

DEJA PARUS : JUNGLE 1  
SCIENCE FICTION 1



**BOB MORRANE MAGAZINE CHEVALERIE**